

# ÇA VA, ÇA VA

18 ans d'éprouvantes "aventures"  
d'un pauvre Hollandais en France...

Kees Wijnen





# Ça va, ça va

Troisième édition

## **Avertissement :**

**traduit du néerlandais vers le français avec l'aide de IA**

Toute ressemblance avec des personnes existantes, des événements réels, des activités, des exemples cités ou des noms de personnes ne serait que pure coïncidence.

Aucun élément de cette publication ne peut être reproduit et/ou diffusé, que ce soit par impression, photocopie, microfilm, voie électronique, enregistrement audio ou vidéo, ou par tout autre moyen, sans l'autorisation écrite préalable de l'auteur.

**Copyright © 2002 C.R. Wijnen**

Conception de la couverture : C.R. Wijnen

Illustration de couverture : C.R. Wijnen

## Table des matières

Préface .....	5
L'achat .....	7
L'électricien.....	20
Petites bouchées et grandes tablées.....	28
Les Voisins.....	38
Ça va, ça va .....	45
Et ton français, il en est où? .....	51
Angel, le berger.....	56
D'un coin à l'autre .....	60
Le banc GSM .....	67
La fosse septique .....	73
La gendarmerie.....	77
Propriété.....	81
Le chemin rural .....	86
La pipistrelle.....	91
Le chemin vers la rivière .....	96
Un toit en ardoises... ou presque.....	100
Le contrôle piscine.....	105
Le gang des motards.....	111
Le marché nocturne.....	117
Stylos et crayons.....	122
Les faucons sont de retour .....	131
Françaises et Français, pas toujours commodes .....	135

## Ça va, ça va

La partie de chasse .....	138
La Banque française.....	144
Korsakov .....	150
Chiens .....	154
Plat du jour .....	160
Foie gras.....	165
Bagarre au camping.....	169
Pico notre chien.....	172
Métastasé .....	179
Le restaurant du village .....	184
Le pèlerinage .....	190
Les trésors du trottoir à la française.....	194
La tempête.....	199
La Pilière Basse .....	205
Roquefort.....	211
Poisson d'Avril .....	218
L'Asiatique .....	225
Le mûrier.....	228
La porcherie .....	233
Les fêtes traditionnelles en France.....	238
Les impôts.....	242
Notre médecin généraliste .....	250
L'enterrement.....	252
Les bizarreries de la langue française.....	255

## Ça va, ça va

Les Gilets Jaunes .....	261
Sur le bout du doigt .....	269
La vente .....	274
Neige d'été .....	281
La souche .....	283
Lieu dit .....	288
La fête .....	300
L'opération de la cataracte.....	304
L'agence de recouvrement.....	308
Le dentiste .....	311
Nos voisins à Villeneuve-sur-Lot.....	318
Corona .....	321
La prostate .....	328
Epilogue .....	333

## Préface

Cela faisait déjà un bon moment qu'on caressait sérieusement l'idée d'aller vivre en France. À chaque fois qu'on y passait nos vacances, ça recommençait à nous démanger. Mais pourquoi, bon sang, nous étions-nous lancés dans un plan aussi fou ? La dernière année, plusieurs événements avaient un peu... facilité notre choix :

- Mes deux parents étaient décédés ;
- Ils nous avaient laissé un petit coup de pouce financier ;
- Nos deux enfants vivaient déjà de manière autonome ;
- Mes trois frères habitaient tous à l'étranger ;
- J'avais changé de boulot et je me demandais sérieusement combien de temps je voulais encore rester à me battre dans l'informatique contre une génération jeune, rapide et affamée ;
- On s'endormait doucement dans une vie sans piquant. Tu connais le genre : tu te lèves, tu bosses, tu manges, tu regardes la télé, tu te recouches. Et rebelote.

Finalement, on s'est regardés et on s'est posé LA question :

« Mais... qu'est-ce qui nous retient encore ici ? »

Si on voulait tout plaquer et prendre un virage à 180 degrés, c'était MAINTENANT ou jamais.

Et donc, on s'est mis à farfouiller sur Internet. Il faut dire que la moitié de la France semblait être à vendre ! On est repartis plusieurs fois en mission « repérage », et après une sélection rigoureuse en ligne, on a visité une dizaine de propriétés rurales. Le plan initial ? Ouvrir un camping naturiste. Mais bon... ça coinçait : des voisins trop curieux, une mairie peu coopérative, pas assez paumé, etc.

Et puis un jour, nous voilà de nouveau sur les routes françaises, en mode chasse à la maison de nos rêves...

**Ça va, ça va**

## L'achat

Nous roulions sur la D999, un samedi de Pâques, fin mars, en direction d'Alban, où nous avons rendez-vous à dix heures avec une agente immobilière sur la place du marché. Une fois de plus, nous étions en mode chasse à la maison en France, et avons repéré sur Internet quelques bicoques prometteuses. Mais jusque-là, aucun de ces biens ne nous avait donné le fameux *coup de cœur* – pourtant essentiel pour dénicher l'endroit de notre vie.

À notre arrivée, chaque maison s'avérait être une ruine encore plus délabrée que la précédente. Notre projet était clair : nous voulions lancer un camping naturaliste quelque part en France, de préférence en dessous de la ligne Bordeaux – Lyon. Nous avons déjà visité une dizaine de sites. Rien que ça mériterait un livre à part entière !

Bref, nous étions là, assis au soleil avec un petit *café allongé* et un croissant, attendant notre rendez-vous sans avoir la moindre idée de l'apparence de l'agente. C'était à chaque fois un peu comme un *blind date*. Tiens, en voilà un qui approche... « Ce serait lui ? Non, faux espoir. »

Finalement, une femme s'est approchée d'un pas décidé :  
— *Vous êtes Madame et Monsieur Visjnèn ?*

Après une brève présentation et la signature d'un formulaire d'exclusivité (comme quoi nous nous engageons à passer uniquement par son agence pour ce bien), elle nous a invités à la suivre en voiture. Nous avons tout de même demandé si notre projet de camping naturaliste ne poserait pas de problème.

— *Non, pas de problème. La mairie sera sûrement partante*, a-t-elle affirmé d'un ton ferme.

Nous voilà donc à sa poursuite. Bon, on n'était pas franchement emballés par les environs à ce moment-là, mais bon, on verrait bien. Sauf que...

### Ça va, ça va

mon Dieu, quelle pilote de rallye ! Elle dévalait la montagne à 100 km/h dans son p'tit Clio, prenant les virages à la corde, comme si elle jouait sa place en finale de Monte Carlo !

Le paysage, lui, s'améliorait à vue d'œil. En bas dans la vallée, nous avons découvert un endroit absolument splendide : la vallée du Tarn. Des panoramas à couper le souffle ! Une nature incroyable ! Mais pas vraiment le temps de contempler quoi que ce soit : je devais déjà me battre pour ne pas finir dans un ravin. Elle, elle fonçait toujours droit devant.



Enfin, nous sommes arrivés à *La Libaudié*, notre prochaine cible : une magnifique ferme ancienne, toute en pierre. On s'est regardés et on a dit à l'unisson :

- *C'est peut-être celle-là !*
- *C'est pas possible, à ce prix-là !*

Nous avons fait la connaissance du propriétaire suisse pendant que l'agente demandait la permission de faire une petite visite guidée. Elle nous expliqua que la sœur du propriétaire, son mari et leur mère vivaient dans la partie avant du bâtiment... et qu'ils comptaient y rester. On avait

## Ça va, ça va

bien vu une mention à ce sujet dans l'annonce, mais sans trop comprendre les détails.

Pendant la visite, elle précisa aussi qu'il n'y avait ni compteur d'électricité ni compteur d'eau pour la maison. Un seul compteur pour tout le monde. Il faudrait donc en faire la demande auprès des services concernés.

— *Mais pas de souci, ce n'est qu'une formalité*, ajouta-t-elle d'un ton rassurant.

Nous avons même fait un tour dans les 14 hectares de bois entourant la maison. On imaginait déjà notre camping ! Je lui ai reparlé de notre projet naturiste, et que je comprenais que les voisins puissent ne pas être enchantés.



— *Dans ce cas, allons leur en parler*, a-t-elle proposé.

Eh bien, le voisin n'était pas du tout enchanté !

— *Vous pouvez faire ce que vous voulez ici, un camping, un hôtel, ça m'est égal... mais si vous comptez faire venir des gens à poil, je ferai tout pour vous en empêcher !!!*

## Ça va, ça va

Voilà qui avait le mérite d'être clair.

Adieu *La Libaudié*. Après quelques tentatives de réconciliation, nous avons remercié l'agente et sommes repartis, franchement déçus.

Tellement déboussolés qu'on a pris à gauche au lieu de droite. Une impasse. Mais là, une vue époustouflante sur le Tarn... Waouh. On s'est arrêtés, et avons discuté pendant une heure, assis à contempler ce décor digne d'un tableau.

— *C'est quand même le coin rêvé... et à un prix qu'on peut se permettre. Est-ce que le naturisme est si important que ça ? Et si on lançait un camping classique ? Ou des chambres d'hôtes ?*

Après mûre réflexion, on est retournés sur nos pas. L'agente était déjà repartie. On a demandé au propriétaire si on pouvait encore jeter un coup d'œil. Pas de souci.

Cette fois, on a exploré le domaine en toute tranquillité. En se baladant main dans la main dans les bois, en imaginant que tout ça pourrait nous appartenir, Marjo s'est soudainement effondrée en larmes.

— *Mais enfin chérie, qu'est-ce qui t'arrive ?*

— *C'est ici qu'on doit être*, murmura-t-elle, les lèvres tremblantes.

C'était clair. Nous avons trouvé *notre* endroit.

En remontant vers la maison, une souris décapitée et encore frémissante tomba tout à coup du ciel juste devant nos pieds. Frayeur !

— *Regarde là-haut*, dis-je en pointant un faucon crécerelle, *il nous souhaite la bienvenue avec un petit cadeau !*

Plutôt symbolique, non ?

Nous avons appelé l'agente et lui avons dit qu'on voulait faire une offre, qu'elle devait revenir. Ce qu'elle fit dans la foulée. Ce jour-là même, nous avons proposé un montant bien en dessous du prix demandé.

## **Ça va, ça va**

On commençait à avoir de forts soupçons que le proprio et sa sœur avaient un petit souci... avec l'alcool. Pendant la visite, il disparaissait régulièrement, les mains tremblantes. Une fois, je l'ai surpris par la fenêtre de la cuisine : il buvait la Ricard *cul sec*, directement à la bouteille. Pas de glaçon, pas d'eau. Direct au gosier !

Le soir même, alors qu'on dînait dans notre petit hôtel, notre téléphone sonna.

— *Félicitations, dit l'agente, votre offre est acceptée !*

On a sauté de joie... et, en même temps, une certaine gravité nous envahit : *Aïe... maintenant, les choses sérieuses commencent !*

## **50 ans**

Pendant ce temps, un petit plan mijotait dans ma tête. Marjo allait avoir cinquante ans le 2 avril. Et si j'organisais une fête surprise pour son anniversaire ? Une vraie, le dimanche 1er avril. On inviterait tous nos amis... et on en profiterait pour annoncer notre projet d'émigration. Deux coups d'un seul gâteau !

J'ai appelé mes fils en douce pour leur demander s'ils voulaient orchestrer tout ça. Tous nos amis furent conviés avec une consigne bien précise : venir déguisés en personnes très, très âgées, histoire que Marjo se sente super jeune. Les garçons se sont tout de suite emballés, ont envoyé les invitations et géré la bouffe. Et quand Marjo rentrerait à la maison, hop, surprise générale !

Bref, après que notre offre pour la ferme ait été acceptée, nous avons repris la route vers les Pays-Bas, remplis d'adrénaline, le 1er avril, la veille de son anniversaire. J'avais bien calculé notre arrivée : pas avant 19h ! Surtout pas plus tôt.

### **Ça va, ça va**

Mais voilà, les dieux de l'autoroute n'étaient pas avec moi. C'était dimanche, circulation fluide, Paris avalée sans une bouchée de klaxon... si bien qu'on serait à la maison vers 17h. Beaucoup trop tôt ! Il me fallait un plan B pour perdre du temps.

Soudain, j'ai levé le pied de l'accélérateur.

— *Qu'est-ce qu'il se passe ???!* a crié Marjo, alarmée.

— *Merde ! La voiture cale, ai-je dit en me garant sur la bande d'arrêt d'urgence.*

Je faisais semblant d'essayer de redémarrer.

— *Complètement morte, ai-je déclaré. Le moteur refuse tout service.*

Je suis descendu, ai ouvert le capot et pris mon air le plus perplexe.

— *Je vois bien que la température moteur est haute... Peut-être un coup de chaud ?*

— *On n'appelle pas le dépanneur ?* a demandé Marjo.

— *Attendons un peu, le moteur a peut-être juste besoin de refroidir... ai-je dit, espérant qu'elle ne pousse pas plus loin.*

Je faisais semblant de réessayer, sans succès. Une heure passa. Puis j'ai tenté à nouveau.

— *Hé, regarde ! Hourra ! Il redémarre ! Tu vois, juste un coup de chaud.*

On a repris la route... à petite allure. Mais on était encore en avance. À la frontière néerlandaise, j'ai dû improviser encore un contretemps. On s'est arrêtés à un resto d'autoroute pour un dîner bien tranquille, le genre où tu mâches trois fois plus lentement que d'habitude.

## Ça va, ça va

Quand on est remontés en voiture, j'ai ressorti le grand jeu : tentative de redémarrage ratée.

— *Eh ben merde, encore en rade ! a-t-elle dit, les bras levés.*

Je suis ressorti, j'ai rouvert le capot d'un geste théâtral... et pile à ce moment-là, une voiture de l'ANWB (la version néerlandaise du dépannage express) s'est arrêtée un peu plus loin.

— *Kees ! Là, l'ANWB ! Appelle-les !* cria Marjo.

— *Oh non, laisse tomber, ai-je marmonné, mais elle avait déjà bondi hors de la voiture pour les arrêter.*

Le dépanneur s'approche.

— *Bonsoir, quel est le souci ?*

— *La voiture démarre plus ! s'exclama Marjo, avant même que j'ouvre la bouche.*

— *Marjo, tu veux pas appeler les garçons pour leur dire qu'on aura du retard ?* ai-je lancé, pour l'éloigner un instant.

Et là, penché sur le moteur, j'ai chuchoté au dépanneur que c'était une ruse, un plan foireux mais bien intentionné, et que j'avais juste besoin de gagner du temps.

— *Pas de souci, a-t-il souri. Je vais inventer un truc.*

Il se tourna vers Marjo :

— *Il y a un capteur mort, que je n'ai pas sur moi. Mon collègue arrive dans une heure avec la pièce. Faut patienter encore un peu.*

### Ça va, ça va

On a traîné un peu près de sa voiture. Je l'ai remercié chaleureusement, et il est reparti, complice discret de la manigance.

Une demi-heure plus tard, je me suis installé au volant et j'ai lancé :

— *Hourra ! Ça remarche ! On y va !*

— *Mais le dépanneur devait revenir !* protesta-t-elle.

— *Bah, ça prendra des plombes. Tant pis pour lui. Allez hop ! On est presque arrivés !*

À peine arrivés à la maison, Marjo ouvre la porte du salon... et là : surprise ! Toute la bande d'amis, habillés en grands-parents, et un chœur enjoué chantant "*Lang zal ze leven*" !

Elle est restée bouche bée, les larmes aux yeux.

— *Donnez-moi cinq minutes pour me rafraîchir, je reviens !* dit-elle en filant.

Pendant ce temps, je racontais à tout le monde le coup de la panne, la mise en scène, l'ANWB complice...

— *Franchement, dit quelqu'un, on se demandait si c'était pas encore une de tes blagues de 1er avril !*

Marjo est revenue, radieuse, et on lui a offert un panneau de signalisation "<50 KM>" en guise de trophée. Puis on est partis, en cortège chantant, faire une tournée du village, Marjo en tête.

Plus tard dans la soirée, j'ai demandé un moment de silence. J'ai alors annoncé que nous avions acheté une ferme en France... et qu'on allait émigrer.

## Ça va, ça va



Un silence de plomb s'abattit. On aurait pu entendre une mouche éternuer.

Les visages sont passés de la surprise à la tristesse, puis à une joie mêlée d'émotion. Tout le monde était à la fois chamboulé... et heureux pour nous.

Au travail, en revanche, j'ai joué une autre partition. Je bossais pour une grosse boîte informatique. Il allait encore se passer pas mal de temps avant notre départ définitif. Fallait d'abord vendre notre maison, et si j'annonçais trop tôt mes projets, j'aurais été mis de côté fissa. Donc, bouche cousue. À mes collègues, j'ai simplement dit qu'on avait acheté une résidence secondaire en France...

## Ça va, ça va

### La passation

En juillet 2002, ça y est : le grand moment était arrivé. Signature chez le notaire ! Nous avons rendez-vous la veille à La Libaudié pour vérifier si tout avait été livré proprement et vidé, comme promis. Eh bien... comment dire ? On a failli faire demi-tour direct. Le propriétaire était encore en plein déménagement, façon escargot, version apéro. Dans les dépendances, c'était le chaos total. On savait qu'un logement vide peut faire un choc... mais là, on avait droit au **Deluxe Ultra Méga Choc**. Un vrai capharnaüm !

Le proprio, déjà visiblement à son troisième Ricard du matin, nous a lancé avec un sourire douteux :

— *Bon, j'ai encore quelques objets de valeur par-ci par-là... Vous voulez que je les laisse ?*

— *Ah bon ? Et c'est quoi, ces trésors ?*

— *Ben, dans la grange, y'a une pile de planches en très bon état, et au grenier, j'ai laissé cinq matelas, tout neufs sous plastique !*

On s'est regardés : si on commence à exiger qu'il vide tout, on est encore là à Noël... 2003. Et vu son état d'ivresse logistique, ça n'allait pas aider. On a donc dit : « D'accord, laisse tomber, on gère. »

Le lendemain, nous voilà chez le notaire, habillés façon garden-party chic, à siroter notre nervosité dans une salle sombre où les actes étaient lus à voix monocorde. Nous, en tenues légères et estivales, lui en t-shirt sale et short fatigué, et madame, en jupe à fleurs façon adolescente des années 70. Tout à coup, il se lève, regarde son téléphone :

— *Excusez, j'ai un appel important.*

Il sort, et revient enveloppé dans une belle odeur de pastis et de bar-tabac. À ses côtés, un type louche, que nous avons appris plus tard être son créancier. Apparemment, le proprio lui devait un paquet d'euros. Dès

## Ça va, ça va

les papiers signés, toute la bande est allée directement... au bistrot.  
Urgence financière ou tournée générale ?

Le jour suivant, nous arrivons à La Libaudié en mode « nouveaux seigneurs du domaine ». On fait coucou aux voisins et entrons fièrement dans notre nouvelle demeure. Et là... *PAF !* Deuxième choc. Une porcherie ! Une saleté impossible à décrire. On décide de se faire un thé pour se calmer. Sauf que... pas d'eau. Et pas d'électricité non plus !

On file chez les voisins :

— *Ah ben oui, tout a été coupé. Faut faire les démarches vous-mêmes !*

*Ah oui, tiens... ça nous revient !*

C'était bien dit pendant la vente. Mais entre le débit-mitraillette de l'agent immobilier et notre niveau de français préhistorique, le message ne nous était pas tout à fait arrivé.

Heureusement, les voisins, moqueurs mais sympas, nous proposent de nous brancher provisoirement chez eux. On s'y met à fond : pendant deux semaines, on nettoie, on jette, on désinfecte. Et les soi-disant *objets de*



## Ça va, ça va

*valeur* ? Les fameuses planches étaient moisies, tordues, et sentaient le champignon. Les matelas ? En ouvrant le plastique, des souris ont sauté dans tous les sens ! En fait, on avait hérité d'un véritable musée de l'horreur : bidons d'huile usagée, produits phytosanitaires suspects, marmites rouillées, outils cassés, carcasses de tondeuses... La totale. Après avoir nettoyé la partie habitable, on s'est attaqués à la grande grange. Il nous a fallu une semaine entière rien que pour virer la merde dehors. On avait constitué une montagne d'ordures de trois mètres de haut !

Mon voisin débarque, paniqué :

— *Vous allez pas jeter tout ça, quand même ? Quelle perte !*

— *Si tu le veux, prends tout, c'est cadeau !*

Mais bizarrement, il n'en a jamais rien pris...

À bout de nerfs, on appelle une entreprise de déchets pour venir récupérer l'ensemble. Quelques jours plus tard, un camion arrive avec une énorme benne. On regarde la benne, puis notre montagne. Si on devait tout jeter dedans à la main, on en aurait pour une autre semaine ! Le chauffeur, voyant notre détresse, nous dit :

— *Je peux tout charger direct, si vous voulez ?*

— *Sérieux ?*

— *Oui, j'ai un bras hydraulique. Je vous fais ça en une heure !*

Et hop ! Une heure plus tard, il repartait avec notre cauchemar. Miracle !

De retour aux Pays-Bas, on se concentre sur la vente de notre maison en Betuwe. L'agent immobilier était hyper confiant :

— *Ça va partir en trois semaines !*

Oui, bien sûr... Six mois plus tard, toujours aucun acheteur sérieux. C'était pile le mauvais moment : taux d'intérêt élevé, marché stagnant. On avait déjà dû prendre un prêt relais pour acheter en France ! On étouffait. Deux maisons, deux crédits. Ça commençait à sentir le sapin.

## Ça va, ça va

On en est même venus à envisager de revendre notre rêve français. Finalement, on a décidé de louer notre maison en France comme gîte. J'ai bricolé un site web, et en un rien de temps, *BOUM*, louée jusqu'à fin octobre. Ouf, une grosse bouffée d'oxygène !

En mai 2003, nous avons *enfin* vendu notre maison en Betuwe. Sauf que... les nouveaux proprios voulaient emménager immédiatement. Petit problème : on avait loué notre maison en France jusqu'en octobre. Résultat : on a loué un chalet dans un parc de vacances. Pas le plan de rêve, mais bon... En décembre, ce serait le grand départ !

Et c'est comme ça que je me suis retrouvé à faire mes adieux au boulot. Petit discours à la cafétéria :

— *Je crois que je suis un des rares à quitter cette boîte... sans passer par un avocat !*

Quelques instants plus tard, je me retrouvais dehors, sans voiture de fonction, sans téléphone, sans ordi portable... mais avec Marjo, qui venait me chercher dans sa Fiat Cinquecento jaune poussin.

Et en décembre, sous une pluie battante, nous avons pris la route, accompagnés des larmes de nos garçons et de nos rêves plein le coffre. Direction : le Sud.

Ça va, ça va

## L'électricien

L'une des premières choses à régler après l'achat de notre ferme, c'était notre propre raccordement à l'eau et à l'électricité. Jusqu'à présent, on se branchait encore chez les voisins... mais ils commençaient sérieusement à râler :

— *Ça peut pas durer comme ça !*

L'entreprise des eaux a donc missionné un entrepreneur local pour creuser une tranchée de 500 mètres afin de nous relier au réseau principal. Coût de l'opération : 900 euros. Franchement, ça allait encore. On avait désormais notre propre eau.

Mais avec EDF, l'histoire s'est corsée...

Installer un nouveau compteur ? Pas de souci. On aurait d'abord un « réseau chantier », donc un branchement provisoire avec un compteur temporaire. Seul hic : le tarif de l'électricité était astronomique, jusqu'à ce que notre installation soit *homologuée*. Et alors seulement, on aurait droit à un vrai compteur.

— *Homologuée ?* avons-nous demandé, un frisson dans le dos.

— *Eh oui, votre installation doit être aux normes de 2002 !*

Aïe... voilà le piège ! Mais bon, un certain Monsieur Pierre, électricien très respecté du coin (du moins d'après les dires), est venu installer le fameux « coffre de chantier ». En réalité, c'était une boîte bringuebalante suspendue à un lampadaire à l'aide d'un fil de fer. Dedans : quelques vieux fusibles et un compteur à disque d'un autre siècle. Bon, on avait notre propre courant, hors de prix certes, mais à nous !

Entre-temps, Monsieur Pierre inspectait notre installation. Rien n'allait : des fils d'un autre âge, des tableaux à l'ancienne, des boîtes de dérivation

## **Ça va, ça va**

d'avant la guerre. On lui demande combien coûterait une remise aux normes complète.

— *Oh là là , répond-il, ça risque de coûter un bras !*

Chambres d'hôtes, camping, 380 volts, triphasé... Impossible d'avoir un devis sur-le-champ. Il fallait d'abord une *étude*.

— *Une étude ? C'est quoi ça ?*

— *Un bureau d'ingénieurs doit venir faire une analyse, un plan, des schémas de branchement...*

Rien que ça. On voyait les billets s'envoler.

— *Bon, d'accord, qu'ils viennent alors.*

— *Pas de souci, dit Pierre. Ils passeront voir et vous enverront un devis.*

Et quelques semaines plus tard, devis reçu : 5.000 euros pour... un schéma électrique sur papier ! Rien de branché, rien de posé, juste du papier ! On rappelle Pierre, affolés.

— *Mais enfin, c'est sérieux cette histoire ? On peut pas faire sans ?*

— *Ah non, dit-il, sans ça, je ne peux pas travailler ni vous faire de devis.*

Je tente quand même :

— *Vous n'avez pas une idée du prix, juste pour voir ? Un tableau électrique par exemple ?*

Après insistance, il lâche enfin :

— *Bon... tableau triphasé, 380 volts, disjoncteurs automatiques... Comptez 10.000 euros. Et pour tout refaire, disons... encore 30.000.*

## Ça va, ça va

On en est restés bouche bée. Cauchemar à la « *Bienvenue chez nous* », nuits blanches garanties. Où étions-nous tombés ?

Heureusement, à ce moment-là, on avait Frédéric qui bossait chez nous, maçon-carreleur super motivé, fraîchement à son compte. On lui raconte notre galère. Il éclate de rire et nous dit :

— *Mais pourquoi vous appelez pas Monsieur Cadas ? C'est l'électricien du village.*

Le lendemain, Didier Cadas débarque, toujours partant pour un nouveau chantier. On lui raconte tout.

— *Ahhhh, Monsieur Pierre, n'est-ce pas ! Ah oui, maintenant je comprends tout !*

Didier, lui, a directement mis la main à la pâte chez nous, débutant par les tâches les plus urgentes, notamment l'installation électrique pour le camping. Et là, chapeau bas ! Son rythme de travail nous a bluffés. Il débarquait à huit heures du matin et ne s'arrêtait qu'entre vingt et vingt et une heures. Mais attention, à midi pétante, tout tombait des mains, la gamelle l'appelait ! Car voyez-vous, le Français, sa pause déjeuner, entre midi et quatorze heures, c'est sacré, et rares sont les cataclysmes capables de le déloger de sa chaise. Et effectivement, à quatorze heures ou quatorze heures trente, il était de retour, prêt à en découdre avec l'énergie d'un forçat.

Puis un soir, fait étrange, il a remballé toutes ses affaires. Drôle, ça ne lui ressemblait pas !

— *À demain*, nous a-t-il lancé avant de disparaître. Mais le lendemain, point de Didier...

Et le jour suivant non plus. On l'appelle.

### **Ça va, ça va**

— *Oui, petit contretemps, j'ai dû faire un autre chantier, mais je reviens demain, pas de souci.*

Tu parles ! Le lendemain : personne. On retente. En journée ? Il ne répond pas. En soirée non plus. Visiblement, il filtrait les appels, il avait dû reconnaître notre numéro. Mais dès que je l'appelle avec mon portable : *bingo !*

— *Didier ! Mais t'es où, bon sang ?*

Mille excuses, blablabla... Il promet de revenir *demain*. Et, bien sûr... rien.

Et voilà que Frédéric, notre maçon, nous dit qu'il ne peut plus avancer.

— *Quoi ? Pourquoi pas ?*

— *Parce que les gaines électriques doivent passer avant que je coule la dalle.*

On lui explique la situation.

— *Laissez-moi l'appeler, moi.*

Je ne sais pas ce qu'il lui a dit, mais le lendemain matin, Didier était là, tout sourire, comme si de rien n'était.

On était déjà en mars, et on voulait ouvrir en avril.

— *Ouh là, j'aurai jamais fini d'ici là, dit Didier. Il propose donc qu'on fasse la saison comme ça, et qu'il revienne en septembre pour finir l'installation dans la partie privée.*

— *OK, mais on a besoin du triphasé, on peut pas faire tourner tout le domaine sur une prise de camping, et en plus on paye toujours cette foutue électricité provisoire !*

**Ça va, ça va**

— *Attendez, on va regarder ce fameux coffre de chantier de Monsieur Pierre.*

Il va jusqu'au lampadaire, enlève le plomb de sécurité, tourne quelques vis...

— *Voilà, maintenant vous avez le triphasé. Et entre nous, le compteur tourne à peine !*



## Ça va, ça va

Effectivement, le disque du compteur était quasi immobile.

Didier referme la boîte :

— *Faites votre saison tranquillou, cette électricité provisoire ne vous coûtera pas si cher que ça. Je termine deux bricoles et je reviens en septembre.*

Et en septembre, promis, il est revenu. Il a refait toute l'installation : combles, garage, cave, mezzanine, derrière l'évier... Il connaissait la maison mieux que nous ! Et à la fin, on avait un tableau électrique tout neuf, avec les derniers disjoncteurs différentiels, des disjoncteurs automatiques, des minuteriers dernier cri...

— *Voilà, dit Didier, maintenant faut juste remplir les papiers pour la réception.*

Oups ! La réception, on avait complètement zappé ça !

— *Normalement, dit Didier, ils viendront tout vérifier dans quelques semaines.*

Deux semaines plus tard, Didier nous appelle :

— *J'ai les papiers de validation de l'EDF, avec le tampon et tout !*

— *Mais... ils sont jamais venus !*

— *C'est normal. J'ai fait une grosse réception pour un hôtel, tout était nickel, alors ils ont tamponné le vôtre en même temps !*

En octobre, Didier réapparaît à l'improviste. Je me dis : tiens, il vient réclamer son dû. Il entre, on lui sert un café. Il a une enveloppe.

## Ça va, ça va

Je dis à Marjo :

— *Je crois qu'il attend qu'on le paie.*

— *Oui, comme vous voulez, dit Didier. Ça m'arrangerait.*

On lui fait un chèque. Montant de la facture pour toute l'installation :  
5.000 euros.

Autant dire que les 40.000 euros annoncés par Monsieur Pierre étaient restés au stade de fantasme.

Ça va, ça va

## Petites bouchées et grandes tablées

Une fois toutes les chambres d'hôtes rafraîchies et remises sur pied, et que nous étions enfin prêts à accueillir nos premiers clients, Marjo me dit un jour :

— *Dis Kees, faut vraiment qu'on parle des repas qu'on va servir. Comment on va faire ? J'ai jamais cuisiné pour plus de quatre personnes dans ma vie ! Je me vois mal préparer un dîner trois services pour seize personnes ou plus ! Et qu'est-ce qu'on va bien pouvoir leur servir ? On va quand même pas leur coller de la hutspot ou du chou frisé, hein ?*

— *Tjaa... euh... là, tu me poses une colle ! Aucune idée... Faudrait peut-être en discuter avec d'autres copains dans le métier, échanger des expériences...*

On avait déjà appris que, officiellement, en tant que chambres d'hôtes, on n'avait pas le droit de proposer un menu à la carte, mais seulement *ce qu'il y a dans la marmite*, en mode communal. Les hôtes devaient manger avec nous, autour de notre table, et le vin devait être inclus dans le menu, pas en supplément. C'était une règle pondue par l'État sous la pression des restaurateurs. Bon, dans notre coin, personne n'allait nous embêter avec ça, mais on a quand même décidé de garder le concept : tous ensemble à table avec Marjo et moi. C'est bien plus sympa, non ?

En fouillant un peu sur Internet, on avait trouvé des recettes genre *boeuf bourguignon* avec du riz, *confit de canard* avec pommes sautées et compote de pruneaux. Des amis nous avaient aussi soufflé quelques plats simples mais efficaces, comme la fameuse *tartiflette* savoyarde avec fromage, oignons, lardons et patates, servie avec une petite salade.

Notre premier dîner — ô horreur ! — c'était avec des Français. Huit ! Marjo était dans tous ses états. Au menu : salade au thon en entrée, un petit poulet-patates-endives sauce miel en plat, un plateau de fromages et

## Ça va, ça va

pour finir une crème brûlée. Et vous savez quoi ? Dieu merci, nos invités français étaient ravis. Ils se sont régalingés !

Petit à petit, on a pris de l'assurance, et les commentaires des hôtes nous ont vraiment boostés.

Un jour, notre électricien préféré, Didier, celui qui faisait presque partie de la famille, nous demanda ce que les Hollandais mangeaient chez eux. On lui parla de la *boerenkool*, de la *hutspot*, de la choucroute... mais aussi de l'influence de notre passé colonial : on adore la cuisine indonésienne ! Marjo fait parfois une *rijsttafel* (un grand buffet de spécialités indonésiennes). Il nous regarda, intrigué.

Quelques semaines plus tard, il nous appelle :

— *Dites, je peux venir manger chez vous avec quelques amis ? J'aimerais bien goûter cette fameuse « Rie-ta-felle ».*

— *Hein ? Quoi ? Rie-ta-felle ??*

Marjo réfléchit, puis éclate de rire :

— *Mais bien sûr, il veut dire « rijsttafel » !*

Ok Didier, tu vas voir ce que tu vas voir. Ce week-end-là, huit Français s'installent à notre table, face à un gigantesque buffet indonésien. Ils ont tout englouti jusqu'au dernier grain de riz !

Après une première saison mouvementée, un jour de novembre, un Français nous appelle :

— *Bonjour, est-ce qu'on pourrait venir fêter le Nouvel An chez vous ?*

— *Euh, pourquoi pas... vous seriez combien ?*

— *Vingt-deux !*

### **Ça va, ça va**

— *Vingt-deux ??!! Mais c'est pas possible, on a que cinq chambres. Au max, on peut loger quatorze personnes.*

— *Ah bon ? Mais votre endroit a l'air tellement génial... C'est vraiment pas possible ?*

— *Bon, passez nous voir et on en discute.*

Le week-end même, un couple français débarque, on leur fait visiter les chambres.

— *Ici, on peut rajouter deux matelas. Là, on peut en mettre un de plus aussi ! Et puis on apporte nos matelas, pas de souci !*

— *Vous pouvez aussi en caser trois dans notre chambre d'amis, dit Marjo. Et deux dans la caravane !*



## Ça va, ça va

Quand ils ont vu notre grange avec le bar, ils ont bondi de joie :

— *C'est parfait pour notre fête déguisée de réveillon !*

On a planifié le dîner, les activités, les sketches... et voilà qu'on se retrouve avec une réservation ferme : 22 personnes, trois nuits, dîner de fête, brunch et un petit sentiment de panique dans le ventre.

Le 31 décembre, ça commence à affluer de partout. En soirée, tout le monde est à table dans des déguisements plus fous les uns que les autres.

Le menu :

- **Salade de gésiers**
- **Poule à l'orange** (poulet mariné au jus d'orange)
- **Trou normand** (sorbet + eau-de-vie)
- **Plateau de fromages**
- **Choux glacés au chocolat**

Ils nous avaient prévenus : après minuit, il leur fallait une soupe à l'oignon, c'était *la tradition* anti-gueule de bois.

— *Pas de souci, on la fera nous-mêmes, ont-ils dit en voyant notre air sceptique.*

Après le dîner, la fête a explosé : sketches, musiques à fond, tout le monde dansait sur les chaises et les tables. Ça a duré jusqu'à 6 heures du matin. Et là, la fameuse soupe à l'oignon (en sachet, bien sûr) a été servie. Tout le monde au lit. Nous, on a rangé le gros du chantier jusqu'à 7h30, puis on s'est écroulés. À 10h, debout pour préparer le brunch.

Quand le groupe est reparti deux jours plus tard, complètement ravi, on s'est regardés, épuisés mais heureux, et on s'est dit :

## Ça va, ça va

— *C'était la première fois... et la dernière aussi !!*

Mais bon sang, quelle expérience inoubliable !

Un jour, Jean-Pierre, une connaissance française, débarque chez nous. Il nous raconte qu'ils organisent bientôt leur traditionnelle journée équestre avec le club hippique : une grande randonnée à cheval dans les environs. Et la question tombe :

— *Vous pourriez préparer le déjeuner ? Enfin... déjeuner... un repas complet en quatre services, quoi.*

— *Euh... ben... avons-nous bafouillé. Vous seriez combien et ce serait quand ?*

— *Une petite vingtaine, maximum vingt-cinq. Mi-mars.*

— Vingt-cinq ?! ai-je dit, pendant que je voyais Marjo virer au blanc porcelaine.

— *Bon, pourquoi pas, ça devrait aller...* dis-je prudemment, lançant un regard inquiet à Marjo.

— *Et niveau tarif ?* demanda Jean-Pierre.

Je lui propose notre tarif habituel : 18,50 € tout compris.

Je vois tout de suite à sa tête que ce n'est pas ce qu'il espérait.

« Vous savez, on n'a pas besoin de chichis, hein. Vous pouvez servir dans des assiettes en plastique. L'an dernier, on a payé 11 € par repas. »

Onze euros ?! pensais-je en faisant tourner ma calculette mentale à toute vitesse. On va y laisser notre chemise !

— *Écoute Jean-Pierre, 15 € par personne pour un repas complet, mais pas question d'assiettes en plastique ! On vous sert tout dans de la vraie vaisselle, à l'assiette.*

— *Parfait, je repasse dans la semaine pour caler tout ça.*

Une semaine plus tard, revoilà Jean-Pierre.

— *Bonjour Kès, Marjo, ça va ?*

— *Oui, ça va, ça va, et toi ?*

— *Ça va, ça va !*

Et puis...

### **Ça va, ça va**

— *Dis donc Kès, un autre club a entendu parler de notre sortie et veut se joindre à nous. Donc on sera un peu plus. Ça va poser problème ?*

— *Euh... combien de plus exactement ?* demandai-je, déjà avec un nœud à l'estomac.

— *Une cinquantaine, à vue de nez.*

— *CINQUANTE ?! Mais ils ne tiendront jamais tous dans notre grange ! Faudra les faire manger dehors... et on parle bien de mars, hein !*

— *T'inquiète, on est habitués.*

— *Et les chevaux ? Ils viennent aussi par dizaines ?*

— *Ben oui ! On tendra des cordes dans la forêt et on les attachera là. J'amènerai quelques grandes bassines d'eau, t'inquiète pas*

Je jette un œil vers Marjo. Elle bout intérieurement, au bord de l'explosion.

À peine Jean-Pierre passé la porte que c'est la déflagration :

— ***T'ES COMPLETEMENT FOU ?! CINQUANTE PERSONNES ?! JE FAIS COMMENT, MOI ?! JE SUIS PAS UNE USINE À BOUFFE !!!***

— *Calme-toi chérie, on va y arriver. Je demande à Peter et Yvonne de nous filer un coup de main et on élabore un menu intelligent. Allez, courage mon petit chef étoilé !*

Heureusement, Peter et Yvonne acceptent de venir jouer les serveurs d'un jour. On planifie un menu simple, copieux, qu'on peut préparer à l'avance :

- Une bonne soupe maison
- Boeuf bourguignon avec riz
- Plateau de fromages, avec du Roquefort bien sûr
- Tarte aux abricots avec chantilly
- Café ou thé

## Ça va, ça va

Une semaine avant le grand jour, Jean-Pierre repointe le bout de son nez avec des seaux d'eau et des bottes de foin pour les chevaux. Et là, il balance comme si de rien n'était :

— *Ah, au fait ! Y'a quelques membres de la famille qui veulent venir déjeuner aussi, c'est possible ?*

— *Euh... combien de personnes de plus ?*

— *Oh, pas beaucoup : on sera soixante-cinq au total.*

Soixante-cinq ? Allez, on n'est plus à quinze près...

— *Vous arrivez vers quelle heure ?*

— *Midi pile. Mais on doit repartir à deux heures, hein !*

Le fameux dimanche de mars arrive, et ô miracle : il fait beau ! Un soleil presque estival et une température douce comme une brioche.

Les cavaliers débarquent, les chevaux aussi. Certains invités viennent en voiture. Les chevaux sont douchés au tuyau, attachés entre les arbres. Et



## Ça va, ça va

grâce à Peter et Yvonne, le service roule comme sur des roulettes. À seize heures, tout le monde trinque encore sous les rayons du soleil.

Au fil des années, on a vu passer les régimes alimentaires les plus tordus. Des végétariens, des vegans, des allergiques à tout et n'importe quoi, des "j'aime pas ça" et des "je connais pas donc je mange pas".

Les Hollandais ? Le foie gras, non merci. Les huîtres ? Beurk. Les abats ? Hors de question !

Et puis les phrases du style :

— *J'aime pas les tomates, sauf quand elles sont cuites.*

Ou encore :

— *Moi je suis vegan, mais mon mari ne mange que de la viande. Ça vous pose un problème ?*

Ou bien :

— *Je suis vegan, pas de produits animaux, pas d'œufs, pas de beurre, pas de fromage, pas de poisson ni d'huile de poisson, je suis allergique aux noix, et j'aime pas les poivrons.*

Mais... on cuisine quoi alors ? De l'air chaud ?



## Ça va, ça va

Et les enfants, parlons-en ! S'il n'y a pas de frites, c'est foutu.

Un jour, on a une famille pour une semaine : monsieur est végétarien.

Marjo cuisine en double toute la semaine pour contenter tout le monde.

Un soir, c'est steak-frites pour les autres, et un pavé de saumon pour monsieur. Et là je l'entends dire à sa voisine :

— *Mmmh, ce petit steak... j'en aurais bien pris un aussi !*

J'ai failli exploser !!

Et puis il y a les gens aux régimes « médicaux ».

— *Je suis intolérant au gluten, dit mon diététicien.*

— *Ah mince, pas facile ça !*

— *Ouais, j'ai des crampes. Il m'a dit d'essayer un régime sans gluten pendant six mois*

Donc Marjo se décarcasse, menus spéciaux et tout... Et le lendemain matin, on la voit beurrer deux croissants bien dodus.

— *Euh... t'as pas oublié ton régime ?*

— *Bah, on est en vacances, et en France, les croissants c'est sacré !*

Et moi, ironique :

— *Moi aussi, j'ai suivi un régime à l'ananas, tu sais.*

— *Ah bon ? Et ça consiste en quoi ?*

— *On peut tout manger, sauf... l'ananas.*

Les Anglais ? Difficiles. Ils veulent tout savoir : ingrédients, sauces, cuisson, origines. Et au moindre doute, zou, restaurant ! Comme si là-bas, ils savaient mieux ce qu'il y a dans leur assiette...

Le matin, je demande toujours : « Qui mange avec nous ce soir ? »

Réponse enthousiaste : « Oh oui, avec plaisir ! »

Et puis vers dix-sept heures :

— *Finalement, Kees, on va dîner en ville...*

GRRR ! Je ne dis rien, mais tout est déjà prêt !

## Ça va, ça va

Ou alors :

- *Qu'est-ce qu'il y a au menu, Kees ?*
  - *Poulet sauce piquante, pommes de terre sautées et salade.*
  - *Super, génial, on en est !»*
- Et là, elle se tourne vers son fils de six ans :
- *Michael, tu aimes le poulet ?*
  - *Non ! J'aime pas !»*
  - *Ah... bon... alors tant pis Kees, on passera.*

Au début, Marjo cuisinait six soirs par semaine. Puis on est passé à quatre, puis trois. Et souvent, on allait dîner dehors avec les invités, ce qu'ils appréciaient énormément. Parfois, on mangeait même gratuitement quand on ramenait une table de dix. Pas mal, non ?

Je recommandais souvent des restos aux alentours. Celui de François, surtout : un gars adorable. Sa femme, Fabienne, par contre... un vrai dragon ! Dès que je l'avais au téléphone :

- *Bonjour Fabienne !* disais-je d'un ton jovial.
- *Oui ? Qu'est-ce que tu veux ?*
- *J'ai quatre personnes ce soir, tu peux les prendre ?*
- *NON ! J'ai déjà seize couverts ! C'est NON !* et clac, elle raccroche.

Je patientais une heure, puis je rappelais. François répondait cette fois-ci.

- *Ah Kès ! Comment vas-tu ? Bien sûr qu'on les prend ! Avec plaisir !*

Et moi de penser : ça va chauffer dans la cuisine ce soir...

Mais nos invités revenaient enchantés : accueil chaleureux, repas exquis. Mission accomplie !

Ça va, ça va

## Les Voisins

Nous avons donc... des voisins.

Une petite partie attenante de notre maison appartenait à un couple suisse francophone. Elle, c'était la sœur de l'ancien propriétaire, et elle vivait là avec son mari Jean-Claude et sa maman, Mémé. Mémé avait bien tapé dans les quatre-vingt-dix ans et était sourde comme un pot de chambre.

Bien sûr, nous leur avons déjà demandé s'ils ne voulaient pas vendre.

— *Pas question !* déclara Jean-Claude, inflexible.

— *Non, non !* confirma Marianne, bras croisés, campée comme un panneau "Défense d'entrer", *On est très bien ici.*

Jean-Claude et Marianne avaient hérité des deux ânes de son frère, Lisette et Quinou. Des ânes en liberté, qui gambadaient allègrement... sur notre terrain. Pour éviter toute fugue asinienne, Jean-Claude avait tendu du fil



## Ça va, ça va

électrique un peu partout, même jusque dans la forêt. Notre terrain ressemblait à un champ de bataille orné de rubans orange et blanc. À cela s'ajoutaient un poulailler, des poules et des oies. Le poulailler était à nous. Les bestioles, en revanche, c'était la ménagerie personnelle de Jean-Claude. On s'était dit qu'un jour, ânes et poulailler allaient devoir déguerpir. Les voisins n'allaient pas apprécier.

Les ânes bouffaient tout, sauf les mauvaises herbes. Les oies, elles, criaient toute la journée comme si on les égorgeait en boucle. Après la moindre pluie, les ânes transformaient le terrain en marécage. Et dès qu'un visiteur arrivait, les cinq oies se lançaient dans une cacophonie à réveiller les morts.

Lisette, l'ânesse, avait une dent contre Marjo. Dès qu'elle entra dans la prairie, Lisette fonçait sur elle, oreilles plaquées, avec une intention très claire : lui mordre les fesses.

— *Ah ça, oui*, disait Marianne, *l'ancienne proprio la frappait. Depuis, elle ne supporte plus les femmes ! Il faut toujours avoir un bâton sur soi, ça la calme.*

Un jour, Marjo se retrouva cernée par les deux ânes. Pas d'échappatoire. Elle attrapa une brindille, l'agita... et hop ! Les ânes repartirent penauds.

— *Non mais c'est plus vivable !* dit-elle. *Je me balade avec la trouille au ventre sur mon propre terrain !*

En soi, on s'entendait bien avec eux. Mais on gardait nos distances. Marianne était d'un naturel... disons, *curieux*. Toujours le cou dehors, à prodiguer ses conseils non sollicités à nous et à nos invités.

Un jour, je toquai à leur porte.

— *Bonjour Jean-Claude, ça va ?*

— *Oui, ça va, ça va, et toi ?*

— *Ça va.*

Puis j'abordai LE sujet. Je leur expliquai que pour la saison à venir, il allait

## Ça va, ça va

falloir dire adieu aux ânes, aux poules et aux oies. Jean-Claude sembla accablé. Il comprenait, plus ou moins. Il allait chercher une solution.

Le lendemain, il revient tout fier. Il avait trouvé un champ, un peu plus loin, chez un ami. Les ânes pourraient y aller. Restaient les poules. Il demanda timidement s'il pouvait construire un petit poulailler, dans un coin perdu de notre terrain. Un truc discret.

On le trouvait si attendrissant... On se regarda. Sur 14 hectares, on pouvait bien leur céder 10 m<sup>2</sup>.

De retour aux Pays-Bas pour quelques démarches, on reçut une lettre recommandée de France.

— *Qu'est-ce que c'est que ce cirque ?!*

Les voisins d'à côté nous informaient qu'un poulailler avait été construit juste à la limite de leur terrain sans autorisation, et en dehors des règles. On devait tout arrêter. Immédiatement.

À notre retour, on découvrit... un truc immonde. Un poulailler géant en tôle ondulée sur fondation béton, 4 x 8 mètres, avec un escalier et une allée en béton armé de dix mètres.

— *Mais bon sang, qu'est-ce que c'est que ça ?!*

On alla sonner chez Jean-Claude. Pas de « Ça va, ça va », cette fois.

— *Jean-Claude, mais qu'est-ce que tu nous as fabriqué là ?? Et cet escalier en béton ?? C'était VRAIMENT nécessaire ??*

— *Ben, je me suis dit, comme ça je n'ai pas besoin de passer par chez vous pour aller voir mes poules...*

Lui aussi avait reçu la lettre des voisins.

— *Eh merde, bon... va falloir trouver autre chose pour les poules.*

Lors de notre rendez-vous diplomatique avec les voisins plaignants, nous exprimâmes notre compréhension totale. Il n'y aurait ni poules ni oies,

### Ça va, ça va

promis juré. Mais le poulailler, maintenant qu'il était là, pouvait-il rester ?  
— *Pas de problème* », dirent-ils. « *Du moment qu'il est vide. Parce qu'avec les bêtes, ça attire les rats, ça pue et ça gueule.*

On repartit *sur parole* avec nos nouveaux voisins. Jean-Claude transforma le poulailler en abri à outils. On était partiellement débarrassés de la ménagerie.

Enfin... presque.

En bas, dans la vallée, une ferme louait des ânes. Les Français ont *quelque chose* avec les ânes, je n'ai jamais compris. Il y avait régulièrement des groupes de randonneurs à dos d'âne qui passaient devant chez nous.

Marianne, dès qu'elle en voyait un, fonçait dehors, ravie d'avoir un auditoire. Elle racontait toute la vie de Lisette et Quinou, distribuant des carottes à la cantonade. Résultat : pause obligatoire de 30 minutes pour les randonneurs. Mais attention : si Marianne n'était pas là...

Un jour, les ânes s'arrêtèrent devant sa porte. Elle était absente. Et là... impossible de les faire repartir. Les ânes bloquaient comme deux mules syndiquées. Même une carotte de ma main n'y changeait rien. Il leur fallait LA carotte de Marianne.

On appela la ferme.

— *J'arrive...* soupira Catherine.

Un quart d'heure plus tard, elle les tira doucement loin de la "zone à carottes". Le convoi put repartir.

Avec le temps, on développa une relation amour-haine avec Jean-Claude et Marianne. Quand on partait aux Pays-Bas, ils gardaient la maison. Et inversement. Mais la curiosité malade de Marianne nous crispait de plus en plus. Et de leur côté, ils râlaient de plus en plus sur nos invités. Notre chemin d'accès passait juste sous leur fenêtre.

— *Vos invités roulent comme des fous furieux !* criait Marianne, poings

## Ça va, ça va

serrés comme une résistante.

— *Et à force, ils vont écraser Mémé !!*

Effectivement, Mémé, dans son fauteuil, trônait souvent au milieu du chemin, chapeau de paille vissé sur la tête. Comme Jean-Claude et Marianne n'avaient pas un mètre carré de terrain, c'était *chez nous*. On suppliait nos hôtes de ralentir. J'ai même fini par poser deux bidons de lait au milieu du chemin pour créer un slalom. Ça a un peu aidé.

Le contrat de vente stipulait que nos voisins pouvaient garer leur voiture sur notre parking. Une voiture, pas de souci. Puis une deuxième pour Marianne. Puis un quad. Puis Jean-Claude débarqua avec une Citroën C5 toute neuve.

— *T'en as revendu une ?* lui demandai-je.

— *Non, non, je garde la vieille pour les alentours, et la C5 c'est pour la Suisse !* dit-il avec fierté.

Notre parking se transforma en concession Citroën.

— *Jean-Claude, je n'ai plus de place, c'est plus possible !*

Il me rappela subtilement les termes du contrat.

— *Oui mais enfin, c'était pour UNE voiture, pas un zoo à pneus !*

Il haussa les épaules :

— *Je vais les garer plus économiquement.*

Marianne, elle, était une pipelette professionnelle. Une fois qu'elle t'avait pris dans ses filets, t'étais fichu. Même nos invités francophones s'en prenaient plein les oreilles. Les Hollandais, plus froids, traçaient sans un mot. Elle leur courait parfois après, en criant.

Je retournais voir Jean-Claude :

— *Tu ne peux pas faire quelque chose ?*

Il souriait :

— *Je vais raccourcir la laisse de mon pitbull.*

### Ça va, ça va

Quand plus tard un invité roulait un peu trop vite, Jean-Claude me glissait :

— *J'arrive plus à la tenir !*

Un jour, on organisa une fête. Invités, musique, amuse-bouches. On invita aussi Jean-Claude et Marianne.

— *On peut pas*, dit-elle. *Jean-Claude veut regarder le foot, et Mémé est patraque.*

À 20h, la musique commence. À 21h, Marianne est déjà dehors à hurler.

Je m'approche :

— *Bah Marianne, fallait venir, aussi ! C'est pas tous les jours qu'on fait la fête !*

— *Mémé devient folle, elle va mourir !!* cria-t-elle.

Je regarde : Mémé, sourde, se balance dans son fauteuil, un grand sourire aux lèvres. Pour une fois, elle *entendait* quelque chose.

Je redemande au groupe de baisser un peu.

Échec.

Une heure plus tard, revoilà Marianne dehors, les mains sur les oreilles, en transe.

Vers minuit, on arrêta le groupe.

Jean-Claude et Marianne vivent toujours là. Je crois que les nouveaux proprios s'entendent mieux avec eux. Probablement parce qu'on avait déjà... essuyé les plâtres.



Menu  
Café  
Biscuits  
Pâtisseries  
Cakes  
Desserts



## Ça va, ça va

### Ça va, ça va

#### Les Subtilités de la Vie Franco-Néerlandaise

Parmi les mille raisons qui rendent la vie en France si savoureuse, il y a le pur plaisir de constater les différences culturelles entre les Français et les Néerlandais. Croyez-moi, ce n'est pas triste ! Il y a des habitudes françaises auxquelles nous, Hollandais, avons bien du mal à nous faire — et inversement, nos manies à nous font lever plus d'un sourcil du côté français.

Prenons, par exemple, le rituel de salutation à la française. Imaginons que François veuille emprunter le taille-haie de son voisin Maurice. Voilà comment ça se passe en France :

- *Bonjour Maurice, comment ça va ?*
- *Ah, bonjour François, oui ça va, et vous ça va ?*
- *Oui, oui, ça va, ça va*

Suit alors une discussion totalement déconnectée du sujet initial, avec au passage quelques potins du village.

Et puis, mine de rien :

- *Ah, Maurice, puis-je utiliser votre taille-haie un de ces jours ?*
- *Oui, bien sûr, pas de souci. Je passerai te l'apporter dans la semaine, OK ?*

Traduction néerlandaise du même échange :

- *Bonjour Jean, je peux t'emprunter ton taille-haie deux minutes ?*
- *Bien sûr François, le voilà. Ramène-le-moi demain, hein.*

Ce style hollandais direct franc, sec et sans fioritures est pour un Français d'une brutalité à peine concevable. Mais attention : il ne dira rien ! Il se contentera d'un sourire poli, tout en pensant que vous êtes mal élevé. Parce que le rituel du "ça va, ça va" est pour lui sacré. C'est un passage obligé, une sorte de danse sociale.

## Ça va, ça va

D'ailleurs, il existe un proverbe très éclairant sur le sujet :

« On dit ça va, pour éviter le pourquoi »



Une autre particularité française : dans tout lieu partagé, il faut saluer *tout le monde*. Vous allez récupérer votre voiture chez le garagiste et il y a trois personnes dans l'atelier ? Alors on serre la main à chacun, on lâche des "bonjour" bien sonores. Si vous ne le faites pas, on vous prendra pour un original, ou pire, pour un sauvageon nordique. Ce qu'ils soupçonnent déjà, vu votre tête pas d'ici.

Personnellement, je trouve un poil agaçant que les vendeurs ou les serveurs s'adressent à moi directement en anglais. Surtout les jeunes ! Ils vous ont catalogué à la gueule. Au début, par facilité, je répondais en anglais. Mais dès les premières phrases, leur anglais dégoulinant me faisait

## Ça va, ça va

changer de cap. Depuis, je reste *ferme comme un roc* : je parle français, point final !

Et puis le départ aussi a son petit cérémonial. Chez nous, un simple « doui », « doug » ou « haudoe » suffit amplement. Ici ? Pas question. On prend son temps, on se fait la bise ou on se serre la main, et on ajoute un « **au revoir, bonne journée !** » enjoué. Si ce n'est deux ou trois fois.

Il m'a aussi fallu un moment pour comprendre comment les Français parlent du temps. Posez la question « À quelle heure arrives-tu ? » à un Français, et il ne vous répondra *jamais* par une heure précise. Jamais ! À la place, vous aurez droit à :

- **Le matin** → entre 8h et 11h
- **Fin de matinée** → quelque part entre 11h et midi
- **À midi** → ça peut très bien être 13h30
- **L'après-midi** → vers 15h, ou peut-être 17h
- **Fin d'après-midi** → là, comptez sur 18h, voire plus

Et les fameuses formules à tiroir :

- **À bientôt** = à tout à l'heure, peut-être
- **À tout à l'heure** = dans une heure, ou deux
- **À tout de suite** = maintenant... ou presque

Nous, les Néerlandais, on est réputés pour notre côté direct. Trop direct pour un Français. On aime que ce soit clair, précis, rapide, et qu'on respecte les accords. Mais les Français sont bien plus souples là-dessus. Ils laissent toujours une porte ouverte, et leur "demain" peut facilement vouloir dire... la semaine prochaine.

## Ça va, ça va

Demandez à un artisan quand il vient. Il répond : « Je passe demain. » Mais le lendemain ? Personne ! Pas de camion, pas de bruit, pas de marteau. Alors vous appelez. Plusieurs fois. Et là, mille excuses : un chantier urgent, un enterrement, un chat malade... Mais « je viens demain, c'est promis ! »

Je dois dire qu'ici, dans le Lot-et-Garonne, ça se passe plutôt bien. On peut y faire des accords assez fiables. Mais quand on vivait dans la campagne de l'Aveyron, c'était une autre histoire. Il fallait presque menacer d'annuler le chantier pour voir débarquer l'artisan. Et quand il venait enfin, il bossait dur, certes. Mais attention : si le soir, il remballé tout son matos, et qu'il dit « À demain ! », alors là, c'est sûr : il ne reviendra pas demain. Il a autre chose, de plus « prioritaire ».

Autre phénomène déroutant pour nous, Hollandais : la fameuse **bise**. Oui, les Français se font la bise. Y compris les hommes ! Le nombre de bises varie selon la région de 2 à 4. Ici, c'est deux. Ouf.

Les femmes ? Elles s'embrassent dès la première rencontre. Les hommes, eux, attendent d'être amis. Mais justement... *Quand* devient-on ami ? Et donc : *Quand commence-t-on à faire la bise ?* Grand mystère. C'est un peu comme le tutoiement.

Tu ou Vous ? Voilà *le* dilemme. En tant que Hollandais, vous êtes tenté de passer rapidement au « tu ». Mais attention : cela implique de tout changer dans votre grammaire ! Vous veniez juste de maîtriser les conjugaisons au « vous », et voilà qu'il faut tout réapprendre au « tu ». La galère.

Il y a quelque temps, j'ai vécu un exemple parfait de ce choc culturel. J'étais au supermarché, à la recherche des œufs. Je ne les trouvais nulle part. J'aborde une employée et je lui demande poliment :  
— *Pouvez-vous me dire où je trouve les œufs, s'il vous plaît ?*  
Et là, elle me fusille du regard et me crie presque dessus :

**Ça va, ça va**

— **BONJOUR MONSIEUR ! COMMENT PUIS-JE VOUS AIDER ???!!**

Traduction : T'as pas honte ? Tu pourrais dire bonjour, espèce de malpoli !

Je bafouille :

— *Oh pardon, BONJOUR...j'espère vous allez bien ?*

Et je repose ma question. Soudain, elle redevient tout sourire et m'indique les œufs d'un geste bienveillant.

Un autre truc qui me fait toujours sourire : les Français ne savent tout simplement *pas* prononcer la lettre H. Elle n'existe pas dans leur gorge. Et surtout, ils mettent l'accent tonique systématiquement sur la dernière syllabe de chaque mot. Toujours. Même en anglais. D'où cet accent si reconnaissable, vous savez, le fameux "Allo, 'Allo" à la télé britannique !

Pour un exemple hilarant, allez donc voir cette vidéo sur YouTube :



[https://www.youtube.com/watch?v=4s83Nh\\_N7-l](https://www.youtube.com/watch?v=4s83Nh_N7-l)

Rien que pour ça, vivre en France vaut le détour !



Ça va, ça va

## Et ton français, il en est où?

Nous avions autour de cinquante ans quand nous avons émigré en France en 2004. Avec cinq ans de français scolaire dans les jambes, nous allions heureusement un peu plus loin que « Bonjour » et « deux bières s'il vous plaît ». Une fois installés, discuter avec la boulangère ou bavarder avec la voisine se passait plutôt bien, mais dès qu'on avait affaire à un comptable ou au bureau des impôts... là c'était une autre chanson. Du coup, pour ce genre de rendez-vous cruciaux, on y allait toujours à deux. Deux oreilles moyennement performantes valent peut-être une paire efficace, espérait-on. De retour à la maison, on rassemblait les morceaux du puzzle en pensant avoir tout bien compris... ce qui n'était pas toujours le cas, évidemment.



Petit à petit, on s'est rendu compte que nos cinq années de français « à l'ancienne » apprises par cœur avec sueur et discipline revenaient lentement à la surface. Le présent, l'imparfait, le passé simple... ils

## Ça va, ça va

remontaient des profondeurs de la mémoire comme des bouchons dans un verre de limonade.

Quand nous vivions encore aux Pays-Bas, nous allions camper chaque été... en France, bien sûr ! Mais attention, sur des campings avec des proprios néerlandais. Sécurité linguistique avant tout ! Oui oui, pas très malin, on le sait maintenant...

Une fois en France pour de bon, on a vite constaté que notre maîtrise moyenne du français mettait un frein à notre intégration. On savait bien « baragouiner », mais tenir une conversation un peu sérieuse — sur la politique française, les objectifs climatiques de l'UE ou les débats sur l'immigration — là, ça devenait vite compliqué. Le fait qu'on ait installé une parabole pour capter toutes les chaînes néerlandaises (et qu'on ne regardait jamais les chaînes françaises) n'aidait pas non plus, avouons-le. Oui, oui... on sait... pas malin du tout.

Et puis, il faut bien dire que la vie sociale française se passe beaucoup dans la sphère familiale. Une soirée entre copains pour prendre un verre ou manger un bout est ici, surtout à la campagne, bien moins courante qu'aux Pays-Bas.

J'ai un grand frère qui vit à Paris depuis l'âge de vingt ans. Marié à une Française, il parle un français fabuleux et à en faire pâlir plus d'un. Cela dit... même chez lui, après presque 50 ans de vie française, j'entends encore un tout petit accent.

Un jour, il me lance avec un sourire en coin :

— *Dis donc Kees, ça fait combien de temps que vous vivez en France déjà ?*

— *Vingt ans, lui dis-je.*

— *Tu lis des livres en français ou tu regardes la télé française ?*

— *Euh... non, je sais, je sais... idiot, idiot, idiot !*

— *Donc, vous êtes venus en France... pour y être en vacances*

## Ça va, ça va

*permanentes, c'est ça ?*

— *Tu n'as pas tout à fait tort, Geerd...*

Cette conversation m'est restée dans la tête un bon moment. Pourquoi les choses ont-elles tourné ainsi ? J'ai fini par tirer quelques conclusions.

Le secret pour bien parler français, c'est avant tout... le vocabulaire ! Si ton stock de mots est trop limité, aucune conversation ne tient plus de trois phrases. Tu cherches tes mots, tu bégayes, et le Français, lui, décroche au bout de dix secondes.

Bien sûr, lire des bouquins et regarder la télé française aide beaucoup. Mais pour vraiment enrichir son vocabulaire, il faut... une bonne mémoire. Et c'est là que le bât blesse ! Quand on est jeune, comme mon frère qui est venu à vingt ans, on retient tout. Un mot nouveau entre dans ta tête, et paf, il y reste pour toujours. Mais nous, à cinquante ans... on oublie ce même mot dès le lendemain, même si on fait tout pour le retenir.

C'est un peu comme apprendre à skier ou à faire du patin à roulettes à un âge avancé : tu risques plus la fracture que le progrès. À cinquante ans, ta mémoire n'est plus ce qu'elle était... et c'est comme ça !

Midas Dekkers, un biologiste célèbre néerlandais, a dit un jour :

— *Le temps nécessaire pour apprendre une langue, c'est ton âge en mois.*  
T'as cinq ans ? Tu la maîtrises en cinq mois. T'as cinquante ans ? Compte cinquante mois...

Conclusion : on partait avec un sacré handicap.

Avec le recul, voici ce qui aurait sans doute bien aidé à mieux maîtriser la langue :

- Lire des livres ou des magazines français
- Regarder la télé française avec les sous-titres

## Ça va, ça va

- S'intéresser vraiment à la vie sociale locale
- Chercher des contacts français
- S'inscrire dans des associations locales

Petit conseil lecture : commence par des auteurs étrangers traduits en français. C'est souvent plus facile à lire que les auteurs français, dont les constructions de phrases peuvent être un vrai casse-tête.

Un ami à nous s'était abonné à un journal pour enfants... et lisait des BD ! Pas bête, non ?

Pour la télé française, le journal télévisé et les émissions d'actualité sont recommandés. Le reste... c'est souvent des jeux ringards façon « Questions pour un champion », sauce TF1.

La prononciation ? Franchement, c'est secondaire. Bien sûr, c'est agréable de parler avec l'accent juste. Mais quel que soit ton niveau, les Français entendront toujours que tu n'es pas d'ici. Ton look germanique ne t'aide pas non plus, soyons honnêtes. Donc autant parler avec un accent à couper au couteau plutôt que de rester silencieux.

Autre anecdote : quand je voulais mettre à jour notre site internet en français, voici ma méthode :

J'écrivais le texte en néerlandais, je le passais dans Google Translate — qui, faut le dire, est de plus en plus performant — puis je corrigeais moi-même le résultat pour rendre le tout plus fluide.

Ensuite, j'envoyais le texte à un bon ami français, un vrai poète des mots.

Sa réponse habituelle :

— *Bon Kees, j'ai bien compris ce que tu voulais dire, mais là, franchement, ça ne tient pas debout. Je vais t'arranger ça !*



## Ça va, ça va

Et quelques jours plus tard, je recevais un texte magnifique, à faire rougir Victor Hugo.

Un dernier conseil : fais toujours corriger tes textes par un vrai Français. Pas par un Hollandais, même s'il parle couramment français, même s'il vit ici depuis trente ans. Sinon, tu risques de te retrouver avec un texte qui sent la traduction mot à mot à plein nez. Il faut qu'un Français reformule avec ses propres mots, dans l'esprit français.

Malgré tout cela, on est très heureux ici, on a des voisins sympas, « et on se débrouille plutôt bien ! »

Mais dis-moi... et toi, ton français ? Il tient la route ?

Petit test de mémoire :

Le mot hollandais pour enjoliveur, c'est... *wieldop*.

Si demain tu t'en souviens encore, alors tout ira bien pour toi !

## Angel, le berger

Angel, c'est notre voisin un peu plus loin sur la colline. Il est berger et possède 200 brebis, destinées à la production de lait pour le fameux Roquefort de la Société. Angel est grand, fort comme un taureau, et son allure impose le respect. Ses bras ressemblent à des câbles d'acier torsadés, son torse à du béton armé – du béton vibré, si vous voyez ce que je veux dire. Quand il installe une clôture, il balance une masse de 40 kilos au-dessus de sa tête comme une baguette magique, et en trois coups bien placés, paf, le piquet est planté d'un mètre dans la terre.

Angel est célibataire et vit à La Martinié, une vieille ferme perchée sur une colline entourée de 68 hectares de bois et de pâturages. Depuis là-haut, il a une vue imprenable sur les environs et surtout, il entend tout.

Absolument tout. Il quitte rarement son nid d'aigle, mais il sait toujours exactement ce qui se passe dans le coin. Il n'a pas le permis de conduire, donc son rayon d'action est limité à la quantité d'essence que son mobylette peut contenir : cinq litres. Et pourtant, il est toujours au courant de tout. Le facteur le tient informé, et en saison de chasse, sa ferme devient le QG des chasseurs, qui n'oublent jamais de le briefer. Angel ne chasse pas lui-même, il organise. Il est aussi le point de passage obligé pour la famille et les collègues agriculteurs, qui viennent échanger les dernières nouvelles, voire quelques potins.

Marjo, Pico (notre teckel) et moi-même faisons souvent une petite randonnée à travers la forêt jusqu'à chez lui, une jolie balade d'une demi-heure. Angel nous attendait presque toujours dehors. Il nous avait entendus arriver. Eh oui, dans les collines, le son porte loin ! Et comme d'habitude, on prenait un petit café dans sa cuisine.

Quand Angel avait 14 ans, son père s'est suicidé. Le jeune Angel, tout gamin, a dû reprendre la ferme familiale. Ses frères et sœurs n'en voulaient pas. Il a quitté l'école et est devenu agriculteur. Aujourd'hui, il vit avec son frère Joël et sa belle-sœur Brigitte dans la ferme. Grâce à ses

## Ça va, ça va

quarante années de bons et loyaux services, Angel a pu prendre sa retraite à 54 ans.

À chaque café chez lui, même rituel : un mug d'eau avec un peu d'extrait de café chauffé au micro-ondes, et la boîte à biscuits qui arrive sur la table. Brigitte restait en cuisine, affairée à préparer le repas de midi. L'après-midi, elle partait garder les moutons. Joël, lui, travaillait dans un garage du village voisin.

Avec Angel, on évoquait souvent nos premiers souvenirs d'ici, surtout nos débuts laborieux en français. Je me souviens d'un moment particulièrement épique : lors de notre déménagement, on galérait à sortir un frigo monstrueux de la camionnette. Il était bourré de trucs, donc très lourd. Angel est monté dans le camion, nous a écartés, a pris le frigo dans ses bras comme un bébé, et l'a sorti d'un seul mouvement. On en est restés bouche bée. Une vraie démonstration de force brute.



## Ça va, ça va

Un autre jour, je jouais les aventuriers avec mon pick-up 4x4 Mitsubishi – mon rêve d'ado enfin réalisé. Ici, on appelle ça un "kat katre", je vous l'écris à la Kees. Il avait de nouveaux pneus boueux ultra-profilés. Trop cool. Sauf qu'il avait trop plu. En évitant une flaque, je me suis retrouvé dangereusement près du ravin. J'ai tenté de reculer... et la voiture a glissé encore plus bas. La bulle du niveau à bulle sur le tableau de bord est entrée dans la zone rouge. J'ai tourné le volant, tenté d'avancer... et ça a empiré. J'ai alors abandonné le navire côté passager et suis rentré à pied.

J'appelle Angel :

— *Bonjour Angel, ça va ?*

— *Oui, ça va, ça va, et toi ?*

Je lui explique mon problème de "kat katre" coincé à flanc de colline.

— *Ah, derrière chez toi près du ruisseau ? Mais t'es fou d'y aller par ce temps ! C'est un marécage là-bas !*

Il avait deviné l'endroit exact, bien sûr.

Je n'avais pas encore raccroché que je l'entendais déjà arriver avec son tracteur !

— *Oh là là, putain !* dit-il en découvrant la scène. *C'est pas mal, ça hein !*

Il accroche une chaîne à mon pick-up et essaie de le tirer... mais sur ce chemin étroit, il n'a pas assez d'angle, et ma voiture glisse encore plus.

— *Je vais chercher le tracteur avec le treuil, dit Angel. Ça ira mieux.*

Il revient avec Joël, et à deux tracteurs, ils parviennent à tirer mon rêve de boue.

Je me souviendrai aussi toujours de ma première tentative d'abattre un arbre. J'avais trouvé une victime idéale, déjà penchée à 45° et coincée dans une fourche d'un autre arbre. Ça me semblait sans risque. Quand j'ai quasiment fini de couper, l'arbre n'est pas tombé... mais est parti *en l'air* ! Il s'est mis à faire le funambule entre les branches, comme un équilibriste.

### **Ça va, ça va**

À ce moment-là, Angel passe en tracteur. Il lève les yeux et rigole :  
— *Parfait ! Il va sécher plus vite comme ça !*

Et il continue son chemin, hilare.

Un autre jour, la foudre s'abat sur un énorme pin juste derrière chez nous. Il se fend en deux de haut en bas, et reste suspendu dans les branches de ses camarades. Dangereux !

J'appelle Angel et lui demande, s'il a le temps, de m'aider à l'abattre en toute sécurité. Cinq minutes plus tard, il arrive déjà sur son solex... avec sa tronçonneuse. On regarde ensemble le carnage.

— *Putain !* dit Angel.

— *Ah ouais, putain...* dis-je, pour faire bonne figure.

Je file chercher ma tronçonneuse, mais avant que je revienne... *CRAC !*

L'arbre est déjà par terre, découpé en morceaux. Une heure plus tard, tout était nettoyé, et on buvait à nouveau un petit café dans la cuisine.



Ça va, ça va

## D'un coin à l'autre

Une fois un peu installés, nos affaires en ordre et nos premiers clients accueillis, nous avons commencé à explorer ce qui se passait autour de nous. Inévitablement, on se met à repérer les compatriotes dans le coin.

Tout près, il y avait par exemple un camping à la ferme, tenu par un couple de Néerlandais chaleureux à souhait. Ils étaient là depuis plus de trente ans et avaient transformé, à partir de rien, un tas de ruines en une superbe ferme, avec cinq bâtiments répartis sur environ 18 hectares. Pas mal, hein ?

On découvrit vite qu'ils n'étaient pas les seuls. Un autre couple organisait des stages de tango en haute saison, dans une vallée idyllique où ils avaient construit plusieurs chalets. Eux aussi étaient là depuis plus de trente ans et avaient, comme les autres, créé leur petit paradis à mains nues. Finalement, on fit connaissance avec une petite bande d'une demi-douzaine de pionniers néerlandais, tous avec, semble-t-il, des racines dans les années hippies. Ils avaient chacun retapé une ruine perdue au fond des bois pour en faire un petit havre de paix façon conte de fées.

Un jour, l'un d'eux nous raconta qu'ils avaient autrefois mis en place un "circuit rando". Le principe ? Les randonneurs marchaient de maison en maison. Chaque étape offrait un repas du soir et un lit, le tout dans un esprit très... *roots*, dirons-nous.

On nous demanda si nous serions partants pour devenir "maison de secours", au cas où l'un des autres ne pourrait pas accueillir.

— *Euh... pardon ?* dis-je.

— *Oui bon, ce n'est pas souvent. On reçoit environ dix couples de marcheurs par saison. À vrai dire, le projet ronronne un peu, un coup de boost ne serait pas de refus.*

### Ça va, ça va

On resta un peu perplexes. Maison de réserve ? Le cinquième pied du mouton ? Non merci. On avait un peu de mal à se sentir les bienvenus à moitié.

On nous dit qu'il y avait une sorte de site internet, quelques cartes pour les randonneurs... Bon. Finalement, on leur dit qu'on voulait bien participer, avec plaisir même, **mais** comme membre à part entière. Pas en roue de secours.

Et là... ouille ! On sentit que ça coïncitait.

— *Ah... eh bien il va falloir en discuter ! Tous les membres doivent être d'accord. On revient vers vous après la prochaine réunion rando.*

Quelques semaines plus tard, verdict : c'était bon, on était acceptés comme membres officiels. Mais apparemment, la réunion n'avait pas été de tout repos...

— *Franchement, c'est gonflé, poser des conditions dès le départ !*

— *Ils débarquent dans un lit déjà fait, c'est pas juste ! Et puis, faut partager les bénéfices maintenant !*

— *Les bénéfices ?* avait dit un autre. *On a même pas de randonneurs !*

— *Un peu de sang neuf dans le groupe ferait pas de mal,* avait ajouté un quatrième, plus philosophe.

## Ça va, ça va

Bref, on fut acceptés, à une faible majorité, mais acceptés tout de même.



Et puis voilà que le grand jour arrive : nos premiers randonneurs ! On les accueille chaleureusement et on leur propose un petit apéro.

— *Vous voulez quelque chose de frais ? Une bière, un verre de vin ?* Dites-nous tout.

— *Ooooh ! On peut boire une bière ici ?!* demandent-ils, des étoiles dans les yeux.

— *Ben oui, évidemment !*

— *Chez les autres, c'était tisane ou jus de pomme... et encore, pas tous les jours.*

— *Ah non, ici on est en vacances, hein ! Allez, une bonne bière bien fraîche !*

Après le dîner, on leur propose un petit digestif, whisky ou cognac, au choix. Bon, là, on faisait payer à part, quand même. Faut pas pousser mémé.

## Ça va, ça va

Au moment d'aller se coucher :

— *Oh ! Regardez ! Le lit est fait !*

— *Ben... oui ? Dis-je, un peu surpris. C'est normal, non ?*

— *Pas chez les autres ! Là-bas, on doit faire son lit soi-même, avec son sac à drap...*

Hmm. Il y avait manifestement des divergences de pratiques à harmoniser.

Et les cartes de randonnée qu'ils avaient reçues... Mon Dieu ! Une photocopie de photocopie, noir et blanc, floue, toute chiffonnée, presque effacée par la pluie. Même un pirate n'en voudrait pas pour chercher son trésor.

Le lendemain matin, coup de fil :

— *Dis donc... j'ai entendu dire que chez vous on pouvait boire de l'alcool ?!*

— *Ben oui, et alors ?*

— *Et vous faites payer en plus ??*

— *Oui, sauf la boisson de bienvenue, bien sûr.*

— *C'est ultra-commercial, ça !*

— *Bah pardon ? Faut bien qu'on gagne notre croûte ! Le soleil brille pas pour rien, hein !*

— *Tu sais ce qu'un randonneur m'a dit ? 'Deux whiskys, s'il vous plaît !' Je me suis cru au bar d'un hôtel 4 étoiles !*

— *Bah oui, je vais quand même pas proposer un digestif à mes propres clients et dire aux randonneurs "non, pas pour vous" ?! On va pas jouer à deux vitesses !*

## **Ça va, ça va**

À la prochaine réunion de l'organisation rando, à laquelle nous avons désormais droit d'assister, le ton était... disons, vivant.

— *Donc, vous faites les lits, chez vous ?*

— *Ben oui, on est une maison d'hôtes, non ? Les gens s'attendent à ce que le lit soit prêt !*

— *Et après, vous lavez les draps ?*

— *Bien sûr ! Qu'est-ce que vous croyez ?*

— *Mais... tu te rends compte de l'impact écologique ?! Tous ces lavages, les phosphates, l'eau gaspillée !*

— *Oui bon, chacun fait comme il veut, mais chez nous, les lits sont faits, un point c'est tout !*

— *Et cette histoire d'alcool, alors ? Vous servez quoi, exactement ?*

— *Bière, vin, digestif. Si les gens veulent, ils peuvent en avoir. Et ils paient, évidemment. Sauf à table, là c'est inclus.*

— *Et combien tu demandes ?*

— *Un euro cinquante la bière ou le vin, trois euros cinquante pour un petit verre.*

— *C'est du commerce pur et dur, ça !*

— *Oui ben, désolé, on ne vit pas d'amour et d'eau fraîche !*

Un silence. Puis, timidement, quelqu'un avoue :

— *Euh... moi aussi je fais payer les boissons en plus, en fait.*

## Ça va, ça va

— Quoi!!!!

Tous les regards se tournent vers lui. Trahison !

— *Toi aussi ?? Incroyable ! Et... tu sers aussi de l'alcool ??*

— *Ben... parfois, un petit verre au coin du feu, ça fait plaisir, non ?*

À ce moment-là, j'ai compris : même si nous avions à peu près le même âge, il y avait bel et bien un fossé générationnel.

Eux, ils étaient venus en France dans les années 70 ou 80 avec des rêves utopiques, un rejet de la société de consommation, et l'envie de vivre en harmonie avec la nature, sans superflu. Pas de plan B, pas d'argent, mais beaucoup d'idéal. Et du courage. Nous, on faisait visiblement partie de la « deuxième vague ». Ceux qui arrivaient avec un peu de budget, un projet plus structuré, et l'idée de *vivre et travailler en France*, pas juste de *fuir la société*. Ce n'est pas qu'on était moins engagés, c'est qu'on avait une autre approche.

Certes, eux aussi avaient fini par ouvrir un camping ou des chambres,



### **Ça va, ça va**

souvent accompagnées de stages ou d'ateliers, parce que vendre ses légumes bio au marché ne suffisait pas à payer les charges.

Mais bon, heureusement, avec le temps, tout le monde a mis un peu d'eau dans son vin (ou de tisane dans sa bière), les tensions se sont apaisées, les mentalités se sont rapprochées, et il s'est développé une belle coopération. Aujourd'hui, les randonneurs peuvent, dans chaque maison, profiter d'un bon lit tout fait et d'un petit verre bien mérité.

Et ça, c'est ce qu'on appelle un bon compromis à la française.

## Ça va, ça va

### Le banc GSM

Quand je faisais encore « carrière » aux Pays-Bas, promu entre-temps de simple ingénieur à chef du service technique, j'ai reçu de la boîte – privilège rare à l'époque – un téléphone portable ! Enfin... « portable »... C'était une brique avec combiné relié à une batterie de voiture par un gros câble en tire-bouchon, le tout surmonté d'une antenne qui aurait pu capter Radio Moscou ! Tout le quartier est sorti pour admirer ce miracle technologique.

Bien plus tard, on a eu des appareils un peu plus maniables, avec antenne télescopique. Et puis vinrent les Nokia, petits, pratiques, et enfin le summum : le Blackberry avec son clavier complet. Le rêve.

Mais quand nous avons émigré en France en 2003, j'ai dû rendre tous mes joujoux : l'Audi de fonction, l'ordinateur portable, le Blackberry, et même le Palm III. Retour à la case départ. Là-bas, pas de réseau. Rien du tout. Juste un téléphone fixe avec – devinez quoi – un bon vieux fil en spirale. Comment vendre ça à nos futurs hôtes ? Pas de réseau, pas de wifi, que dalle !

Alors on a décidé de faire du marketing créatif. Sur notre site web, on a sorti de belles phrases bien inspirées :

« Ici, vous trouverez un calme absolu. Déconnexion garantie ! »

« Pas de wifi, pas d'internet, pas de réseau. Une vraie pause loin du stress de la vie moderne ! »

« Votre patron ne peut pas vous joindre ici... génial, non ? »

Et ça a marché ! Pour certains, c'était comme une révélation. Ils acceptaient soudain beaucoup mieux ce "petit" inconvénient.

Mais dès leur arrivée, quand ils sortaient leur téléphone et voyaient l'écran désespérément vide, je les voyais pâlir, comme s'ils venaient de louper le dernier vol pour Hawaï.

## Ça va, ça va

— *QUOI ?! PAS DE RÉSEAU ??!! Vous avez quand même le wifi, hein ??!*

Je secouais la tête, navré.

— *Hélas, le seul truc connecté ici, c'est un vieux modem 64 Kb. Bah oui, vous êtes en France maintenant, à la campagne !*

On devait parfois sortir tout notre arsenal psychologique pour apaiser les nouveaux venus.

— *Allez, c'est les vacances ! Profitez, lâchez prise, c'est le moment ou jamais !*

— *Oui mais moi, je dois être joignable par mon boss ! C'est pas possible !*

— *Et ma mère est malade, elle doit pouvoir me téléphoner !*

— *Donnez notre numéro fixe et notre mail. Si y'a urgence, ils sauront où vous trouver. Allez, venez, je vous sers un petit verre.*

Et après un verre de vin, on les voyait déjà plus détendus. Le lendemain matin, c'était souvent :

— *T'as pas tort, Kees... on est en vacances. Qu'ils se débrouillent sans nous là-bas aux Pays-Bas !*

Quelques années plus tard, une antenne relais est apparue tout au fond de la colline. On allait avoir la 3G ! On était partagés. On s'était bien habitués à notre petite bulle déconnectée, mais bon, on allait pouvoir offrir un peu plus de confort à nos clients.

On a donc acheté un téléphone portable. Un petit Nokia à clapet, tout simple. Je l'allume, je regarde l'écran... rien. Pas de réseau. Rien, même en levant le bras bien haut comme la Statue de la Liberté. Nada.

Je fais le tour de la maison : toujours rien. Puis, en m'aventurant un peu plus loin dans les bois... *bip* ! Une barre de signal, et un message :

## Ça va, ça va

« Bienvenue chez ORANGE. S.V.P. activez votre abonnement. »

Youhou ! Je retourne en courant à la maison, ouvre mon « espace client » sur le site Orange pour activer le bidule.

« Un code d'activation vous a été envoyé par SMS. Veuillez entrer ce code ici. »

Ah ! Un SMS... Je regarde le portable : rien. Bah oui, logique. Retour au bois. *Bip !* SMS reçu, yes ! Retour à la maison, je tape le code :

« Temps écoulé. Cliquez ici pour réessayer. »

Grrr. De retour dans les bois. Nouveau SMS. Je sprinte comme un dératé, manque de me casser la figure dans l'escalier, et tape le code :

« Temps écoulé. »

La moutarde me monte au nez. Je mets en place une nouvelle stratégie : je laisse le téléphone dans les bois sur une souche. Comme ça, il est déjà prêt.

Je retourne à l'ordi, appuie sur ENTER, fonce comme un dératé, attrape le téléphone, cours comme un guépard, tape le code... *Yes !!*

« Votre ligne est activée !! »

Victoire ! Épuisé, mais triomphant.

Nous étions de retour dans le monde moderne.

Mais bien vite, j'ai vu nos clients, bras levé, tourner autour de la maison comme des loups affamés, à la recherche du moindre signal.

— *Vous cherchez du réseau ?*

— *Oui ! Vous avez bien dit qu'on captait ici ?*

### Ça va, ça va

— *Faut descendre le sentier, dans les bois. Là, ça passe.*

Ils revenaient souvent bredouilles :

— *Rien du tout, Kees.*

— *T'es allé jusqu'au grand chêne, là-bas au fond ?*

— *Euh non...*

— *Faut y aller franco, hein !*

Alors j'ai eu une idée. J'ai planté un piquet, mis un banc à côté, et ajouté une pancarte : « **Le banc GSM** ».



Dès que je voyais quelqu'un avec son portable :

— *Pour appeler, direction le banc GSM dans les bois !*

— *Le banc de quoi... ?!*

Ils y allaient, incrédules. Mais au moins, ils ne dérangent plus les autres avec leurs bavardages. Là-bas, c'était calme, discret. Parfait.

## Ça va, ça va

Un an plus tard, boum ! Réseau partout. Une nouvelle antenne, sûrement. Et là, terminé la tranquillité ! À table, pendant nos apéros conviviaux, *dring dring*, quelqu'un se levait et partait hurler à trois mètres de là pendant une demi-heure. Son assiette refroidissait, la conversation était foutue.

Tout ça pour un appel du style :

— *Non mais je te dis, je suis EN VACANCES !*

— *Ben raccroche, alors !*

Et puis un jour, on a entendu des rumeurs : on allait avoir l'ADSL ! Notre vitesse Internet allait passer de 64 Kb à 4 Mb ! QUATRE millions de bits par seconde ! L'euphorie.

On a reçu un modem Orange flambant neuf, avec wifi intégré. J'installe tout ça, je lance Speedtest... 1 Mb. Bon, pas les 4 promis, mais c'est mieux que rien.

On pouvait même mater une vidéo YouTube... avec des pauses toutes les dix secondes.

Mais il y avait un revers à la médaille. Pendant l'apéro, tous nos hôtes le nez collé à leur écran, plus un mot, ambiance morgue. Je me suis dit : *Beurk.*

Alors parfois, ni vu ni connu, je coupais le wifi.

— *Hein ?! Plus de connexion ?!*

— *Ah ben oui, c'est la France, hein... Ça tombe en panne tout le temps. En général, ça revient dans un ou deux jours !*

Une heure plus tard, quand on préparait le dîner, je le rallumais.

## Ça va, ça va

Dans les chambres, on avait installé des détecteurs de fumée au plafond, avec un petit voyant rouge qui clignote toutes les cinq minutes.

Un soir, à table :

— *Kees, c'est quoi ce boîtier au plafond ? C'est la box wifi ?*

— *Non, en fait... euh... c'est un peu gênant... c'est une webcam.*

— *Pardon ??!*

— *Oui, ben... la chambre d'hôtes, c'est sympa, mais ça ne paie pas toutes les factures. On a donc monté une petite activité annexe : une webcam live !*

— *Tu plaisantes, j'espère !*

— *Pas du tout. Regardez : [www.libaudie.com](http://www.libaudie.com), c'est pour les chambres d'hôtes. Mais [www.libido.com](http://www.libido.com), c'est notre site X. Les abonnés choisissent une chambre et paient 2,50 € la minute pour regarder ce qui s'y passe. Quand le voyant clignote, c'est qu'il y a quelqu'un connecté !*

Tout le monde éclatait de rire, bien sûr.

— *Et Jan, j'ai regardé les stats... votre chambre a eu un pic d'audience cette nuit !*

## La fosse septique

On n'avait même pas la moindre idée d'où se trouvait exactement notre fosse septique sur le terrain. Étrange quand même qu'on ne se soit jamais demandé où allaient toutes ces choses une fois qu'on tirait la chasse.

L'ancien propriétaire nous avait garanti que tout fonctionnait parfaitement ! Un jour, on a reçu une lettre de la mairie : inspection de la fosse septique prévue.

— *Et voilà, on est foutus !* me dis-je. *Ça ne doit sûrement pas être aux normes du tout !*

On s'est alors plongés dans tous les papiers laissés par le précédent proprio. On se souvenait d'un petit schéma gribouillé quelque part... et bingo, après avoir fouillé pendant des heures, on est tombés sur un bout de papier tout froissé avec un dessin à la main : un bac à graisses pour l'évier, deux grandes cuves, un système de décantation.

Allez, on part à la recherche. Mais impossible de trouver quoi que ce soit, même avec la meilleure volonté du monde ! Finalement, après avoir dégagé une jungle de ronces et d'orties, on découvre deux couvercles tout en bas du terrain. Curieux, on soulève un des deux. En dessous : une énorme bouillie brune et frémissante, composée en grande partie de papier toilette rose. Charmant.

Quelques semaines plus tard, une dame se présente chez nous. Elle venait pour inspecter notre fosse septique.

On lui sert gentiment un café pour faire bonne impression, puis on lui montre notre petit plan dessiné à la main. Elle le regarde avec des hochements de tête approuvateurs et finit par déclarer que c'est « tout à fait conforme ». Elle allait rédiger un rapport, et tout serait en règle. Et hop, elle s'en va... sans même avoir voulu *voir* la fosse. Pas de vérification, pas de problème, tout est OK ! On n'en revenait pas.

### Ça va, ça va

Mais bon, on s'est quand même dit qu'un petit nettoyage ne serait pas une mauvaise idée. On appelle donc une société spécialisée dans la vidange. Ils nous disent qu'ils vont envoyer quelqu'un.

Une semaine plus tard, qui débarque dans la cour ? Angel, notre voisin, dans son tracteur géant avec une énorme tonne à lisier.

— *Bonjour !* fait-il. *Je viens pour vider la fosse.*

On le regarde, interloqués.

— *Ben oui,* dit-il, *c'est moi qui travaille avec la société. Allez, c'est parti !*

Il fonce avec son tracteur à travers les ronces, ouvre le couvercle, enfonce un gros tuyau dans la soupe rose et commence à pomper allègrement. Au bout d'un moment, sa tonne est pleine... et notre fosse encore à moitié remplie.

— *Je vais vider ça et je reviens pour le reste.*

Je me suis dit : — *Ouais ouais, on ne le reverra pas avant la Saint-Glinglin. Dieu seul sait où il va déverser tout ça.*

Mais surprise ! Une demi-heure plus tard, il est déjà de retour.

Intrigué, je lui demande :

— *Dis donc Angel, t'es déjà revenu ? Tu l'as vidée où, ta tonne ?*

— *Bah sur mon champ, pardi ! C'est du bon fumier ça !*

Je reste bouche bée. Voilà qu'on nous oblige à investir des fortunes pour protéger l'environnement... et lui, il balance tout gaiement sur ses cultures !

Alors qu'il siphonnait la deuxième moitié, je lui lance en rigolant :

— *Mais Angel, tu réalises que t'as maintenant de la pure merde hollandaise sur ton champ ?*

Il me regarde sans comprendre.

— *Ben, tu Et alors ?*

— *verras, au printemps, tu vas avoir des tulipes partout !* Il ne bronche

## Ça va, ça va



pas, continue à pomper tranquillement. Ce genre d'humour, visiblement, c'est pas pour les Français...

Quand il eut fini, il me dit qu'il fallait remplir les cuves d'eau, sinon elles risquaient de s'effondrer.

Petit calcul rapide : au prix du mètre cube, ça allait nous coûter au moins 100 € en eau potable !

Je lui demande :

— *Tu ne pourrais pas aller chercher de l'eau dans la rivière avec ta tonne ?*

— *Bien sûr, très bonne idée !*

Et hop, en un rien de temps, les cuves étaient de nouveau pleines grâce à l'eau de la Tarn.

Plus tard, autour d'un café, je lui demande :

— *Et toi, ils sont passés aussi pour une inspection chez toi ?*

— *Oui oui, répond-il.*

— *Et alors, t'as pas de fosse toi aussi ?*

— *Non, moi j'en ai pas.*

— *Mais... tu fais comment alors ?*

— *Bah j'ai 68 hectares, tu penses bien que tout ça trouve son chemin !*

— *Mais t'as pas une amende dans ce cas-là ?*

— *Si si, je paie, pas grave. »*

**Ça va, ça va**

— *Et elle est de combien cette amende ?*

— *50 euros.*

Et là, j'ai commencé à comprendre comment ça *marche vraiment*, en France...

## Ça va, ça va

### La gendarmerie

Un jour, une camionnette de police est arrivée à toute vitesse dans notre cour. Quatre gendarmes armés jusqu'aux dents en ont sauté. On a eu une de ces frousses ! On s'est dit : « Qu'est-ce qui se passe encore ? »

L'un d'eux a sonné et a entamé le rituel typiquement français :

— *Bonjour Monsieur, Madame, ça va ?*

— *Ah oui, ça va, ça va, et vous, ça va ?*

— *Oui, ça va.*

Ça, c'est un truc qu'on a vite appris ici : en France, on ne va jamais droit au but. Il faut d'abord échanger tout un tas de "ça va, ça va", sans jamais vraiment répondre à la question, surtout pas honnêtement. Ensuite, on papote un peu du temps qu'il fait et d'autres banalités parfaitement inutiles. Ce n'est qu'après ce petit échauffement verbal qu'on peut éventuellement en venir au fait.

J'ai donc demandé s'il y avait un problème.

— *Euh non, non, pas de souci, m'a-t-il répondu sans pour autant expliquer ce qu'ils venaient faire là. Très étrange !*

Alors j'ai proposé : — *Vous voulez un café peut-être ?*

— *Ahh, comme vous voulez, pourquoi pas,* ont-ils répondu en se regardant.

Et voilà nos quatre gendarmes, impeccables dans leur uniforme : chemise bleu clair repassée à l'extrême, rangs noirs brillantes, pantalon bleu marine à pli militaire, ceinture de cuir avec tout un attirail, et bien sûr la coupe de cheveux réglementaire, rasée au millimètre. Franchement, ça change du flic de quartier hollandais.

Après une bonne demi-heure de bavardages aimables, on n'avait toujours pas compris ce qu'ils faisaient là. Finalement, un peu à court de sujets, je leur ai demandé :

### **Ça va, ça va**

— *Vous voulez peut-être faire un petit tour ?*

— *Ah, euh, pourquoi pas ; ça ne vous dérange pas ?*

On leur a donc fait la visite complète, et apparemment rassurés, ils sont repartis tranquillement.

Tous les deux mois environ, ils revenaient, et tout le rituel recommençait, mais cette fois sans la visite guidée. Et puis, plus rien. Le chef de la bande avait été muté à La Réunion. Une promotion apparemment. On n'a jamais su ce qu'ils venaient vraiment faire...

D'après les voisins, ils passent juste vérifier qu'on ne fait rien d'illégal et surtout qu'on ne loge pas des clandestins.

Entre-temps, on a fait la connaissance d'Erik et Katrien, un couple belge qui avait acheté une hostellerie dans le village. Sur la partie habitation, un artisan avait refait tout le toit : toutes les tuiles enlevées, puis remplacées. Un jour, je demande à Erik ce qu'il avait fait des anciennes tuiles.

— *Eh bien, elles sont entreposées au bord d'un chemin, me dit-il.*

J'ai aussitôt pensé à l'un de nos bâtiments dont le toit n'était plus vraiment ce qu'il avait été.

— *Dis, tu ne voudrais pas les vendre ? Ça pourrait m'intéresser.*

On s'est mis d'accord sur le prix après que je sois allé voir les tuiles. Puis j'ai commencé le transfert, voyage après voyage avec ma remorque.

— *J'en ai bien pour une vingtaine d'allers-retours, me suis-je dit.*

J'étais à la moitié de l'opération quand une camionnette a déboulé à toute allure. Un type en est sorti comme une furie.

Blême de colère, il s'est mis à hurler :

— *C'est un terrain privé ici ! Et que faites-vous avec MES tuiles ?!*

J'étais estomaqué. Je lui ai expliqué, plutôt surpris, que j'avais acheté ces tuiles à Erik.

— *Erik, le Belge ? Ah mais non hein ! Les lauzes, ce sont les miennes !*

## Ça va, ça va

Le gars était hors de lui.

— *C'est du vol ! Je vais porter plainte immédiatement à la gendarmerie !*

Là, je suis devenu blanc comme un linge. À peine installé en France et déjà des histoires avec la police. Je voyais défiler devant mes yeux : arrestation, interrogatoire, procès, avocat, amende, expulsion... La totale !

J'ai essayé de le calmer en lui expliquant ma bonne foi, et j'ai proposé qu'on aille ensemble voir Erik.



On est retournés au village et on a frappé à sa porte. Quand Erik a vu avec qui j'étais, il est devenu livide.

Une engueulade monumentale a éclaté devant toute la rue. *"Putain, merde, t'es con, voleur"* rien ne nous a été épargné. Erik m'a finalement expliqué qu'il y avait eu un malentendu : il pensait avoir vendu la moitié des tuiles à ce monsieur, l'artisan qui avait refait son toit. L'autre moitié lui appartenait encore, donc je pouvais les prendre.

— *D'accord, mais tu me rembourses alors la moitié de ce que je t'ai payé ?*

— *Bien sûr, pas de souci.*

## Ça va, ça va

J'étais soulagé, car j'avais déjà transporté une bonne partie des tuiles. Mais voilà que l'artisan, rouge de colère, recommence à hurler qu'il allait *quand même* porter plainte.

— *En plus, mes tuiles ont disparu, je veux qu'on les ramène, et ensuite on verra qui prend quoi !*

Rentré chez moi, je n'étais pas tranquille. Je me suis dit :

— *Et s'il va vraiment à la gendarmerie ? Que faire ?*

Et là, une idée : *Je vais les devancer !*

J'ai appelé la gendarmerie pour leur expliquer que j'avais un *petit souci* avec un monsieur du coin un peu sanguin. Rien d'urgent, mais si jamais ils étaient dans les parages, ils pouvaient passer.

Eh bien... dix minutes plus tard, ils étaient là !

— *Oui, on a été appelés et justement, on n'était pas loin. Que se passe-t-il ?*

J'ai fait de mon mieux pour expliquer l'histoire : un simple malentendu.

— *Et qui est la personne en question ?*

Je leur donne son nom et je lis immédiatement dans leurs regards qu'ils ont compris.

— *Ah oui, on connaît... Ce n'est pas la première fois ! Ne vous inquiétez pas, on vous tiendra au courant. Très bien que vous ayez pris les devants !*

Depuis, on n'a plus jamais entendu parler de cette histoire. Ouf !

## Propriété

Pour faciliter la vie de nos randonneurs, on avait balisé un sentier dans la forêt avec des points de peinture jaune sur les arbres. Le parcours passait en grande partie sur notre terrain, mais aussi sur un bout de celui de notre voisin Angel. J'ai donc demandé à Angel, qui habite à deux kilomètres de là, si ça le dérangeait.

— *Mais non, m'a-t-il dit, comme ça je verrai peut-être enfin quelqu'un !*

Et voilà, le chemin fut tracé, et nos hôtes en ont profité pendant des années. Jusqu'au jour où des randonneurs sont revenus en disant :

— *Désolé, Kees, on n'a pas pu passer. Juste après le ruisseau, y'a plein d'arbres couchés sur le sentier.*

— *Ah bon ? ai-je demandé. Un arbre est tombé, peut-être ?*

— *Euh, non, on dirait plutôt qu'ils ont été sciés exprès. Y'en a au moins quatre, et bien nets !*

Je me suis dit qu'Angel avait dû commencer à couper du bois pour l'hiver. Ça allait sûrement être dégagé sous peu.

Eh bien non. Quelques semaines plus tard, rebelote :

— *Non Kees, toujours bloqué !*

Là, je suis allé voir par moi-même. Et en effet, après le ruisseau, sur ce que je croyais être le terrain d'Angel, une vraie dévastation : des arbres coupés, tronçonnés, éparpillés... mais personne à l'horizon. Bizarre. Je suis donc allé poser la question à Angel.

— *Bonjour Angel, ça va ?*

— *Ah oui, ça va, ça va, et vous, ça va ?*

— *Oui, ça va.*

## Ça va, ça va

Après les incontournables politesses à la française (qui n'en finissent jamais), j'ai demandé :

- *Tu coupes du bois près du ruisseau ?*
- *Moi ? Du bois là-bas ? Mais non, ce n'est même pas chez moi !*
- *Pas chez toi ? C'est à qui alors ?*
- *À mon voisin.*
- *Tu as un voisin ? Lequel ?*
- *Monsieur Vabre. Il habite là, tout seul.*
  
- *Ah bon ? Je savais même pas qu'il y avait quelqu'un là-bas !*

Angel m'a montré une petite maison en contrebas. Et là, j'ai eu un mauvais pressentiment. On avait balisé le sentier sur le terrain de Monsieur Vabre, sans lui demander son avis ! Pendant trois ans, il n'a rien dit, et puis un jour, clac ! il a bloqué le passage. Aïe.

Bon, il ne restait plus qu'une chose à faire : aller frapper à sa porte, la queue entre les jambes, et demander pardon mille fois en espérant qu'il serait magnanime.

J'arrive devant la maisonnette : minuscule, fenêtres pourries, volets brinquebalants, pas une trace de peinture, et le toit à moitié effondré. Je frappe à la porte (évidemment, pas de sonnette). Pas de réponse. Je frappe plus fort. Rien. Je jette un œil à travers la vitre pleine de toiles d'araignée et frappe à la fenêtre.

## Ça va, ça va



Finalement, j'entends du bruit. La porte grince, s'ouvre lentement, et là... surgit un petit bonhomme tout voûté, bien tassé dans les soixante-dix ans passés, avec un béret vissé sur la tête, une barbe de dix jours, et un mégot de cigare collé entre deux dents toutes noires (les deux dernières,

apparemment).

— *Bonjour Monsieur Vabre, je suis le voisin de La Libaudié, comment allez-vous ?*

— *Ah oui, ça va, ça va, et vous, ça va ?*

— *Oui, ça va.*

Après encore un tour de salutations, je me lançai dans mon aveu : j'avais balisé un sentier en pensant que le terrain appartenait à Angel. Eh bien non. Pas du tout. Erreur monumentale. Quelle idée saugrenue ! Comment avais-je pu être aussi bête ?

— *Ah, oui !* lança-t-il, indigné, *C'est à moi, hein ! Je suis le propriétaire !*

Je me confondis aussitôt en mille excuses, en expliquant que c'était un malentendu particulièrement fâcheux et que, sans le vouloir, j'avais violé sa sacro-sainte intimité territoriale. Monsieur Vabre confirma alors, dans un sabir mi-français, mi-occitan (et 100% incompréhensible), l'ampleur de ma transgression frontalière. Il partit aussitôt dans une envolée lyrique sur les conséquences que cela aurait pu avoir. C'était son terrain, tout de même ! Trois hectares et demi ! Et il était *responsable*, figurez-vous !

## Ça va, ça va

Imaginez un peu : un arbre qui tombe sur la tête d'un innocent randonneur. Et zou ! Voilà les avocats, les gendarmes, la télé locale, le tribunal, et lui, cloué au pilori !

Je validai immédiatement sa paranoïa avec des courbettes ridicules et une nouvelle série d'excuses en mode « mea maxima culpa ». À ma grande surprise (et non moins grande satisfaction), il me proposa d'entrer, parce que « ce serait plus facile pour discuter ».

Bonne nouvelle.

Je passai par la cuisine pour arriver dans le salon... qui, manifestement, n'avait plus vu ni chiffon ni aspirateur depuis Pompidou. La nicotine dégoulinait des murs, l'air rance piquait les yeux, et le tapis, ou ce qu'il en restait, évoquait un champ de bataille post-apocalyptique : taches, trous, et cette odeur... Mon Dieu, cette odeur.

D'un œil discret, je jetai un regard à la chambre : la porte fendue tenait miraculeusement sur ses gonds. Au centre trônait un lit, ou plutôt un monticule, avec les couvertures par terre et un vieux matelas en kapok affaissé, orné d'une tache brun foncé qui mériterait sa propre entrée sur Wikipédia. Des vêtements sales jonchaient le sol.

Le salon ? Une table, deux bancs. Une grande cheminée noircie dominait le mur. Sur les murs, des images pieuses jaunies par le temps, et sur la commode, un gigantesque Jésus en plastique, encadré par deux bougies tordues par la chaleur estivale.

La cuisine, elle, semblait sortie tout droit de 1840 : un vieux fourneau brinquebalant sur bonbonne de gaz et un chauffe-eau qu'on aurait cru oublié par Napoléon III. Dans un coin, la vaisselle d'au moins trois semaines patientait, stoïque, dans un équilibre précaire.

Monsieur Vabre, quant à lui, reprit son discours anxiogène sur la responsabilité, les dangers, les arbres tueurs, les assurances et la fin du

## Ça va, ça va

monde. Je désespérais. Comment sortir de là ? Il était à peine compréhensible.

Alors, en dernier recours, je tentai :

— *Alors, Monsieur Vabre, je viens vous demander officiellement un droit de passage, un petit sentier, discret, uniquement pour nos hôtes.*

Je précisai que, dans le pire des cas, il passerait une ou deux personnes par semaine. Et encore, seulement en saison.

Long silence. Puis, miracle : son visage s'éclaira, et il lâcha un inattendu :  
— *D'accord.*

Surpris, soulagé, presque ému, je compris que son vrai problème n'était pas le passage... mais qu'un énergumène avait osé peindre des marques jaunes sur ses arbres. Et que, trois ans plus tard, il avait décidé que ça suffisait comme ça. En réponse, il avait bloqué le passage avec des troncs d'arbres fraîchement abattus.

Mais bon, le plus important : on pouvait repasser. Je lui proposai alors de venir l'aider à dégager les arbres.

Il refusa net.

— *Je le ferai cette semaine.* (Il avait dit ça comme on dit qu'on va repeindre les volets... un jour.)

Je le remerciai chaleureusement et, le lendemain, je suis revenu avec une bouteille de Pastis, qu'il accepta comme un ambassadeur accepte les lettres de créance.

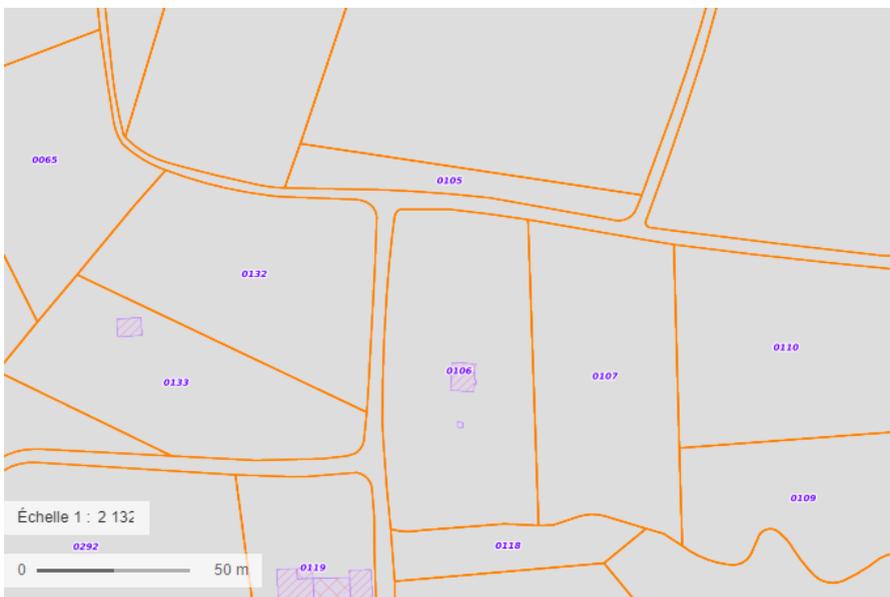
Le déblayage, lui, a pris deux bons mois.

Monsieur Vabre est aujourd'hui décédé.

## Le chemin rural

Ah, le *chemin rural*... Encore une de ces bizarreries bien françaises ! À l'origine, c'est un petit chemin de terre utilisé par les paysans et les villageois pour aller d'une ferme à l'autre. Ces chemins traversent champs, forêts et prés, et servent surtout à relier les différentes parcelles agricoles. Leur particularité ? Ils appartiennent à la commune. Donc, on ne peut ni les vendre, ni les clôturer, ni les labourer pour en faire un champ de patates. Nada.

Mais ces chemins peuvent parfois semer la pagaille. Un de ces sentiers, souvent devenu invisible sous les ronces et les orties, peut traverser votre terrain sans que vous en sachiez quoi que ce soit. Et pire encore : votre belle allée d'entrée, celle qui mène à votre havre de paix, peut en réalité être un *chemin rural*... donc accessible à tout le monde, même à Tata Yvonne et ses trois caniches !



Imaginez : un jour, vous déposez une demande de permis de construire pour votre nouveau cabanon ou, disons, un carport pour la tondeuse. Et

## Ça va, ça va

paf ! Rejeté ! Pourquoi ? Parce qu'un *chemin rural* traverse pile l'endroit où vous comptiez bâtir. Surpriiise ! Et comme si ça ne suffisait pas, les berges des ruisseaux, elles aussi, appartiennent souvent à la commune. Oui, même si c'est vous qui tondez la berge depuis vingt ans.

Mais comment savoir si un *chemin rural* traverse votre domaine ? C'est en fait assez simple : il suffit de consulter le cadastre. Tous les terrains avec un numéro ont un propriétaire. Ceux sans numéro, souvent ces petits chemins serpentins sur la carte, ce sont les fameux *chemins ruraux*. Et donc, propriété communale. Ce qui veut dire que tout le monde a le droit d'y passer, même votre beau-frère relou avec ses bâtons de rando et ses chaussures pleines de boue.

J'avais un voisin néerlandais, installé à quelques kilomètres de là, qui avait fait des *chemins ruraux* sa passion. Son passe-temps favori ? Retrouver et rouvrir tous ces sentiers disparus, enfouis sous la végétation, pour que les promeneurs puissent à nouveau les emprunter. Il avait prévenu le maire de son projet. Le maire, pris au piège entre les textes de loi et les susceptibilités locales, n'avait pu faire autrement que de lui donner son feu vert. Il savait bien que ça allait faire jaser. Et il avait raison.

Un jour, Jan – c'est le prénom de notre Hollandais tenace – s'activait avec sa *mini pelle* au fond des bois, à dégager un vieux sentier complètement enseveli. Un boulot de titan : tronçonner les arbres tombés, affronter les armées de ronces et déraciner des cailloux gros comme des vaches.

Et voilà qu'un paysan s'approche d'un pas méfiant, l'œil noir, le bonnet enfoncé jusqu'aux sourcils :

— Eh ! Mais qu'est-ce que vous fichez chez moi, bon sang ?!

— Eh bien, je rouvre ce chemin rural, pour que les gens puissent y passer de nouveau.

— Chemin rural ? Mon œil ! C'est MON terrain, nom de Dieu ! Allez ouste ! Du balai »

## Ça va, ça va

Mais Jan, imperturbable comme toujours, sort de sa poche... le cadastre. Il l'ouvre soigneusement, désigne le sentier et dit :

— *Regardez ici, Monsieur. Ce chemin n'a pas de numéro. Donc il n'est pas à vous. Désolé.*

Et zou, il reprend sa tronçonneuse. Le paysan, rouge comme une tomate en plein été, s'en va en fulminant :

— *Vous allez avoir de mes nouvelles !!!*

Le lendemain, coup de fil du maire :

— *J'ai reçu un monsieur Vigroux en furie ce matin. Mais ne vous inquiétez pas, j'ai réussi à calmer le jeu.*

Quelques mois plus tard, Jan croise ce même monsieur Vigroux à la *salle des fêtes* du village, pendant un bal musette bien arrosé. Et là, surprise :

— *Ah tiens ! lui lance Vigroux, cette fois tout sourire. Dis donc, tu n'aurais pas pu le faire un peu plus large ton sentier ? J'aurais pu y passer avec mon tracteur !*

Depuis, Jan a rouvert plein d'autres *chemins ruraux*, pour la plus grande joie des promeneurs... et le profond agacement de la plupart des agriculteurs.

Nous-mêmes, un jour, avons voulu baliser une promenade pour nos hôtes en empruntant l'un de ces fameux chemins. Tout allait bien jusqu'au moment où... patatras ! Le sentier s'arrête net. Plus rien. Juste un mur de ronces et d'orties sur 100 mètres. Infranchissable à pied. Impossible de contourner. Reculer ? Pas envie.

Je repère une ferme un peu plus loin. Et je me dis : *soyons malins*. Peut-être que le paysan accepterait de nous aider avec son *gyrobroyeur* – vous savez, cette espèce de tondeuse géante que tous les agriculteurs ont accroché à leur tracteur.

## Ça va, ça va

Je vais frapper.

— *Bonjour Monsieur, comment ça va ?*

— *Ça va, ça va, et vous ?*

— *Oui, ça va.*

Une fois les amabilités locales échangées, je lui explique notre projet de randonnée et l'état déplorable du sentier juste derrière chez lui. Je lui demande, avec toute la diplomatie du monde, s'il serait possible d'ouvrir le passage avec son broyeur.

— *Ah non ! Hors de question !* s'exclame-t-il aussitôt. *Que des randonneurs passent, ça ne me dérange pas. Mais si je dégage ce chemin, MON VOISIN va recommencer à s'en servir. Et ça, jamais de la vie ! Il n'a qu'à faire le tour, ce salaud !*

Oups. Je venais de mettre les pieds dans une guerre de tranchées entre voisins. Une querelle digne d'un épisode de "C'est mon choix – Spécial haies mitoyennes". Pendant que je me demandais si je devais encore insister, le fermier m'avait déjà refermé la porte au nez.

Finalement, après une nouvelle lecture de la carte, on a préféré redessiner l'itinéraire. Plus long, certes... mais politiquement beaucoup plus sage.



Ça va, ça va

## La pipistrelle

— *Tiens, regarde un peu !* dit Marjo, balayette et pelle en main, *y'a plein de crottes de souris ici !!*

Et effectivement, le long du mur extérieur de la maison, il y avait des quantités impressionnantes de petites crottes noires.

— *C'est bizarre,* dis-je en levant les yeux. On dirait que ça vient de derrière les volets.

Il semblait effectivement y avoir quelque chose là derrière. J'ouvris un volet prudemment, juste un petit bout... et je tombai nez à nez avec des dizaines de petites chauves-souris, serrées les unes contre les autres ! J'ai pris quelques photos, c'était quand même pas banal, cette affaire ! J'en ai mis quelques-unes sur notre site internet, pour les amateurs de nature, disons.

Mais au fil des jours, les crottes s'accumulaient de plus en plus. J'ai donc regardé de plus près... et là, surprise : il y avait une **colonie entière** planquée derrière le volet !

— *Nom d'un chien !* dis-je à Marjo, tout ébahi. *Regarde-moi ça, y en a au moins **cent** là-dedans !!*

J'ai observé le manège pendant un moment. Tout ce petit monde était en perpétuel mouvement. Ceux d'en bas faisaient leur petit pipi-caca, puis grimpaient pour laisser la place aux copains du dessus, histoire de ne pas se faire arroser dans le cou. Résultat : les volets arrière étaient littéralement décolorés par l'acidité du pipi de chauve-souris.

Le soir venu, au crépuscule, c'était le grand décollage. Un soir, on s'est amusés à compter : en une demi-heure, soixante petites chauves-souris sont sorties d'un seul volet, une par une ! Hallucinant !

Ces petites bêtes dévorent des quantités astronomiques de moustiques et surtout de papillons de nuit. Mais pas les mouches. Celles-là, elles avaient

## Ça va, ça va

bien compris le danger : dès la tombée de la nuit, elles se volatilisent, comme par magie. Apparemment, elles savent que la cavalerie arrive.

Et le matin, juste avant le lever du soleil, nos copines revenaient se faufiler habilement derrière les volets pour leur sieste bien méritée. De temps en temps, certaines s'égarèrent et se retrouvaient à voltiger dans notre chambre.

Au début, j'essayais de les attraper pour les remettre dehors. Puis on a laissé tomber. On les laissait tourner en rond au-dessus du lit et on se rendormait. Au bout de quelques minutes, elles retrouvaient la fenêtre et s'évadaient toutes seules.

Un jour, en plein après-midi, je vois tout à coup une **nuée** de chauves-souris voler en tous sens dans notre cour intérieure, complètement affolées.

— *Mais qu'est-ce qui se passe encore ??*

Et devinez quoi ? Nos invités français, fraîchement arrivés, avaient fermé les volets de leur chambre, perturbant ainsi la sieste sacrée de notre colonie. Résultat : des dizaines de chauves-souris expulsées sans préavis, obligées de chercher un nouveau squat.

Les Français ferment toujours les volets, c'est bien connu !

Parfois, on entendait des cris de panique venant des chambres d'hôtes. Le lendemain matin, au petit déjeuner, les invités nous racontaient, encore bouleversés, qu'une chauve-souris avait volé dans leur chambre.

— *Ah ben oui , leur disais-je, faut pas paniquer. Elles sont complètement inoffensives, hein.*

— *Oui, mais elles rentrent dans les cheveux, non ?!*

— *Oh non, faut pas croire ça... Vous mettez juste la tête sous la couette et vous vous rendormez. En deux minutes, elle repart toute seule.*

## Ça va, ça va

Un jour de juin, je reçois un appel d'un monsieur qui dit :

— *Bonjour, je suis le président de l'Association de Protection Environnementale des Chauves-souris de l'Aveyron. L'APECA.*

Il s'est lancé dans un discours en français turbo. J'ai dû lui demander plusieurs fois de parler plus lentement à cause de la "mauvaise connexion", vous voyez... Au final, j'ai compris qu'il avait vu les photos de nos chauves-souris sur notre site, et qu'il trouvait ça extraordinaire.

Il m'expliquait, tout enthousiaste, que c'était une colonie de pipistrelles.

— *La quoi ?*

— *La pipistrelle ! Le plus petit mammifère du monde ! Très rare !*

Effectivement, elles étaient minuscules. Parfois, un petit tombait du "nid", et il fallait presque une pince à épiler pour le ramasser.

Il me demanda s'il pouvait venir avec quelques membres de l'association pour faire des observations.

— *Bien sûr, dis-je. Soyez les bienvenus !*

Et je raccrochai en pensant : *On n'en entendra plus jamais parler...*

Eh bien non ! Quelques jours plus tard, un petit groupe d'experts en chauves-souris débarque devant notre porte. Une bande de huit personnes, appareil photo en bandoulière et instruments bizarres à la main. Je leur propose un café, non merci, ils veulent aller direct admirer nos trésors de la nature !

Je leur montre timidement un volet derrière lequel se cache une colonie. Et là, c'est l'extase totale.

— *Faites comme chez vous !* dis-je.

Et ils se sont mis à courir dans le couloir d'un volet à l'autre, photographiant frénétiquement, discutant à voix basse mais excités comme des puces. Soudain, une jeune femme du groupe, au pied d'un volet, commence à **hyperventiler**. Blême, elle attrape le président par la manche. Reprenant son souffle, elle pousse un cri et désigne le volet :

**Ça va, ça va**

**— La Barbastelle !!! J'ai trouvé la Barbastelle !!!**

Et la voilà qui saute partout, cherchant son appareil. Tout le monde rapplique pour voir la chose.

*— La barbastelle ? C'est quoi ça encore ?*

*— Une espèce très rare de chauve-souris ! Un peu plus grande, avec des oreilles pointues !*

Bon... ok...



Ils entrouvrent un peu plus le volet pour mieux observer la bestiole, qui en profite pour s'envoler tranquillo et se coller à un tronc d'arbre dehors. Et là, branle-bas de combat, tout le groupe dévale l'escalier à toute allure pour aller immortaliser la star en photo. Puis, déception collective : la barbastelle s'envole et disparaît dans la forêt.

### **Ça va, ça va**

Ensuite, à l'aide d'un batdetector, un petit appareil qui capte les ultrasons des chauves-souris, ils identifient cinq espèces différentes habitant chez nous.

Après une heure de sauts, de clics et d'exclamations enthousiastes, ils nous remercièrent chaleureusement et quittèrent notre château des chauves-souris, radieux comme des gamins après une sortie au zoo.

## Le chemin vers la rivière

Un de nos connaissances, un propriétaire de camping hollandais, nous racontait qu'il suivait des cours de français. Enfin, au fil du temps, c'était plutôt devenu un cours « Comment gérer les Français ».

« C'était assez intéressant et très instructif, » nous expliquait-il. Un jour, il avait même proposé un cas pratique à sa professeure :

— *Je voulais acheter un petit morceau de terrain à mon voisin, disait-il devant le groupe.*

— *Mon voisin avait au moins 80 hectares, alors je me suis dit qu'il accepterait bien de vendre un petit hectare, non ?*

— *Et comment tu t'y es pris ?* demanda la prof curieuse.

— *Eh bien, un jour, je suis allé le voir et je lui ai dit : "Bonjour, je suis le voisin d'à côté, voulez-vous me vendre un petit bout de votre terrain ?"*

— *Oh là là ! s'exclama la prof, choquée, c'était la pire chose à faire !*

— *Oui, c'est vrai, j'ai cru qu'il allait exploser et sortir son fusil de chasse ! Mais comment aurais-je dû faire alors ?*

— *Premièrement, expliqua-t-elle, tu ne dois jamais aborder le propriétaire directement pour ça. Tu dois d'abord aller le voir pour faire connaissance. Tu sais, comme on a déjà vu : "Bonjour, ça va ?" et "Oui, ça va, ça va, et vous ?" Puis tu discutes un peu, et tu l'invites à prendre un apéro, ce qu'il ne fera jamais, bien sûr ! »*

— *D'accord, je comprends, mais combien de temps ça doit durer ?*

— *Eh bien, » dit-elle, quelques mois, voire un an, et pendant ce temps-là, tu vas au bar du village, et tu laisses tomber, comme ça, que tu aimerais agrandir ton terrain et si jamais quelqu'un avait un bout à vendre. Un jour, tu pourras tenter ta chance. Tu vas le voir, et en buvant un pastis, tu lui dis que tu cherches un peu de terrain, et s'il connaît quelqu'un qui voudrait vendre. Il ne va pas dire oui tout de suite, mais tu auras planté une graine, et peut-être qu'un jour, il te fera une offre.*

## Ça va, ça va

Malheureusement, notre terrain ne s'étendait pas jusqu'à la rivière, ce qui était bien dommage. Nos invités ne pouvaient pas accéder à l'eau. Sur le cadastre, on voyait que deux bandes de terrain appartenant à deux voisins différents s'interposaient entre nous et la rivière. Une bande appartenait à M. Pousthomy, un paysan qui habitait à 20 km, et l'autre à M. Rouquet de Le Planet, plus bas que chez nous, mais qui avait déménagé depuis. Sur la carte cadastrale, on voyait un chemin tracé entre notre terrain et Le Planet, oui, le fameux *chemin rural*.

On avait déjà cherché, mais il n'y avait plus rien à voir : une jungle de ronces, d'arbres tombés, de châtaigniers, de chênes, de buis et de houx, et le sol était tout effondré. Ce serait tellement chouette de rendre ce chemin à nouveau praticable ! Techniquement, on avait le droit de passage. Mais vu ce qu'on venait d'apprendre, on a décidé de laisser tomber pour l'instant.

M. Pousthomy passait souvent dans le coin pour tondre le pré en dessous avec son tracteur. On discutait avec lui, et quand on se promenait, on passait aussi dire bonjour à M. Rouquet. Deux gars sympas. On leur avait demandé s'ils voulaient venir nous voir un jour. Un jour, surprise : M. Pousthomy nous appelle. Il voulait venir dîner chez nous avec sa famille. « On avait entendu parler de votre table d'hôtes, » disait-il, « et on voudrait revoir la maison où je suis né. On sera onze, mes frères, sœurs, ma mère et moi. »

On était très honorés et on leur a dit que c'était avec plaisir.

Après avoir raccroché, on avait un peu peur. Onze personnes à table ! Et qu'est-ce qu'on allait leur cuisiner ? Le plat préféré du *paysan aveyronnais*, c'est pied de porc, cou de canard farci, andouillette (la saucisse au boyau), ou groin de cochon. On n'y connaissait rien, et on ne savait pas comment préparer ça !

Marjo a donc concocté un repas « paysan » : une soupe solide, puis une salade de crudités, en plat principal un cassoulet de Castelnaudary, un plateau de fromages avec évidemment du Roquefort, et en dessert une

## Ça va, ça va

crème brûlée. Ils ont adoré. Ils ont dit que le cassoulet était fait *comme il faut*, comme il se doit.

Ensuite, on leur a fait visiter la maison, ils ont rappelé des souvenirs d'autrefois. Par exemple, dans les sanitaires du camping, il y avait un panneau en bois bleu marqué 'MARQUISE', qu'on avait trouvé dans le bric-à-brac.

— *Oh regarde ! s'est exclamée une des sœurs, c'est moi qui ai fait ce panneau ! C'était pour notre vache 'Marquise' !*

Quelques mois plus tard, on a pris notre courage à deux mains et on est allés voir M. Pousthomy avec le cadastre sous le bras. Après une heure de discussion, on lui a dit qu'on trouvait dommage de ne pas pouvoir aller à la rivière, et on lui a demandé s'il était d'accord qu'on remette le *chemin rural* en état.

Il n'avait aucun problème avec ça, au contraire, il pourrait aussi aller se promener au bord de l'eau. Heureux, on est rentrés chez nous.

Marjo a dit :

— *La semaine prochaine, on ira voir M. Rouquet.*

J'ai répondu, étonné :

— *La semaine prochaine ? Pas question, on y va tout de suite, avant que ça ne se sache au village !*

On est donc allés voir M. Rouquet, et là aussi, pas de problème. L'hiver suivant, Marjo et moi avons commencé à débroussailler le chemin, petit à petit. Il a fallu se frayer un passage à travers une muraille de ronces et d'arbres tombés. On a sorti sécateurs, tronçonneuses, pioches, tout ce qu'il fallait. À un moment, on est tombés sur un énorme amas de ronces. Impossible de passer. On a essayé de contourner, mais c'était encore pire. Alors on a tout enlevé.

Sous tout ça, il y avait un énorme châtaignier tombé qui, à cause d'une courbure, formait un pont au-dessus du chemin. On l'a laissé là, ça donne un petit charme à notre sentier, et ça empêche les motards de l'emprunter.

### Ça va, ça va

Maintenant, les invités peuvent atteindre la rivière en 15 minutes pour nager ou pêcher. Le chemin est assez raide à la montée, alors quand ils reviennent, il y a souvent des plaintes.

— *Oh la la, quel chemin ! Si on l'avait su...*

— *Mon dieu, c'était trop raide, vous auriez pu nous prévenir !*

On a alors baptisé le chemin *le chemin pas pour les chochottes*. Et là, plus de plaintes ! Les invités sont même fiers :

— *Yes, on a fait le chemin pas pour les chochottes !*



Ça va, ça va

## Un toit en ardoises... ou presque

Notre maison de 1839, comme la plupart des vieilles bâtisses de l'Aveyron, avait un toit en lauzes. Pas n'importe quelles lauzes : des lourdes pierres faites main, d'environ un centimètre d'épaisseur, pas les fines ardoises industrielles qu'on trouve partout. Les lauzes, c'est la star du coin, avec leurs couleurs marbrées magnifiques : doré, gris, bleu foncé, anthracite, noir... rien à voir avec les ardoises toutes noires qui donnent un peu l'impression d'avoir un toit en tableau noir.

Le hic avec les lauzes, c'est le problème du mousse. Oui, ça donne un charme un peu romantique, mais attention : la mousse fait ses racines dans les petites fissures des pierres, et quand l'hiver arrive avec le gel, les morceaux se décrochent petit à petit, et voilà que ton toit se transforme en gruyère. Et ce n'est pas tout : les clous rouillent, les pierres glissent, et les fuites ne tardent pas à pointer le bout de leur nez.

On a vite compris pourquoi il y avait des seaux et des pots de peinture vides un peu partout dans le grenier... Ici, on vit avec le proverbe local : « Un jour sans fuite, c'est un jour pas vécu ! » (ou un truc du genre).

Un jour, on s'est dit : *Allez, on va nettoyer tout ça à la haute pression !* Grand bien nous a pris... ou pas. C'était presque une mission suicide, chaque lauze sous mes pieds se cassait en mille morceaux. J'ai donc bricolé une échelle spéciale avec des crochets pour l'accrocher sur le faîte du toit, un petit chef-d'œuvre d'ingénierie maison pour éviter de finir en crêpe sur le sol.

Après ce lavage mouvementé, j'ai remis chaque pierre à sa place, changé celles qui étaient fichues, et miracle : plus de fuites... enfin, jusqu'à la prochaine tempête, bien sûr. À chaque coup de vent, il fallait remonter sur le toit pour remettre de l'ordre dans le bazar.

## Ça va, ça va

Poser un toit en lauzes, c'est un vrai métier ! En bas du toit, on met les grosses pierres, et plus on monte, plus elles deviennent petites. Pourquoi ? Parce que les grosses sont lourdes et difficiles à tailler, alors on les met là où le toit doit surtout supporter le poids et l'eau. Les petites, plus faciles à faire, finissent tout en haut. Ça fait aussi un joli effet visuel, comme un grand puzzle naturel.



Avant de commencer, le couvreur tri les pierres par largeur, un travail de précision. Puis il commence par le bas, ajustant, mesurant, taillant ses lauzes, jusqu'en haut du toit. Je suis toujours épaté par ces techniques ancestrales : ces murs de 80 cm d'épaisseur, juste tenus par de la terre glaise et leur propre poids. Pas d'engins, pas de grues, juste la force des hommes et des bœufs. Du pur muscle !

Après avoir parlé avec des vieux paysans, j'ai compris que rien n'était laissé au hasard. Tout était étudié. Par exemple, les fermes se

### Ça va, ça va

construisaient mi-pente, jamais sur la crête où le vent souffle trop fort, ni dans la vallée où il fait trop humide.

On coupait les arbres du bois voisin, surtout du châtaignier, solide et qui ne pourrit pas pour faire les poutres. On creusait la colline pour faire une base plate, en récupérant la pierre et la terre. Le fermier avait une dizaine d'ouvriers spécialisés : le menuisier pour le bois, le tailleur de lauzes pour les pierres du toit, et les « forces brutes » pour la baston et le portage.



Une fois la ferme finie, le fermier se mariait et construisait une maison pour son fils. Les familles nombreuses étaient la norme : huit, dix, douze enfants, rien que ça ! Quand un enfant entrait au séminaire pour devenir prêtre ou religieuse, ça donnait beaucoup de prestige à la famille, et parfois on finissait par construire une chapelle au milieu du hameau. Voilà comment naissaient nos petits villages perdus dans la campagne.

## Ça va, ça va

Une des choses qui rendent la France si spéciale, c'est la variété de ses paysages. Tous les 50 kilomètres, on a l'impression de changer de pays : collines, forêts, montagnes, plateaux, falaises, vaches... Et ça, c'est à cause de la terre, ou plutôt de ce qu'il y a en dessous : calcaire, granit, sable ou schiste. À chaque type de sol, son type de maison ! À l'époque, on ne construisait pas avec des matériaux venus du bout du monde. Non, on prenait ce qu'on trouvait sous ses pieds. Il n'était pas question de téléphoner à Brico-Truc pour commander "10 palettes de parpaings en béton, livraison express avant midi".

Et c'est ça qui rend chaque région unique. Par exemple, dans l'Aveyron, on construisait des maisons en lauzes, avec des toits en lauzes, le tout posé à la force du poignet et souvent de travers, mais avec panache ! Dans le Tarn, juste à côté et beaucoup plus plat, pas de pierre à l'horizon, mais de la bonne vieille argile rouge de la rivière Tarn. Du coup, les maisons sont en briques rouges. Et hop, changement d'ambiance.

Le matériau dicte l'atmosphère. Dans les zones granitiques : maisons en blocs gris-noir, un peu austères, parfaites pour bougonner en chaussons. En Dordogne : pierre calcaire jaune crème, ambiance château de conte de



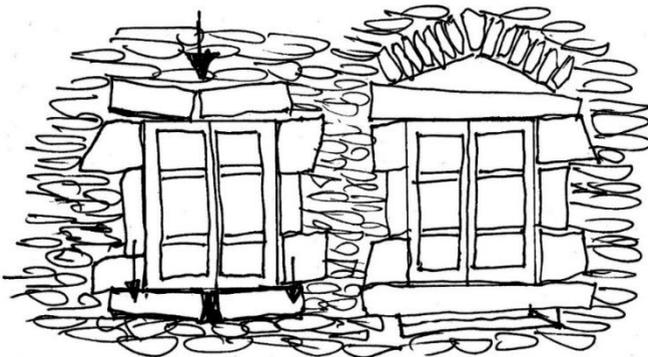
## Ça va, ça va

fées. Aujourd'hui ? Malheureusement, c'est la fête du parpaing orange et du béton gris, recouverts d'un crépi beige tristounet, histoire que toutes les maisons se ressemblent... et se confondent avec les parkings de supermarché.

Chez nous, deux rivières – la Dourdou et la Rance – se jettent dans le Tarn. Elles traversent une zone appelée le *Rougier de Camarès*, un pays tout rouge à cause de la bauxite. Quand il pleut fort, ces rivières se transforment en torrents de boue rouge qui colorent la Tarn comme si un géant avait renversé un pot de peinture. C'est avec cette boue rouge qu'on a bâti la ville d'Albi, la fameuse *ville rouge*. Quant à Toulouse, elle est surnommée *la ville rose*, parce que la boue rouge avait un peu déteint avec de l'eau plus pâlichonne en chemin, et ça a donné des briques... roses ! Comme quoi, même la météo peut influencer l'urbanisme. Comme je le disais déjà (à qui veut bien m'écouter), les techniques de construction d'autrefois me passionnent. Et je me suis souvent demandé : mais pourquoi faisaient-ils ça comme ça, ces anciens ? Spoiler : ce n'était jamais pour faire joli.

Par exemple, les pierres autour des fenêtres. Ils utilisaient souvent du grès, facile à tailler, mais fragile. Du coup, ils mettaient un petit « toit » au-dessus pour protéger la pierre du poids du mur. Pas déco, mais super pratique !

Ah, et les ferrures des portes et fenêtres ? Pareil partout en France, du Nord au Sud, toujours les mêmes modèles, à une ou deux exceptions près.



Ça va, ça va

## Le contrôle piscine

Notre chambre d'hôtes possédait une piscine toute simple : un bassin hors-sol de cinq mètres cinquante de diamètre, autrement dit une grosse baignoire en plastique pour adultes en manque de fraîcheur. Après quelques cafouillages au début, j'avais fini par maîtriser le grand art de l'équilibre aquatique : chlore libre, chlore total, pH plus, pH moins, algues, eau trouble... tout un monde ! Tout ça pour offrir aux vacanciers une expérience de baignade *presque* olympique.

Bien sûr, on s'était renseignés sur la sécurité. Il fallait normalement une clôture solide pour éviter qu'un enfant ne tombe dedans. Mais ouf, on échappait à la règle : notre piscine étant hors-sol, ce n'était pas obligatoire. Enfin... une fausse sécurité : pendant que les parents s'endormaient sur leur transat, c'est nous qui devons surveiller que les mêmes ne se lançaient pas dans des plongées acrobatiques dans notre gros tonneau. On avait signé pour des petits-déjeuners, pas pour devenir maîtres-nageurs !

Un jour de juillet, un fourgon blanc se gare devant chez nous. En descend un jeune homme tout vêtu de blanc, lunettes de soleil miroir, baskets de créateur immaculées, petite mallette à la main. Rien qu'à le voir, je savais : **ça ne sentait pas bon.**

— *Bonjour monsieur, dit-il avec un sourire professionnel, je viens contrôler la qualité de votre eau de baignade.*

— *Ah bon ?! Et depuis quand ?*

— *Depuis maintenant. Nous faisons des contrôles inopinés.*  
Ben voyons.

— *C'est curieux, vous n'êtes jamais venus auparavant.*

### **Ça va, ça va**

— *C'est normal. C'est une nouvelle loi du Ministère des Sports. On contrôle les piscines des chambres d'hôtes, hôtels, campings... On fait des prélèvements pour analyser les bactéries, et on teste le pH et le chlore.*

— *Super... et ça coûte combien, cette blague ?*

— *80 euros. Et si l'eau n'est pas bonne, 68 euros pour la contre-visite.*

Formidable.

— *Je suppose que c'est bien ce bassin-là ?* dit-il en désignant notre barrique géante.

— *Oui oui, suivez-moi.*

— *Et puis, je voudrais consulter votre carnet de suivi.*

— *Mon quoi ??*

— *Votre carnet. Vous devez relever chaque jour le pH et le taux de chlore.*

— *« Ah bon ? Jamais entendu parler.*

— *« Vous auriez dû. Mais ce n'est pas grave, commencez dès aujourd'hui.*

Encore une chose à faire...

Il se dirige vers la piscine, ouvre sa mallette pleine de flacons, bandelettes, pipettes et gadgets à bulles. Une demi-heure plus tard, il s'en va.

— *pH et chlore bons. Vous recevrez le rapport bactériologique la semaine prochaine.*

Et en effet, une semaine plus tard, nous recevons le rapport. L'eau est bonne. Et une jolie facture de 80 euros !

Je contacte nos collègues propriétaires de gîtes. Chez l'un d'eux, le même bonhomme est aussi passé. On décide de s'organiser : **si l'un de nous le voit arriver, on prévient les autres !**

En août, qui revoilà ? Le même zozo, tout de blanc vêtu.

— *Déjà de retour ??!*

## Ça va, ça va

— *Oui monsieur, on passe deux à trois fois par saison.*

— *Mais c'est une piscine ou un abonnement à la redevance audiovisuelle ??*

Cette fois, le pH était trop bas. Re-contrôle prévu la semaine suivante. Et hop, encore 68 euros...

L'année suivante, même cirque. Et là, sur internet, c'est l'émeute ! Tous les proprios de chambres d'hôtes sont furax. Mais bon, on devait s'y faire.

Jusqu'au jour où j'ai eu une idée lumineuse. À sa prochaine visite, je lui déclare tout naturellement :

— *Ah non, cette piscine est privée. Pas pour les clients.*

Il me regarde de biais, note quelque chose sur son calepin et repart. **On ne l'a plus jamais revu.**

Et puis, un jour, nous avons déménagé à Villeneuve-sur-Lot, avec une *vraie* piscine : 11 par 5 mètres, clôture réglementaire, portillon sécurisé, le grand luxe.

Un matin, ça sonne. Un monsieur en cravate et attaché-case se tient devant la porte.

— *Bonjour, je représente le Ministère des Sports. Je viens contrôler la sécurité de votre piscine.*

Oh non... ça recommence !

Sur le chemin vers la piscine, je lui glisse :

— *Le chlore et le pH sont nickel, je viens de faire les réglages.*

— *Ah non, je ne suis là que pour les installations de sécurité.*

## Ça va, ça va

Bon, un souci de moins.

Il inspecte les lieux, hoche la tête, l'air satisfait.

— *Très bien. Belle clôture, portillon aux normes. C'est comme ça que j'aime voir les choses !*

Ouf.

— *Il ne manque qu'un petit panneau d'affichage.*

— *Un panneau ? Quel genre ?*

— *Les horaires d'ouverture, un schéma de la piscine avec les profondeurs, la mention "baignade à vos risques et périls", et les numéros d'urgence.*

— *Pas de souci. Je vais plastifier un A4 et le fixer.*

— *Parfait. Et maintenant, parlons de la coupure d'urgence.*

— *La quoi ?*

— *Un bouton d'arrêt d'urgence pour la pompe, en cas d'accident.*

— *Quel genre d'accident ?*

— *Imaginez un enfant aspiré au fond de la piscine par la bonde de fond. Il faut pouvoir couper la pompe immédiatement.*

— *Mais enfin ! Ce n'est pas une centrale nucléaire ici ! Notre pompe fait 0,75 kilowatt et tourne la nuit avec une minuterie !*

— *« Peu importe. Ce bouton pourrait vous sauver des ennuis avec la justice ou l'assurance.*

Bon. Là, il avait marqué un point.

— *Très bien, je vais l'installer. Je peux le faire moi-même ?*

— *Aucun problème. Envoyez-moi des photos par mail. Voici ma carte.*

Il repart, et moi, je rumine. "C'est quoi encore cette absurdité ?"



### Ça va, ça va

Alors j'ai voulu tester. J'allume la pompe, je plonge dans la piscine et je descends toucher la bonde de fond. Rien. Je me couche dessus pour rigoler... et là, **PLOUF !** Je suis aspiré comme un bouchon de champagne ! Impossible de me dégager !

Panique ! Je force, je pousse, et... CRAC ! La grille casse et mon ventre se libère. En sortant, je regarde ma panse : une magnifique empreinte de bonde dessinée au milieu du bide ! Et la peau arrachée en prime !

Le lendemain, direction le magasin de piscines. J'explique tout à l'employé, qui me regarde avec de grands yeux. Il n'avait jamais entendu parler d'un bouton d'arrêt d'urgence.

Alors j'enlève mon t-shirt et je lui montre l'empreinte encore visible sur mon ventre.

— *Ça m'étonne... c'est bizarre !* dit-il, fasciné.

Depuis, je veille scrupuleusement à ce que la pompe ne tourne que la nuit. Et moi, je continue ma vie avec une cicatrice très originale : un joli tatouage naturel en forme de bonde de piscine, made in France.



Ça va, ça va

## Le gang des motards

Quand on tient des chambres d'hôtes, il y a toujours cette petite inquiétude persistante : *mais quels types de clients allons-nous encore recevoir cette fois-ci ?* On voit tomber une réservation au nom de Monsieur et Madame Trucmuche, venus tout droit de Trouperdu-les-Oies. Qui sont ces gens ? Ont-ils vraiment compris ce que signifie "chambres d'hôtes" ? Parce que parfois, tu tombes sur des clients persuadés d'être à l'hôtel. Du genre à t'appeler depuis leur chambre : « Allô, c'est possible d'avoir le room service ? »

Et puis il y a ces histoires qu'on entend chez les collègues, de clients qui se font la malle sans payer. Heureusement, ça ne nous était encore jamais arrivé. On avait aussi appris à reconnaître les vraies réservations des fausses. Parce que, croyez-moi, on en a vu passer des conneries via internet ! Au début, ça venait souvent de Côte d'Ivoire ou des alentours. Et puis avec le temps, les arnaques devenaient de plus en plus raffinées. Des tentatives machiavéliques pour siphonner ton compte en banque !

Mais bon, un jour, on reçoit une demande pour réserver toutes les chambres. Pour une semaine ! Là on se dit : *Voilà une vraie réservation qui sent bon la prospérité !* Ils voulaient savoir s'il y avait de la place pour huit motos Harley Davidson.

Une bande de motards venus de Normandie !

Aïe, aïe, aïe, là on s'est regardés : *On est foutus !* Impossible de dire non, évidemment. Une telle réservation, ça ne se refuse pas. On se faisait déjà des films : un gang de Hells Angels débarque, prend possession des lieux et nous réduit tout en miettes. Et puis, paf, on reçoit l'acompte, propre, net, sans bavure.

Le jour J arrive. On les attendait en se disant *bon, advienne que pourra*. Et soudain, au loin, un grondement s'amplifie. Pas de doute possible : le *pot-pot* caractéristique de la Harley.

## Ça va, ça va

On se poste à l'entrée. Et là, arrivent huit bécanes rutilantes, bien en ligne, comme à la parade. Les motards descendent : douze gaillards impressionnants dans leurs blousons de cuir à patchs, tatoués des pieds à la tête, piercings, lunettes de motard, casques noirs... Ils avancent vers nous d'un pas assuré.

*On est morts.* Ça ne pouvait être que des Hells Angels.

On les invite, les jambes tremblantes, à boire un coup au bar. Ils acceptent volontiers : 800 bornes à moto, ça creuse la soif ! Le chef de bande, un type balèze avec le crâne rasé, une tresse dans la barbichette, bardé de tatouages, d'anneaux, de clous et que sais-je, mène son escouade à l'apéro. Les dames, pas moins intimidantes : elles aussi tatouées, percées, cinq bagues à chaque main. Les gars commandent une bonne pinte, les filles du blanc. Tout ce petit monde avait réservé pour la table d'hôtes. À 20 h pile, tout le monde à table.

Et là, surprise : super ambiance ! Ils dévorent avec appétit, rigolent, blaguent. On se dit : *Finally, ça va peut-être bien se passer !*

Après le repas, ils sortent les cartes routières, planifient leurs balades pour les jours à venir. Départ prévu chaque matin vers 10 h, retour vers 17 h, pile pour le pot de bière et le festin. Vers 23 h, tout le monde au lit. Éreintés.

Le lendemain, dès potron-minet, alors que je préparais le petit déj', je les vois dehors en train de bichonner leurs motos. Chiffons à la main, ils les faisaient briller comme des miroirs. On aurait dit des gamins avec leurs jouets préférés. Sympathiques comme tout, en plus, et plein d'humour. En fait, c'étaient de vrais **nounours** !

Je leur demande, curieux :

— *Et ça coûte combien, une bête pareille ?*

## Ça va, ça va

— Celle-ci ? 44 000 €, mais avec les accessoires, y en a pour au moins 25 000 € de plus !

— Nom d'un petit bonhomme, c'est pas donné !



Après le petit déj', ils partent faire une boucle de 200 km dans la vallée du Tarn. En fin d'après-midi, les voilà de retour, pétaradant comme il se doit. Direction : le bar ! Et hop, les verres s'enchaînent.

— *Quand on roule, pas une goutte d'alcool ! me dit l'un. Trop dangereux. On peut pas se concentrer. Mais une fois rentrés... on se rattrape !*

Ce jour-là, un couple anglais devait arriver : George et Milley. Nous, on les appelait déjà *George and Mildred*. Ils avaient réservé pour dîner aussi. Mais voilà qu'un déluge s'abat sur nous. Il tombe des cordes. Toujours pas de George et Mildred. On appelle leur portable, mais la ligne est pourrie, on entend à peine.

### Ça va, ça va

— *Yes, sorry, we're almost there! Ten minutes according to the GPS. Weather's a bit... tricky!*

Une demi-heure plus tard, toujours rien. Finalement, on commence à manger. La soupe est à peine servie que la porte s'ouvre en grand et là : deux **êtres trempés jusqu'aux os**, en cirés noirs, chapeaux de marin, lunettes de moto, parapluies dégoulinants. On aurait dit deux membres d'une brigade chimique !

— *Here we are! We finally made it!*

Ils ont secoué au moins un litre d'eau chacun sur le carrelage.



— *Hello, how are you? Mais comment vous êtes-vous fait rincer comme ça ?*

— *On a une voiture ouverte. Une BRA.*

BRA ? Connaisais pas.

— *Et ça se ferme pas ?*

— *Non, c'est un genre de cabriolet. On s'équipe comme ça, avec les*

### Ça va, ça va

*parapluies, et on avance à 40 km/h max.*

— *Mais vous êtes venus comme ça depuis l'Angleterre ??*

— *Of course! Long trip, but doable.*

On est tous sortis voir l'engin. Une espèce de voiturette à trois roues, en fait une 2CV déguisée !

Allez hop, tout le monde à table. Encore une belle soirée dorée, pleine de rires. Les motards ont adoré George et Mildred, et réciproquement. La barrière de la langue ? Bof, deux-trois gestes, un sourire, un verre, et le tour est joué.

Notre peur des Hells Angels ? Pschhhht, envolée !

Le lendemain, la bande redémarre. Au moment des adieux : trois grosses bises à tout le monde.

— *On a passé un séjour génial chez vous. On reviendra, mais avec **tout** le club cette fois !*

— *Aucun souci ! Revenez quand vous voulez !*

Et l'année suivante... c'est une équipe de **huit Lomax** qui débarque chez nous ! Des voitures de sport à base de 2CV, mais avec quatre roues cette fois. Tu achètes un kit, tu dépiautes ta Deuche, tu poses une carrosserie flambant neuve et tu obtiens une petite bombe ! Ils passaient leur temps à les bricoler, encadrés par leur chef-mécano. Ils tournaient dans toute la région, attiraient les regards et faisaient sensation. Et avec eux aussi, on a eu une semaine **formidablement amusante**.

Ça va, ça va

<https://vimeo.com/113102522> <https://vimeo.com/113102525>



Ça va, ça va

## Le marché nocturne

Tous les lundis soirs, en pleine saison, on emmenait nos hôtes au marché nocturne du village. C'était devenu une tradition : en file indienne, on descendait en convoi vers la place du village. On s'installait avec 20 à 30 personnes autour d'une grande table, prêts à savourer les délices du terroir.



Le marchand de légumes préparait des salades fraîches et vendait des fraises à la crème, le gaveur de canards grillait des magrets juteux sur son barbecue, le boucher faisait cuire d'énormes côtes de bœuf, et le boulanger proposait des pâtisseries à se damner. Le tout accompagné par deux dames qui assuraient l'animation musicale : l'une tapotait des airs entraînants sur son petit orgue, pendant que l'autre se déchaînait sur ses bongos comme une vraie sauvageonne.

Le patron du café, lui, se chargeait des frites. Mais attention : avec sa seule et unique friteuse, il ne pouvait pas suivre la cadence. À neuf heures tapantes, rideau, plus une frite en vue ! Je lui avais bien soufflé qu'il ferait mieux d'en acheter deux ou trois autres, histoire de réduire la queue.

— *Oui, bonne idée*, qu'il me dit. Mais rien ne changea. Quand je lui en ai reparlé :

### Ça va, ça va

— *Bah*, répondit-il en haussant les épaules, *c'est sympa comme ça, non ? Les gens aiment bien faire la queue.*

Ben voyons, imbattable.

Un jour, la météo annonçait de la flotte. Je passe un coup de fil pour vérifier si le marché avait lieu quand même.

— *Mais oui !* me répond-on joyeusement, *on mettra des barnums, tout le monde sera à l'abri !*

Bon, d'accord, nous voilà repartis avec toute la bande. On arrive... pas un barnum en vue et un ciel noir comme du goudron au-dessus de la place déjà bondée. Et paf ! Le déluge. Tout le monde se planque comme il peut : sous les auvents des stands, sous les tables, même dans les glacières si nécessaire. Les organisateurs ont fini par monter les tentes en quatrième vitesse, mais c'était trop tard : on était tous trempés jusqu'aux os. À un moment, la pluie tombait carrément à l'horizontale. On a plié bagage et direction la maison.

La semaine suivante, le beau temps était de retour, la bonne humeur aussi. Nos deux musiciennes entonnent "*Salut les amoureux*" de Joe Dassin. Et là, notre tablée de 30 Hollandais se met à chanter à tue-tête... en néerlandais : "*Het is weer voorbij, die mooie zomer...*" Les Français, un brin déconcertés au début, se joignent joyeusement à nous en reprenant la version française. Instant magique !

Puis vient "*La montagne*" de Jean Ferrat, que nous avons joyeusement transformée en "*Het dorp*" de Wim Sonneveld : "*Langs het tuinpad van m'n vader...*" et rebelote, tout le monde chante, les Français rigolent, ambiance assurée. Ensuite, les dames attaquent "*Una Paloma Blanca*" de George Baker. Un classique de polonaise ! Et c'est parti : toute notre tablée se met à onduler en file indienne à travers la place. Les Français nous regardent comme si on venait de Mars. Mais les enfants français,

## Ça va, ça va

eux, nous ont vite rejoints. Apparemment, chez eux ça s'appelle "la chenille". Une chenille bien joyeuse, ma foi !



Les Français adorent danser. Ça commence souvent avec un petit couple de retraités qui s'élancent sur une polka, un paso doble ou un tango, puis tout le monde s'y met pour la *Madison* ou la *brise pied* – une espèce de danse des canards version guinguette.

Un soir, je me dirige vers nos deux artistes. On les connaissait bien à force. Je leur demande si elles peuvent rejouer "*Salut les amoureux*". Et là, tout naturellement, à la mode néerlandaise, je leur demande :

— *Dites, au fait... Vous êtes ensemble, vous deux ? Vous formez un couple ?*

Gros blanc. Elles se regardent, l'air complètement ahuri. Silence pesant. Et moi, dans ma tête : *Oh purée, j'ai fait une boulette !*

## Ça va, ça va

Puis, tout à coup, la plus âgée s'écrie avec passion :

— *Oui ! Et on s'en fiche complètement !! Je m'en fous !! On s'aime, on est ensemble, et que tout le monde le sache !*

Et voilà qu'elles fondent toutes les deux en larmes. On s'est pris dans les bras comme de vieilles copines. Depuis ce jour, on est devenus inséparables.

Dans notre nouvelle région aussi, les marchés nocturnes font partie du folklore estival. Tous les villages qui se respectent en organisent un. De juillet à septembre, chaque semaine, c'est la fête sur la place centrale. C'est un peu comme un festival de food trucks... mais à la sauce sud-ouest. Les marchés de Pujols, Monflanquin et Fongrave sont de vraies vedettes.



Des foules entières viennent y savourer les produits artisanaux, profiter de la musique et de l'ambiance. Un des chanteurs, Pascal – un grand échalas de chanteur – finit toujours debout sur ses enceintes à hurler dans le micro, en sueur, les bras en l'air. Et tout le monde se lâche !

Alors si vous passez vos vacances en France, ne ratez sous aucun prétexte un *marché nocturne*, ou *marché gourmand* comme on les appelle aussi. Petit conseil d'ami : prenez vos propres assiettes et couverts.

**Ça va, ça va**

Franchement, c'est mieux que les assiettes en plastique qui plient sous la viande !



## Stylos et crayons

Nous nous sommes souvent demandé : « Qu'est-ce qui rend la gestion d'une chambre d'hôtes et d'un mini-camping si agréable ? » Pas facile à expliquer en trois mots. C'est une question de ressenti. Je vais essayer de vous faire comprendre.

D'abord, c'est la variété. En haute saison, on se tue littéralement à la tâche. Hors saison, c'est plus calme et on a du temps pour soi. C'est comme l'été et l'hiver : s'il faisait toujours été, ce ne serait pas aussi charmant que quand il est suivi d'un bon hiver. Et inversement bien sûr.

Pourquoi les fraises ou les asperges sont-elles un tel régal ? Parce qu'elles ne sont là qu'au printemps. Gérer une chambre d'hôtes, c'est pareil. Au printemps, on se dit : « Ah super, une nouvelle saison ! De belles rencontres, du plaisir, j'ai hâte ! » Et à la fin, on en a un peu ras-le-bol des gens.

Il faut aimer les gens. Si rencontrer de nouvelles personnes vous angoisse ou si vous n'avez aucun intérêt pour vos hôtes, ça va être compliqué. Il faut aussi de l'humour et un certain talent pour désamorcer les conflits.

Et puis, il y a toujours cette petite excitation : « Qui va débarquer aujourd'hui ? Quelle aventure nous attend cette fois ? »

On avait un rituel d'accueil bien rodé. Un petit verre de bienvenue en terrasse et papotage tranquille. On répondait d'abord à leurs questions classiques :

- « Comment diable vous a-t-on trouvés ? »
- « Vous n'êtes pas trop seuls l'hiver ici ? »
- « Comment vous est venue cette idée ? »

## Ça va, ça va

Puis c'était à notre tour de demander ce qu'ils faisaient dans la vie. La majorité venait du milieu médical, de l'enseignement ou du social. Il fallait parfois s'adapter aux nouveaux intitulés de poste :

« Je suis manager des ressources humaines », « Technicienne en hygiène d'intérieur », « Simulateur de gestion de trafic », « Opératrice en centre d'appel outbound »... On demandait souvent ce que ça voulait vraiment dire !

Je leur faisais ensuite faire le tour du domaine, histoire de jauger un peu le type de client : extraverti, introverti, sens de l'humour ou pas... Je testais le terrain, par exemple en disant :

— *Ici, tout est permis... à condition qu'on ne le voie pas !*

Nos hôtes étaient surtout néerlandais et belges, mais on a reçu des gens du monde entier.

Chez les Néerlandais, on aimait bien savoir d'où ils venaient. Avec les gens de la Région Amsterdam, Rotterdam ou les Brabançons, c'était tout de suite la rigolade. Les Frisons ou les Zélandais étaient plus réservés au début, mais au bout de trois jours, leur humour sec faisait mouche !

Le clou de la visite : la piscine.

— *Les enfants qui ne savent pas nager ne doivent en aucun cas y aller sans surveillance !* disais-je fermement.

Les parents répondaient toujours :

— *Bien sûr, évidemment, pas de souci !*

Et puis, un jour, on voit une gamine de quatre ans patauger seule avec des brassards.

— *Toi, là, sors de l'eau !*

— *Pourquoi ?*

— *Parce que tu ne sais pas nager !*

— *Mais si, regarde !*

— *Sors quand même et va chercher tes parents !*

## Ça va, ça va

— *Ils sont partis faire des courses.*

— *Pardon ?! Et qui te surveille ?*

— *Mais ils reviennent tout à l'heure !*

Une heure plus tard, les parents reviennent. Je fonce sur eux.

— *Elza sait très bien nager, pas de souci !* disent-ils.

— *Et s'il lui arrive quelque chose ? On ferme boutique, la gendarmerie débarque, enquête, finie la vie en France !*

Là, ils ont blêmi. Ils n'y avaient pas pensé sous cet angle.

Marjo et moi avions chacun notre rythme. Réveil vers 7h. Marjo allait chercher le pain, arrosait les plantes et commençait le dîner. Elle préférait cuisiner le matin, c'était plus tranquille. Les gratins avaient donc la cote ! Moi, je m'occupais du petit déj', puis je conseillais les excursions. Ensuite, ménage et autres corvées.

Après le déjeuner, c'était sieste. De 13h à 15h, j'étais dans mon hamac, planqué au fond du jardin. Marjo lisait ou faisait un somme. On précisait bien sur le site et dans le mail de réservation : pas d'arrivée entre 13h et 15h !

Mais certains s'en fichaient.

— *Ah désolés, on a tenté le coup,* disaient-ils, comme si c'était un jeu.

Vers 16h-17h, tout le monde revenait d'excursion. L'heure de l'apéro ! Toujours un moment sympa.

À 20h, dîner, puis on se retrouvait dans la grange pour le digestif. Parfois, ça finissait en fête jusqu'au bout de la nuit. Je faisais la vaisselle entre deux verres.

Mais bon, satisfaire tout le monde n'est pas évident.

Comme on dit : il y a les stylos et il y a les crayons !

## Ça va, ça va

Un jour, un couple âgé et réservé débarque avec son van. On ne les voyait presque pas. Dommage. J'avais l'impression qu'ils ne passaient pas un bon moment.

Ils avaient visiblement pris au pied de la lettre notre promesse de « camping calme », « silence », « espace et sérénité ». Un soir, pendant qu'on dînait tous ensemble, madame tournait en bas comme un lion en cage et nous lançait des regards furibonds.

Je suis allé la voir :

- *Vous cherchez quelque chose ?*
  - *Qu'est-ce que vous fabriquez là-haut ?!*
  - *On dîne...*
  - *Faut que ce soit aussi bruyant ?! C'était pas censé être calme ici ?!*
- Aïe... problème.

- *Venez donc vous joindre à nous, lui proposai-je.*
- *Jamais de la vie !* dit-elle en tournant les talons.

Le lendemain, je suis allé frapper à leur van.

- *Bonjour, voilà la facture.*

Le monsieur, surpris, prend le papier : 1,75 €.

- *C'est pour le pain, dis-je.*

Il ne comprenait pas.

Je lui ai dit :

- *On ne peut pas plaire à tout le monde. Visiblement, chez vous, ça n'a pas marché. Vous ne nous devez rien.*

Il m'a tendu les 1,75 €, a refermé la porte. Une heure plus tard, ils étaient partis. Message reçu. Mieux valait couper court.

Chaque année, on recevait un couple étonnant d'un coin perdu du monde.

## Ça va, ça va



Je n'oublierai jamais nos hôtes japonais. Réservation depuis Tokyo, dès notre première saison ! Un jeune couple de 20 ans. L'anglais, pas terrible. En buvant leur verre, ils slurpaient à fond, on se retenait de rigoler !

À table, elle ne disait pas un mot. Elle gigotait, lançait des regards insistants à monsieur. Il finit par lui faire un petit signe d'approbation... et là, elle a parlé ! On était bouche bée.

Le lendemain, elle ne vient pas dîner. Lui s'excuse : elle est nauséuse. Ils ont 10 jours de vacances par an : 4 chez nous, 2 à Paris, le reste pour le voyage.

À un moment, il demande s'il peut chanter.

— *Bien sûr !* disons-nous, intrigués.

Il se lève, la main sur le cœur, et entonne une chanson patriotique, les larmes aux yeux. Moment inoubliable.

Un an plus tard, on reçoit une lettre. Plein de figurines en origami dedans. Il écrivait qu'ils étaient en fait trois chez nous... Elle était enceinte. Tout s'explique !

On a eu aussi un capitaine français de sous-marin nucléaire. Un monsieur très digne, très calme. Impossible de lui soutirer la moindre info sur son boulot. Top secret !

### Ça va, ça va

Et ce berger maori de Nouvelle-Zélande ! Une armoire à glace. 1200 hectares, 2000 moutons, 24 chiens. Il tuait un mouton par jour pour ses chiens. Il avait des histoires fabuleuses !

Ou encore ces quatre dames de Shanghai. On n'arrivait pas à recevoir leur acompte. On se méfiait un peu.

Puis un jour, clac-clac-clac : quatre petites dames en talons hauts ! La première chose qu'elles disent :

— *What is the wifi password? Zank you very mug!!*

On a bien rigolé avec elles. Elles cuisinaient parfois dans la cuisine d'été et nous faisaient goûter. L'une d'elles, très jolie et ultra fine, était mannequin. Elle passait sa journée à se prendre en selfie. Je suis allé me promener avec elles. Elles jacassaient sans arrêt.

Elles faisaient un tour d'Europe express : Madrid, Barcelone, Nice, chez nous, Genève, Paris... tout ça en 14 jours ! Et les habitudes de certains... pas tristes !



## Ça va, ça va

Imaginez la scène : quatorze joyeux convives attablés, savourant un bœuf bourguignon fumant. Au milieu de ce tableau idyllique, un bébé gazouille paisiblement dans son maxi-cosy. Soudain, sa mère se lève, saisit la petite créature, et, sans crier gare, se dirige vers le bout de la table. Là, sous les yeux ébahis de l'assemblée, elle entreprend, avec un calme olympien, de changer la couche du bambin !

— *Attendez une minute ! me suis-je exclamé, stupéfait. Vous ne pouvez pas faire ça dans votre chambre ? Vraiment ?!*

Elle m'a regardé, l'air absent, puis a jeté un œil à la couche, à nous et notre bœuf bourguignon, puis de nouveau à la couche. Sans un mot, elle a déplacé le bébé sur une petite table voisine et a repris ses "opérations". Un instant plus tard, elle se rasseyait comme si de rien n'était. Le lendemain, elle m'a glissé :

— *Vous aviez raison, Kees. Je n'y avais pas pensé. Désolée.*

Ah, la magie de l'évidence !

Une autre fois, j'étais plongé dans mes travaux d'atelier. C'est là que passent toutes les canalisations : eau, évacuations... Et là, j'entends un filet d'eau.

— *Quelqu'un doit être sous la douche, me suis-je dit.*

Une heure plus tard, le bruit continuait !

C'est étrange... Ils ne sont pas sous la douche depuis tout ce temps, n'est-ce pas ? Je n'aurais pas une fuite, par hasard ?!

Après une petite enquête, le son semblait provenir d'une des chambres d'hôtes. Nos locataires français étaient sortis pour la journée. J'entre donc, et là, stupéfaction ! Une bouteille de champagne gisait dans le lavabo, le robinet d'eau froide grand ouvert pour la rafraîchir !

— *Mais comment est-ce possible ?! C'est incroyable ! ai-je pensé, sidéré.*

### **Ça va, ça va**

Ça aurait pu très mal finir cette histoire ! Si l'étiquette s'était détachée, elle aurait pu boucher le trou d'évacuation !

On ne peut s'empêcher de se demander :

— *Feraient-ils ça chez eux ?*

J'ai coupé le robinet et je n'en ai pas fait tout un plat.

Malgré ces petites bizarreries, nous avons eu le plaisir d'accueillir un éventail très large d'invités dans nos chambres d'hôtes et nous repensons avec une immense satisfaction à cette période turbulente et merveilleuse.



Ça va, ça va

## Les faucons sont de retour

— Heureusement, dit Marjo, les voilà ! Ils ont survécu à l'hiver. Qu'est-ce qu'ils vont encore nous faire vivre cette année !

Chaque année, en mars, c'était la même joie lorsqu'ils réapparaissaient et qu'on entendait leur cri si caractéristique, qu'on reconnaît entre mille. Ici en France, on les appelle les *faucons crécerelles*. Le mâle se distingue par une tête gris-bleu, alors que la femelle a la tête brun-roux.

Les faucons revenaient fidèlement chaque printemps pour nicher dans le mur de notre ferme. Enfin, "nicher"... Façon de parler ! Pas de branches, pas de mousse, pas de plumes douillettes, non, ils déposent leurs œufs directement sur la pierre. Chaque année, ils choisissaient le mur ouest, avec une vue imprenable sur la prairie en contrebas, peuplée de souris à perte de vue.



Le mur comptait plusieurs trous carrés, vestiges probables des échafaudages de l'époque de la construction. Les faucons choisissaient l'un de ces trous et y déposaient quatre à six œufs. Mais avant ça... place à

## Ça va, ça va

l'amour ! Perchés tous les deux sur une branche frêle, tout en haut d'un arbre, ils se livraient à leurs ébats amoureux en poussant des cris perçants. Madame pondait un œuf, et hop, on remettait ça pour le suivant.

Ils préféraient généralement le trou tout en haut du mur, juste à côté de la fenêtre d'une chambre d'hôtes. Pendant plusieurs mois, je les ai suivis avec ma caméra. Je l'avais fixée au bout d'un manche, puis, au péril de ma vie, je me hissais sur l'appui de fenêtre pour la tendre juste devant l'entrée du nid, à moitié suspendu dans le vide !

Les faucons se nourrissent principalement de souris. Et ils sont passés maîtres dans l'art de les attraper. Ils pratiquent le vol stationnaire, tu sais, ce moment magique où l'oiseau semble figé dans l'air, battant des ailes mais gardant la tête parfaitement stable. Grâce à cette technique, ils repèrent le moindre mouvement en contrebas. Dès qu'ils voient bouger quelque chose, ils foncent en piqué, saisissent leur proie avec leurs serres, et lui broient la nuque d'un coup de "pouce" redoutablement armé d'un ongle acéré. Ensuite, ils mordent la tête... et dévorent le reste. Pour leurs petits, ils découpent la souris en morceaux et leur donnent de petites bouchées. Mais après quelques semaines, fini le service à la cuillère ! Ils déposent simplement une souris décapitée devant le petit, qui doit alors se débrouiller tout seul pour l'engloutir.

Chaque année, il se passait quelque chose avec nos amis à plumes. Un jour, ils avaient choisi un autre trou, juste au-dessus du tonneau d'eau de pluie. Un client vient affolé me chercher :

— *Kees ! Il y a un petit faucon qui se débat dans la citerne ! Il est en train de se noyer, c'est horrible !*

Je cours voir, et juste à temps, je vois le poussin disparaître sous l'eau. Je l'attrape, le pose sur une serviette, et on le sèche au sèche-cheveux. Sans ça, il n'aurait jamais survécu. Restait à le remettre dans le nid, cinq mètres plus haut. On installe l'échelle, et sous les regards médusés de ses cinq

## Ça va, ça va

frères et sœurs, je remets l'oiseau trempé mais vivant dans son trou. Il a survécu, le petit !

Un autre été, en juin, j'entends les deux parents pousser des cris stridents en tournoyant au-dessus du nid, complètement affolés. Un vacancier lève le doigt :

— *Regardez là-haut ! Y'a un petit sur le toit !*

Sur la faîtière, un jeune déjà bien dodu, mais encore couvert de duvet, qui avait quitté le nid bien trop tôt. Impossible qu'il vole correctement. Dans le ciel, une dizaine de milans avaient déjà flairé la bonne affaire.

Ni une, ni deux : je grimpe sur le toit avec une épuisette, en mode équilibriste de cirque, et par miracle, j'arrive à l'attraper. Le petit ne se laisse pas faire et me plante ses serres dans mes doigts ! Les parents, eux, continuent de tournoyer au-dessus de ma tête en criant. À mi-hauteur de l'échelle, le fauconnet se met à piailler :

— *Chut, tais-toi !* pensai-je. *Tu vas rameuter Papa ou Maman en mode attaque kamikaze !*

Je n'avais pas fini ma pensée qu'un des adultes fonce droit sur moi. Heureusement, c'était une attaque simulée. Je continue tant bien que mal à grimper et je remets le petit dans son nid. Ensuite, descente rapide ! Lui aussi a survécu et a pris son envol avec succès.

En général, les petits quittaient le nid mi-juillet et restaient jusqu'en septembre dans les arbres autour de la maison, toujours nourris par leurs parents. On intervenait souvent pour les sortir des ronces ou d'autres pièges végétaux. Là, je mettais mes gants de jardinage pour éviter de finir en hémoglobine.

Ils recevaient aussi des cours de vol. Un des parents passait en rase-mottes avec une souris dans le bec en criant pour attirer le petit. Ils

### Ça va, ça va

faisaient un tour ensemble, puis le petit recevait sa récompense. Toujours spectaculaire à voir !

Fin septembre, ils s'en allaient, un à un. On ne pouvait qu'espérer qu'ils survivent à l'hiver et reviennent au printemps suivant.

 La vidéo est à voir sur : <https://vimeo.com/113085837>



Ça va, ça va

## Françaises et Français, pas toujours commodes

Chaque peuple a ses manies, ses bizarreries, ses traits de caractère. Les Français n'échappent pas à la règle. Ils aiment profiter de la vie, prennent les choses comme elles viennent, et, soyons honnêtes, ils ont aussi la mèche plutôt courte dès qu'on touche à leurs acquis sociaux. On ne compte plus les grèves dans l'Hexagone ! Là où aux Pays-Bas on commence par discuter, manifester gentiment, et que la grève est le dernier recours... eh bien ici, c'est souvent l'inverse. On sort les banderoles et on arrête tout avant même d'avoir dit bonjour. Parfois, ça va très loin : lors d'une grève d'EDF, certains départements ont été privés d'électricité pendant 24 heures ! En Hollande, ça relèverait du film de science-fiction...

Et puis, les Français sont fiers de leurs produits. Rien ne vaut une bonne Renault, Citroën ou Peugeot. Au supermarché, ils choisissent de préférence le *produit de France*, même si c'est un peu plus cher. Et pour les vacances ? Eh bien, en France, bien sûr ! Ou alors à la Réunion, en Martinique, ou n'importe quel endroit où l'on parle français. C'est que l'hexagone est vaste... et leur fierté aussi.

Sur la route, les Français ont également leurs habitudes. Si tu oublies de céder la priorité, ou si tu réagis une demi-seconde trop tard, tu as droit au klaxon, au geste du doigt sur la tempe (du genre "t'es malade, ou quoi ?") et parfois même à quelques noms d'oiseaux. Ils aiment bien te faire la morale... mais attention, ils sont aussi très forts pour contourner les règles eux-mêmes ! L'évasion fiscale est presque un sport national, et balancer ses déchets en douce dans la nature n'étonne plus personne. Mais si *toi* tu fais ça... alors là, tu vas entendre parler du pays !

On entend parfois des Néerlandais dire :

— *La France est magnifique, s'il n'y avait pas les Français...*

Je ne suis pas d'accord avec cette phrase, enfin pas *complètement*. Je comprends un peu ce sentiment. Surtout en été, quand les régions comme

## Ça va, ça va

l'Ardèche, le Périgord ou la Provence sont envahies par les touristes. Le paisible village français de 1000 âmes devient alors une fourmilière de klaxons, de queues à la caisse, de cris d'enfants et de bouchons interminables. Et oui, ça peut rendre les locaux un peu nerveux...

Un jour, des hôtes à nous sont rentrés tout bouleversés, en larmes même !  
On s'est précipités vers eux :

— *Mais qu'est-ce qui s'est passé ?!*

Après un petit café et quelques respirations profondes, le récit est sorti.

— *On roulait tranquillement le long de la rivière, admirant le paysage. On arrive à un pont à voie unique. C'était à nous de passer, on avait la priorité. Et là, un Français déboile à toute vitesse et s'engage sur le pont ! On se retrouve nez à nez, mais lui, il reste là, stoïque. Finalement, c'est nous qui avons dû reculer tout le long du pont...*

— *Et après ?* avons-nous demandé, curieux.

— *Eh bien, dit Marianne avec une lèvre tremblante, je lui ai fait un doigt d'honneur en passant... Le connard !*

Aïe. Mauvaise idée.

— *Et donc ?*

— *Il a fait demi-tour ! Il nous suivait, collé à notre pare-chocs, klaxonnant et faisant clignoter ses phares comme un fou. Il nous dépasse, freine sec devant nous et descend de sa voiture. Il hurle, gesticule, court vers nous comme un taureau furieux. J'ouvre ma fenêtre pour tenter de calmer les choses... et là, il m'attrape à la gorge et me secoue en hurlant des trucs que je ne comprenais pas !*

### **Ça va, ça va**

*Son mari s'est alors interposé. L'autre fait le tour de la voiture, en tapant contre les portières, et revient... avec une batte de baseball ! Panique à bord. Heureusement, une autre voiture est arrivée derrière nous et il s'est contenté d'agiter sa batte dans tous les sens. Puis, finalement, il est remonté dans sa voiture et a démarré en trombe.*



Un sacré choc. On leur a dit que le doigt d'honneur n'était peut-être pas la meilleure idée... et qu'il valait mieux essayer d'oublier et de continuer à profiter de leurs vacances.

*— Allez, courage ! Il ne faut pas se laisser gâcher la vie !*

On a raconté l'histoire à nos voisins français. Leur réaction ?

*— Ah mais oui, chez nous, faire un doigt d'honneur, c'est une insulte très grave. Surtout quand c'est une femme qui le fait. Ça ne se fait pas du tout ! Mais ils étaient unanimes : le comportement de ce monsieur était absolument inacceptable.*

## La partie de chasse

En nous baladant dans notre bois, nous avons entendu au loin une meute de chiens aboyer. Ils chassaient à nouveau. Cette fois-ci, dans **notre** forêt de 14 hectares.

Les Français sont des chasseurs passionnés. Ce que le *Second Amendment* est aux Américains, c'est le droit de chasse ici en France. Si vous ne voulez pas qu'on chasse sur votre terrain, à vous de le signaler avec des panneaux "Chasse interdite !" Mais attendez-vous alors à ne pas devenir la personne la plus populaire du coin.

Mon voisin, farouche opposant à la chasse, est d'ailleurs allé se plaindre à la mairie... Sauf que le maire s'est avéré être aussi le président de l'association de chasse.

Quant à nous, pas vraiment amateurs de chasse non plus, on a préféré fermer les yeux.

Entre-temps, deux sangliers ont déboulé à toute vitesse devant nous, poursuivis par une horde de chiens déchaînés. Peu après, nous avons entamé la conversation avec un groupe de chasseurs :

— *J'espère que vous avez bien vu que notre teckel Pico n'est **pas** un lapin, hein !*

— *Ne vous inquiétez pas, ça ira, nous ont-ils assuré.*

Je leur ai demandé :

— *On m'a dit que les riverains reçoivent chaque année un morceau de viande pour les remercier de laisser passer la chasse. Ça fait dix ans qu'on vit ici, les balles nous frôlent les oreilles, mais personne de votre club n'est jamais venu nous voir.*

— *Ah bon ? C'est vrai ? On va le signaler au bureau de l'asso.*

J'en ai tout de suite pensé ce que j'en pensais.

## Ça va, ça va

Dans notre région, on pratique la chasse à courre, une méthode qui ne m'inspire guère de respect. S'il faut tuer, alors j'ai plus d'estime pour le chasseur solitaire, en harmonie avec la nature, qui traque lentement sa proie et décide au dernier moment s'il la laisse vivre ou non.

Mais ici, on envoie une armée de rabatteurs dans les bois avec une meute de chiens courants ou de teckels à poil dur. Les tireurs, eux, restent tranquillement installés sur les glissières de sécurité le long des routes, attendant que le gibier traverse le champ ou la route... pour le descendre *sans sommation*.

J'étais surpris de voir qu'on utilise des teckels à poil dur. J'en ai un moi-même. Il paraît que les sangliers se cachent souvent sous les ronces, et que ces chiens peuvent facilement ramper dessous sans se faire accrocher par les épines. Et comme ils sont petits, le sanglier n'a pas peur : il regarde derrière lui, voit le chien et s'enfuit.

Avec de gros chiens, en revanche, le sanglier se sent menacé et attaque direct. Il arrive souvent qu'un chien finisse éventré. Pour les protéger, on leur met alors des tabliers en cuir et des jambières, et pour leur donner plus de mordant, on renforce même leurs dents avec des pointes en acier. Autant dire que ces molosses ne donnent pas envie de leur faire des papouilles.

Ce sont principalement les agriculteurs qui chassent ici. Eux classent leurs chiens en quatre grandes catégories :

1. **Chiens de cour** : dangereux, bruyants, types doberman, rottweiler, bouvier. Ils aboient sans arrêt, mais ne quittent jamais leur cour. Si vous devez traverser une ferme, restez prudent. Ayez un bâton sur vous, non pas pour frapper, mais parce qu'un bâton **en main** suffit à dissuader.

## Ça va, ça va

2. **Chiens de chaîne** : là on monte d'un cran. Catégorie pitbull, prêts à déchiqueter tout visiteur indésirable. Et ils ne plaisantent pas.
3. **Chiens de chasse** : type beagle ou chien de Saint-Hubert. Ce sont des gentils toutous un peu patauds, enfermés dans des cages car sinon ils se font la malle. Pas grand-chose à craindre de ces chiens-là. Mais attention : s'ils flairent du gibier, un interrupteur s'enclenche, et surtout les Saint-Hubert deviennent en un instant des machines à tuer, prêts à déchiqueter un sanglier ou un chevreuil.
4. **Chiens de troupeau** : souvent des border collies. Ils ne bavardent pas trop, mais méfiez-vous d'eux. Leur spécialité : vous suivre discrètement... et vous pincer les mollets, comme ils le font avec les moutons.

Oui, la vie d'un chien de ferme français, ce n'est pas vraiment de tout repos.

La période de chasse s'étend de septembre à fin février. Un jour, à la mi-février, Angel, notre voisin éleveur de moutons, débarque chez nous avec un grand sac plastique bien sanguinolent.

### **Mais qu'est-ce que c'est que ça ?!**

Dedans : une énorme épaule avec des côtes, déjà bien faisandée. On l'a invité à prendre un café, et notre cuisine s'est aussitôt remplie d'une odeur de mouton... pour le moins **puissante**.

— *Voilà, c'est de la part de la société de chasse*, dit-il, un large sourire de dents vertes aux lèvres.

On s'est regardés : *Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait de ça ?!*

On a tout découpé et mis au congélateur. Plus tard, Marjo en a fait un ragoût délicieux.

## Ça va, ça va

Depuis, chaque année, on reçoit notre morceau de viande : une fois des côtes, une fois une épaule. Le gigot, bien entendu, est réservé à l'élite des tireurs.

Conclusion : la communication avec l'association avait bel et bien fonctionné.

Fin février, on allait toujours au grand repas des chasseurs, organisé pour clore la saison. Pour 14€, on mangeait jusqu'à l'explosion.

Le rituel était chaque année le même.



Vers onze heures, tout le monde se retrouvait à la salle des fêtes pour l'apéro. Sur une grande table, des assiettes en plastique remplies de chips et de cacahuètes. On servait de la Ricard, du blanc moelleux et du jus de pomme.

### Ça va, ça va

Vers midi et demi, on s'installait à de longues tables pour l'orgie culinaire : une part de pizza en entrée, suivie d'un pâté de sanglier et de fromage de tête. Puis venait la daube de sanglier accompagnée d'une grosse pomme de terre cuite au four. Ensuite, des saladiers de laitue étaient posés sur la table.

Pendant ce temps, les *steaks de cerf* cuisaient sur un grand feu de bois. On les plaçait sur un système de grill fait maison, bricolé à partir d'un sommier métallique, qui permettait de retourner toute la viande d'un coup. Ingénieux, mais rustique.

Les steaks, selon leur emplacement, allaient de saignants à bien cramés.



Puis on servait du Roquefort avec du pain, suivi d'une énorme part de tarte aux abricots, aux pêches ou aux pommes. Pour finir : un café et un petit verre d'eau-de-vie maison (illégale, bien sûr).

### **Ça va, ça va**

Le tout sur une seule assiette en carton : il fallait la garder précieusement tout au long du repas. Nous, on prenait nos propres assiettes et couverts, essayer de couper un steak de cerf avec un couteau en plastique, c'est un coup à finir à l'hôpital.

Les paysans, eux, avaient bien sûr leur couteau Laguiole. Les moins fortunés se contentaient d'un Opinel.

Après le repas, le maire passait entre les tables avec une vieille boîte à biscuits en fer blanc pour récolter les 14€.

Une chose est sûre : à la fin de l'après-midi, on ne pouvait **plus rien avaler**, et la sieste était **obligatoire**. Et encore, votre estomac faisait des bulles jusqu'au soir.

## La Banque française

Quand nous partions en vacances en France, autrefois, on emportait toujours avec nous un carnet d'Eurochèques. À l'époque, on pouvait remplir un chèque d'un montant allant jusqu'à 300 florins ! Quelle commodité ! Je parle là des années 1985-1990, à peu près.

En France, la carte de crédit était déjà bien ancrée dans les mœurs. Le commerçant plaçait votre carte sur une sorte de presse à imprimer, y posait une feuille en carbone et actionnait une manette d'avant en arrière avec énergie. Pour nous, c'était un spectacle exotique. Les Français utilisaient aussi leurs propres chèques. Un moyen de paiement qui, croyez-le ou non, existe toujours aujourd'hui. Surtout le Français d'un certain âge, qui, imperturbable, prend son temps à la caisse pour remplir un chèque. Je me suis souvent surpris à sourire en voyant une vieille paysanne ratatinée signer d'une croix le chèque que la caissière avait gentiment rédigé pour elle.

Quand nous avons émigré en France vers 2004, nous étions déjà accros au confort du banking en ligne. Une des premières choses que nous avons faites ici, c'était d'ouvrir un compte bancaire – indispensable pour l'intégration. Et bien sûr, nous avons tout de suite demandé :

— *Est-ce qu'on peut faire des virements en ligne ?*

— *Mais bien sûr, répondit la demoiselle de la banque, vous pouvez transférer de l'argent via internet.*

Une semaine plus tard, nous avons reçu nos identifiants et nous nous sommes précipités pour tester. Impossible de trouver comment virer de l'argent à un certain Jean, Pierre ou Jacques. Nous appelons donc la banque :

— *Vous nous avez dit qu'on pouvait faire des virements en ligne. Mais ce n'est pas possible, non ?*

### **Ça va, ça va**

— *Mais si, monsieur ! Vous pouvez transférer de votre compte courant vers votre livret d'épargne... et inversement.*

— *Oui d'accord, mais je veux envoyer de l'argent à quelqu'un, n'importe qui !*

Silence gêné.

— *Il faut d'abord créer un bénéficiaire.*

— *Et comment on fait ça ?*

Encore un silence.

— *Vous devez nous envoyer par courrier les coordonnées bancaires de la personne. Nous vérifierons alors sa solvabilité, et s'il est digne de confiance, nous l'ajouterons à votre liste de bénéficiaires.*

— *Mais c'est absurde ! On est en quelle année, là ?!* protestai-je.

— *Désolé monsieur, c'est la seule façon. Nous privilégions la sécurité.*

— *La sécurité ? Envoyer des carnets de chèques par La Poste, c'est ça, la sécurité ?!*

J'étais stupéfait. Nous étions pourtant clients d'une banque sérieuse !

Pendant des années, ce fut le bricolage. Ajouter un bénéficiaire étranger ? Même pas la peine d'y penser. Résultat : nous avons tout fait via notre banque néerlandaise – sans aucun souci.

Des années plus tard, nous avons enfin trouvé une banque où on pouvait ajouter un bénéficiaire en ligne. La sécurité de leur site était, comment dire... d'une complexité chirurgicale : codes SMS, mots de passe, vérification par e-mail, lecteur de carte, validation faciale (presque)... Pour transférer 100 euros, il fallait prévoir un bon quart d'heure.

## Ça va, ça va

Aujourd'hui, en 2021, rien n'a vraiment changé, sauf que les vieux chèques français sont de moins en moins acceptés.

Dernièrement, nous avons acheté une voiture flambant neuve. Après des années à rouler dans des épaves de deuxième et troisième main, il était temps de se faire plaisir. Le garagiste nous appelle :

— *Votre voiture est prête ! Pourriez-vous nous virer 20 000 euros ?*

Nous saisissons donc les coordonnées du garage dans l'application bancaire. Miracle, ça fonctionne. Après une avalanche de codes, mots de passe et vérifications, nous lançons le virement... qui est immédiatement refusé. Limite de transfert : 2 000 euros ! Nom d'un chien !

Nous appelons la banque. Fermée. Ah oui, c'est vrai : en France, les banques sont *toutes* fermées le lundi. Le lundi, en France, on oublie les transactions financières !

Pas grave, on y va demain. Le lendemain, 9h tapantes, nous voilà à la porte de la banque, papiers d'identité, carte bancaire et facture à la main.

Après un quart d'heure d'attente, on nous appelle enfin. Mais... impossible d'accéder à nos données bancaires.



### **Ça va, ça va**

— *Vous êtes clients de quelle agence ?* demande la jeune employée.

— *Ben... de celle-ci, non ? Le Crédit Agricole !*

— *Ah non, vous êtes chez le Crédit Agricole Occitanie. Ici, c'est le Crédit Agricole Aquitaine.*

— *Ah oui, c'est vrai, on a ouvert le compte en Aveyron.*

— *Je ne peux donc rien faire pour vous.*

— *Quoi ?! Le Crédit Agricole, ce n'est pas le Crédit Agricole ?!*

— *Eh bien... si, mais chaque région est autonome.*

— *Et maintenant, on fait comment ?!*

— *Il vous faut aller dans une agence du Crédit Agricole Occitanie.*

— *Mais c'est à trois heures de route !*

Elle hausse les épaules.

— *Désolée. Il n'y a pas d'autre solution.*

Frustrés, nous rentrons à la maison. Que faire ? On appelle notre ancienne agence de l'Aveyron. Un jeune homme charmant décroche. On lui explique qu'on veut virer 20 000 euros, mais qu'on est bloqués à 2 000.

— *Oui, c'est pour votre sécurité. Je peux augmenter temporairement la limite. Il me faut juste une copie de la facture et je devrai ensuite vous poser trois questions pour vérifier votre identité.*

Mon étonnement grimpe encore d'un cran.

— *Je peux vous envoyer la facture par email ?*

— *Oui, pas de souci.*

## Ça va, ça va

Je l'envoie, il me rappelle :

— *Parfait, allons-y pour les trois questions :*

1. *Lieu de naissance de votre mère ? – Breda*
2. *Numéro de passeport ? – Attendez, il est quelque part dans le tiroir à chaussettes...*
3. *Nom de votre chien ? – Pico.*

— *Très bien, je monte temporairement votre limite. Essayez en fin d'après-midi, car le système est en panne actuellement.*

Évidemment.

En fin d'après-midi, enfin, nous avons pu transférer les 20 000 euros et aller chercher notre voiture.

Ce même jour, à la télé néerlandaise, on voit la reine Máxima donner une interview. Elle milite pour un meilleur accès aux services bancaires dans des pays comme le Ghana, la Namibie ou l'Afghanistan. J'ai sérieusement envisagé de lui écrire une lettre en lui demandant d'ajouter la France à sa liste.

Un autre exemple de la rigueur de la banque française : j'avais installé l'application bancaire sur le portable de Marjo. Dans ses données personnelles figuraient encore mon numéro de téléphone et mon adresse mail. Du coup, à chaque virement qu'elle faisait, c'est moi qui recevais le code de vérification.

Pas pratique.

Je me connecte donc au site web pour corriger cela. Je change l'adresse mail sans souci, mais quand je veux modifier le numéro de téléphone, un message s'affiche :

### Ça va, ça va

« Pour des raisons de sécurité, la modification de votre numéro de téléphone est impossible en ligne. Veuillez contacter votre conseiller. »

Ah non, pas encore trois heures de route ! Je respire profondément et appelle la banque.

— *Bonjour, ici Visjnèn.*

— *Bonjour Monsieur Visjnèn, comment allez-vous ?*

— *Très bien, ça va, et vous ?*

— *Oui, ça va, ça va. Comment puis-je vous aider ?*

Je lui explique la situation, m'attendant au pire.

Mais, à ma grande surprise :

— *Pas de problème, Monsieur Visjnèn. J'ai déjà votre dossier sous les yeux. Quel est le numéro à enregistrer ?*

Je l'entends taper, marmonner dans sa barbe – autre particularité bien française :

— *... oké... tak... hop... voilà, tak... c'est fait, tak !*

— *C'est modifié, Monsieur Visjnèn. Puis-je faire autre chose pour vous ?*

— *Non, merci, c'est très gentil.*

Il me souhaite une bonne journée, je raccroche, encore sous le choc. Voilà donc la fameuse sécurité bancaire française... En fait, n'importe qui aurait pu appeler et changer toutes les infos !

Voilà quelques mésaventures vécues avec les banques françaises. Ceci dit, je suppose que les banques néerlandaises ont aussi leurs absurdités... Les banques, en général, restent des mastodontes rigides.

## Korsakov

Jan descendait le chemin du camping en maugréant et en grommelant. Lui et Rini campaient chez nous avec leur petite tente. Jan avait pour habitude de venir boire un petit verre au bar. Rini préférait rester tranquillement dans sa tente sur le terrain. Jan était un brave type, toujours prêt pour une causette. Il parlait aussi souvent tout seul. Chaque fois qu'il descendait vers le bar, il lançait des exclamations étranges et s'arrêtait parfois au beau milieu du chemin pour crier et gesticuler bruyamment.

— *Dis donc, dit un jour quelqu'un, on dirait qu'il a le syndrome de Gilles de la Tourette, tu sais, cette maladie où on est obligé de jurer sans arrêt !*

Et c'est vrai que ça y ressemblait...

Un jour, on l'a vu descendre le chemin avec deux gros sacs pleins de bouteilles qui s'entrechoquaient.

— *Eh ben, on dirait qu'il prépare une sacrée fête, a-t-on dit en rigolant.*

Mais son comportement devenait de plus en plus étrange. On entendait souvent du remue-ménage du côté des tentes.

— *Je crois que Jan et Rini se disputent encore, dit un de nos vacanciers.*

— *Encore ? m'inquiétai-je.*

— *Oui, ça fait plusieurs fois par jour qu'ils s'engueulent sérieusement.*

— *Jan aime bien l'apéro, et après... disons qu'il devient bizarre, pour dire ça gentiment.*

À partir de ce moment-là, j'ai essayé de limiter Jan à un seul verre. Ce qui n'était pas facile...

— *Allez Kees, encore un petit genièvre ! protestait-il.*

## Ça va, ça va

— *Non Jan, tu as vraiment eu ta dose pour ce soir !*

— *C'est moi qui décide de ce que je bois et quand je le bois !*

Je devais presque me battre avec lui pour le calmer, et parfois je le raccompagnais à sa tente sous les protestations de Rini.

Un jour, on parlait d'Angel, notre voisin berger, un type haut en couleur. Il distillait en douce de grandes quantités d'Eau de Vie. Jan trouvait ça fascinant et écoutait très attentivement.

Le lendemain, je reçois un coup de fil d'Angel :

— *Bonjour Kès ! (Les Français n'arrivent jamais à prononcer "Kees", ils m'appellent toujours Kès ou Kies.)*

— *Bonjour Kès, j'ai un de tes campeurs ici, à ma table de cuisine. Il voulait goûter mon Eau de Vie. Il est là depuis une heure et en est à son dixième verre. Il voulait absolument m'en acheter. Là, il vient de repartir chez vous. J'espère qu'il tiendra la route !*

Au même moment, je vois Jan zigzaguer en bas du chemin avec une jerrycan de dix litres à la main. À ce moment-là, c'était clair : Jan avait un sérieux problème d'alcool. Et quand il est encore redescendu en marmonnant et en criant, on a tous convenu que ce n'était pas Gilles de la Tourette... mais bien le syndrome de Korsakov !

Ce soir-là, on avait un repas table d'hôtes. Marjo avait encore préparé un excellent dîner. Tout à coup, Rini est montée au bar. On ne l'y avait encore jamais vue. Les larmes aux yeux, elle m'a demandé si je pouvais la conduire à l'aéroport le lendemain ou appeler un taxi. Elle voulait rentrer chez elle au plus vite.

## Ça va, ça va

Jan et Rini ne se connaissaient pas depuis longtemps. C'était des vacances d'essai. Si ça se passait bien, ils voulaient continuer ensemble. Je me suis dit : *eh ben, c'est clairement un échec cuisant, cette tentative !*

Elle a ensuite fondu en larmes, et les autres vacanciers l'ont prise dans leurs bras pour la consoler.

Le lendemain matin, j'ai décidé d'aller parler à Jan. J'ai enfilé ma casquette de travailleur social et je suis descendu sur le terrain. Il était heureusement à peu près sobre. D'un œil, j'ai vu que la jerrycan était déjà à moitié vide.

Après une discussion franche, Jan a admis qu'il avait un problème. Il s'est engagé à faire des efforts.

— *Je vais arranger les choses avec Rini, promis !* dit-il d'un ton penaud.

Le lendemain, ils sont repartis ensemble.

Oui... l'alcool est un tueur silencieux. Marjo et moi, pendant la saison, on avait parfois du mal à modérer notre propre consommation. Pensez donc : ça commence souvent l'après-midi, des clients arrivent, on leur offre un petit verre de bienvenue, un rosé, une bière... et bien sûr, on en prend un aussi. Convivialité oblige !

Marjo buvait un verre de vin en préparant le dîner, puis encore quelques verres pendant le repas avec les hôtes, et si la soirée se poursuivait au bar, on en reprenait encore un ou deux.

Et avant qu'on s'en rende compte, on avait un bon coup dans le nez. Le lendemain, bonjour le mal de crâne !

Heureusement, on n'en est jamais arrivés au point de déambuler en hurlant sur le terrain, comme Jan...



## Chiens

Au début, nous acceptions les chiens dans nos chambres d'hôtes. Nous n'avions aucune expérience, et chaque client comptait. On venait de démarrer, et chaque sou était le bienvenu.



Un jour, un couple est arrivé avec un énorme bouvier bernois.

On n'était pas ravis, un monstre pareil, producteur de poils XXL... Mais bon, ils restaient quatre jours, on ferait avec. Heureusement, ça se passait bien avec notre teckel Pico. Par contre, leur bête dégageait une odeur... comment dire... assez prononcée. Le lendemain matin, au petit déjeuner, le molosse s'est installé sous la table. Les autres clients s'étaient tous regroupés à l'autre bout de la pièce. Bizarre, me dis-je, ils doivent avoir peur

des chiens ? Mais non, c'était l'odeur ! Une vraie puanteur canine. Et j'ai compris aussitôt pourquoi tout le monde gardait ses distances.

La chambre, elle, était un vrai chantier. Une odeur à tomber raide, et des poils partout. Bon, le bazar, on avait l'habitude. Certains clients faisaient de leur chambre une véritable zone sinistrée : valises ouvertes, habits éparpillés, sacs éventrés... comme après une explosion.

Un jour, le couple est allé se promener avec leur chien au bord de la rivière. À leur retour, le chien s'est secoué avec enthousiasme juste devant la maison. Le soir, au dîner, il s'est à nouveau glissé sous la table, et là... une odeur absolument insupportable s'est répandue dans toute la salle ! Après sa baignade dans la rivière, il sentait littéralement l'égout à ciel ouvert !

## Ça va, ça va

J'ai fini par leur en parler, avec mille précautions... et là, explosion ! Ils se sont levés furieux et sont retournés dans leur chambre. Oups.

Apparemment, j'avais insulté leur *bébé*. Heureusement, c'était leur dernière nuit. Le lendemain matin, ils étaient partis sans dire au revoir, et une semaine plus tard, une critique assassine fleurissait déjà sur Internet...

Autre aventure canine : un client avec un Braque, un chien de chasse intrépide. Il devait toujours être tenu en laisse, sinon, *pfouit*, il disparaissait. Bon, ça nous rassurait un peu.



Un jour, le maître est revenu d'une balade, affolé, sans chien.

— *Vous n'avez pas vu Brakkie ?*

— *Non, désolé, pas vu du tout !*

Et à ce moment-là, un hurlement de chasse a résonné dans toute la vallée, un son à glacer le sang.

— *Ah ! Le voilà !* cria-t-il, et il repartit en courant.

Des heures plus tard, toujours pas de chien. Mais on l'entendait, lui, hurler à travers toutes les collines. Finalement, j'ai pris la voiture pour l'aider à chercher. En vain : toujours pas de chien. Par contre, son cri de chasse résonnait toujours aussi fort dans les montagnes. En fin d'après-midi, alors que le maître n'avait toujours pas abandonné sa quête, le chien est revenu **comme une fleur**, trempé, couvert de boue, l'air ravi.

Le lendemain matin :

— *Cette fois, c'est fini, je le lâche plus jamais !*

## Ça va, ça va

— *Excellente idée, répondis-je avec conviction.*

Mais dans l'après-midi, revoilà le cri du chasseur dans le vallon.

— *Ah, il s'est encore fait la malle, pensai-je.*

Et en effet, le même cirque recommença.

Une autre fois, un couple est arrivé avec un vieux bâtard, une sorte de mini-cerbère moche au regard sournois. Avec Pico, ça ne collait pas du tout. Dès qu'il s'en approchait, la bête grognait féroce-ment et montrait les dents.



— *Il ne mord pas, j'espère ?* demandai-je, un peu inquiet.

Je faillis dire “*Does your dog bite?*” à la Clouseau...

— *Non, non, ne vous inquiétez pas, il est gentil comme tout !*

Le lendemain, Pico passe innocemment près du tas de poils assoupi. Le chien saute, lui attrape le flanc et commence à le secouer comme un chiffon, prêt à le zigouiller !

— *Ohh, il ne fait jamais ça d'habitude !* s'excusa le propriétaire.

Pico avait une vilaine morsure sur le côté.

Quelques jours plus tard, d'autres clients viennent me voir :

— *Dis donc, Kees, tu devrais surveiller Pico, ça va pas fort.*

## Ça va, ça va

En effet, une grosse bosse était apparue.

— *Vous voulez que je regarde ?* proposa un client.

— *Ah bon ? Tu t'y connais ?*

— *Un peu oui... je suis vétérinaire.*

— *Parfait ! Enfin, je veux dire... vas-y !*

On transforma le congélateur en table d'opération improvisée. Avec une petite paire de ciseaux, il rouvrit la plaie... et là, une **tasse de pus** en jaillit ! Il nettoya, désinfecta et lui fit une piqûre d'antibio. Chaque jour, il reprit les soins : ouvrir, rincer, désinfecter... puis une petite suture.

— *Le problème, expliqua-t-il, c'est que chez les animaux, la peau se referme trop vite, et tout le pus reste coincé dedans.*

Grâce à lui, Pico reprit vite du poil de la bête. Quant à la brute responsable, elle était déjà repartie.

On a eu ensuite une chienne en chaleur... Pico était complètement dérégulé pendant une semaine. Après encore deux ou trois histoires de ce genre, on a décidé : **plus de chiens chez nous**. C'en était trop.

Et puis un jour, un couple de Français arrive. Ils avaient réservé via Internet quelque temps avant. Et là... ils débarquent avec un petit **chien Fifi** tout pomponné.

— *Désolé, les chiens ne sont plus acceptés,* avons-nous dit d'une seule voix.



## Ça va, ça va

— *Oh zut, on ne le savait pas !*

— *Pourtant, c'est écrit noir sur blanc sur le site **et** sur votre confirmation...*

Ils pensaient sans doute :

— *on le prend avec nous, on verra bien s'ils disent quelque chose.*

— *Il a sa cage, son petit panier, et il ne monte jamais ni sur le lit, ni sur les fauteuils. Et puis surtout, dit-il, Fifi nous suit partout, on ne le laisse jamais seul.*

Bon... ils restaient trois nuits, et ils nous l'ont bien juré : *pas de chien seul dans la chambre*. Alors, on a fini par céder.

Le soir même, je les vois monter en voiture... sans Fifi !

— *Mais c'est pas vrai ! Il devait pas toujours les accompagner ? Ben tiens !*

Je monte dans leur chambre, et bien sûr, Fifi était là, royalement installé sur notre couvre-lit blanc, fait main au crochet. J'étais furieux. Je bouillonnais ! Et dire que je m'étais fait avoir comme un bleu. C'est d'un sans-gêne ! Quelle impolitesse crasse ! J'étais hors de moi !

Le lendemain matin, toujours fumant de colère, je les ai (oui, c'est brutal, je sais) priés de quitter les lieux immédiatement. Ils étaient sidérés.

— *Mais pourquoi donc ?!*

Évidemment, ça s'est terminé en dispute. Une scène pas franchement agréable. Mais ils sont partis.

Je me disais : *mais qu'est-ce que c'est qui sort de leurs oreilles ? DE LA VAPEUR !*

Bon, je donne peut-être l'impression qu'on n'a eu que des problèmes avec nos clients... mais ce serait faux. En réalité, 99,9% des gens venus dans nos

### **Ça va, ça va**

chambres d'hôtes étaient des perles, adorables, drôles, et on a passé avec eux des moments fantastiques et mémorables. Ils ont eu de vraies belles vacances, et nous, de quoi écrire un livre.



## Ça va, ça va

### Plat du jour

Une chose est sûre : les Français mangent très différemment des Néerlandais. Mais vraiment *très* différemment. Tout commence déjà au petit déjeuner. Le Néerlandais commence sa journée avec un bon repas : une tartine au fromage ou à la charcuterie, un œuf dur, un yaourt avec des fruits, du muesli, etc. Une tasse de café ou de thé, un verre de lait, et il est prêt à affronter la journée.

Le Français, lui, se contente d'un petit bout de baguette ou d'un croissant, un peu de confiture, et un café, un thé ou un chocolat chaud. Et c'est tout !

Les Français ne comprennent rien aux tartines garnies. Mettre du fromage ou de la charcuterie sur du pain ? Quelle drôle d'idée ! Et alors les vermicelles de chocolat (les fameuses *hagelslag*), là ils n'y voient que des décorations de gâteau :

— *Les vermicelles ? Mais c'est pour les gâteaux, voyons !*

Au travail, les Néerlandais ne résistent pas à une pause-café toutes les heures. On se retrouve à la machine à café pour un petit moment convivial. En France ? Inconnu au bataillon ! On travaille. Point. Pas de pause-café ! Même si vous proposez gentiment un petit café à un artisan qui travaille chez vous, il y a de fortes chances qu'il refuse poliment. Culturellement impensable.

### La pause déjeuner

Mais attention ! À midi pile, tout s'arrête. Les Français *lâchent tout* pour aller déjeuner. Cette pause entre midi et deux heures est *sacrée*. C'est le moment le plus important de la journée. Il ne faut surtout pas les déranger !

Pas de cantines d'entreprise ici, ou très peu. Les patrons préfèrent donner des tickets-restaurants à leurs salariés :

### **Ça va, ça va**

— *Allez, les gars, filez manger un bon petit plat avec vos collègues, mais revenez à deux heures !*

Les restaurants sont parfaitement organisés pour ça. Le cuisinier commence dès dix heures du matin sa *mise en place*, la préparation du fameux *plat du jour*, qu'il propose à prix très raisonnable. À midi, les clients arrivent et s'installent immédiatement.

Vers treize heures, le cuisinier rentre chez lui : son épouse lui a préparé un bon repas !

### **Le déjeuner français**

Un déjeuner typiquement français se compose de trois ou quatre plats. On commence souvent par une salade, suivie d'un bon morceau de viande ou de poisson avec quelques légumes, parfois des frites. Ensuite, arrive le plateau de fromages.

Et là, attention ! Il ne s'agit pas de *tout manger*, hein ! Le principe est de se couper une *petite tranche* de chaque fromage. Le serveur revient vite chercher le plateau pour le poser sur la table d'à côté. Certains touristes néerlandais pensent qu'il faut tout finir... Non non non ! Le serveur n'est pas ravi quand il voit que toute sa précieuse sélection a disparu.

D'ailleurs, pour éviter les malentendus, beaucoup de serveurs coupent maintenant eux-mêmes les portions de fromage pour les touristes :

— *Lequel vous tente ?* et hop, une tranche raisonnable.

Le repas se termine par un dessert, tout à fait comparable à ce qu'on trouve aux Pays-Bas : crème brûlée, île flottante, fondant au chocolat... Et bien sûr, un petit café pour conclure.

Le Français prend son temps : c'est *le* moment sacré de la journée. D'où cette longue pause de midi à deux heures !

## Ça va, ça va

### Cuisson

Quand on commande de la viande, le serveur vous demande toujours comment vous la voulez cuite : *la cuisson*, comme on dit. Voici les niveaux :

- **Bien cuit** – bien cuit, sans trace de rouge
- **À point** – cuisson moyenne
- **Rosé** – légèrement rosé
- **Saignant** – juste saisi
- **Bleu** – quasiment cru

### Le touriste et le déjeuner

Pour les touristes néerlandais, le déjeuner français peut être une source de confusion.

Ils se lèvent tard, prennent un petit déjeuner copieux, flânent un peu, se promènent en ville, font les boutiques...

Et puis vers une heure, une heure et demie, ils se disent : « Tiens, si on déjeunait quelque part ? »

Ils entrent dans un petit resto sympa... mais là, le serveur leur annonce que ce n'est plus possible : *la cuisine est fermée*, le cuisinier est déjà rentré chez lui !

Peut-être qu'un verre de vin avec un sandwich est encore possible, mais le touriste repart souvent un peu déçu. Ce genre de situation arrive surtout dans les petites villes. Dans les grandes villes, les restaurants s'adaptent un peu plus aux rythmes des vacanciers.

## Ça va, ça va

### Le plat du jour



Comme la plupart des Français mangent à l'extérieur le midi, tous les restaurants proposent un *menu du jour* ou un *plat du jour*. Cela ne dure que pendant le

déjeuner. On trouve souvent un ardoise affichant un menu complet à trois ou quatre plats pour 11 à 14 euros.

Pas question de modifier le menu. Si ça ne vous convient pas, vous pouvez commander à la carte, mais ce sera beaucoup plus cher.

Le soir, pas de *menu du jour*. On mange à *la carte*. Il faut bien que les restaurants

gagnent leur vie ! En général, le soir, vous en avez pour 30 à 40 euros par personne, vin et café inclus.

### Obésité

Autrefois, les Françaises étaient célèbres pour leur silhouette fine. Les femmes élégantes, taille 36, faisaient rêver... Eh bien, c'est fini tout ça ! Aujourd'hui, la France connaît elle aussi une véritable épidémie d'obésité, et la *malbouffe* règne en maître !

Les autorités françaises ont longtemps essayé de tenir McDonald's (ou *MacDo*) hors du pays, mais l'Europe leur a coupé l'herbe sous le pied : liberté d'établissement oblige. Ils ont finalement accepté l'implantation... mais interdit les immenses pylônes avec le grand M jaune. *MacDo*, oui, mais discret !

## Ça va, ça va

### Le dîner

En général, on travaille jusqu'à six, sept ou même huit heures du soir. Le dîner est chaud, mais moins copieux : une soupe, des restes de la veille, quelque chose de simple. Et les Français ne mangent *jamais* avant huit heures.

Donc, si vous allez au restaurant le soir, *n'y allez pas trop tôt*. À sept heures, il se peut qu'il soit encore fermé ou que le cuisinier ne soit pas très content de vous voir si tôt !

Le mieux, c'est d'arriver vers 19h30. Vous serez sûrement les premiers !

### Le dimanche

Le dimanche midi, c'est le moment de sortir en famille. Les restaurants font salle comble.

Mais le dimanche soir ? Tout est fermé. Et le lundi aussi, souvent. Petit conseil : si vous voyez à midi un petit restaurant avec plein de camionnettes et de fourgonnettes garées devant, foncez ! C'est là qu'on mange bien, pour pas cher, et dans une ambiance authentique !

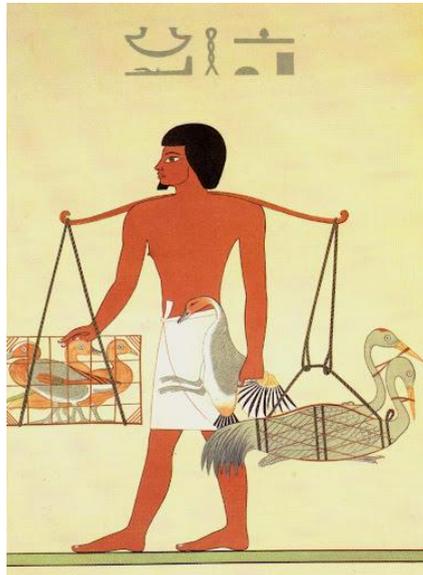
## Foie gras

On le connaît tous : le foie gras, de canard ou d'oie, c'est le mets national numéro un en France. Lors de tout repas un tant soit peu festif – et surtout au dîner de Noël, bien sûr – on commence presque toujours par une belle tranche de foie gras. Posée sur un morceau de pain grillé, accompagnée d'un chutney sucré, une compotée de figues ou de pruneaux, parfois même une tranche de *pain d'épices*.

La plupart des Néerlandais en sont dégoutés. Dans leur mémoire, des images horribles de gavage forcé de pauvres oies restent gravées à jamais.

### La migration des oies

Mais qu'en est-il vraiment du foie gras ? Quelle est l'histoire de ce mets si apprécié ? Comment les Français le perçoivent-ils aujourd'hui ? Et est-il vrai que toutes les oies sont maltraitées ? Tout a commencé il y a très, très longtemps. Les anciens Égyptiens avaient déjà compris le phénomène. Juste avant d'entamer leur grande migration vers le nord, les oies et les canards se gorgent littéralement



de nourriture. Ils mangent, mangent et mangent encore. Toute la journée. Ils se créent ainsi des réserves de graisse, surtout autour et dans le foie.

Ces réserves leur permettent de faire leur énorme traversée, version *Nils Holgersson*, jusqu'au cercle polaire. Une fois les oiseaux en vol, les Égyptiens les attendaient avec leurs arcs. Pour le foie, évidemment ! En arrivant au-dessus de la Gaule, les volatiles faisaient face à un nouveau

### **Ça va, ça va**

danger : les Francs, armés de filets et de flèches. Bon, le foie avait déjà un peu fondu en cours de route, mais ça valait encore le coup.

Aujourd'hui, bien sûr, on a affaire à des oies domestiquées, qui n'ont plus cette frénésie d'engraissement avant la migration. Les Français ont donc trouvé une solution : le gavage. Une oie est tenue entre les jambes, on lui glisse un entonnoir dans le bec et on y verse une bonne dose de maïs, suivie d'un peu d'eau. Deux fois par jour, pendant quatre semaines.

### **Élevage d'oies**



Un jour, nous avons séjourné dans une chambre d'hôtes qui faisait aussi office d'élevage d'oies. Il y en avait une centaine. Bien sûr, on a parlé de foie gras, et à un moment, la propriétaire nous a proposé d'assister au gavage. Curieux, nous l'avons suivie. Elle entre dans l'enclos avec un seau de maïs, et là, toutes les oies accourent en cacardant joyeusement. Elle en saisit une, la cale entre ses genoux, lui masse un peu la gorge, place

## **Ça va, ça va**

l'entonnoir dans le bec... et hop, l'oie avale goulûment le maïs, puis repart, tranquille, comme si de rien n'était.

Toute la scène nous a paru plutôt paisible. Pas de cris, pas de stress, pas de panique. Pas de maltraitance animale flagrante.

Mais bon, si l'on regarde du côté de l'industrie à grande échelle – celle dont les images font frémir – c'est une autre histoire. Là, il faut gaver des dizaines de milliers d'oies. Et ce n'est pas franchement fait avec douceur : souvent, c'est mécanisé, brut, impersonnel.

C'est pareil aux Pays-Bas avec les élevages porcins. On aime imaginer les petits cochons gambadant gaiement dans la boue, mais dans les méga-fermes, la réalité est bien plus sombre. On connaît tous les images... Et pourtant, on continue à savourer nos côtelettes et nos tranches de saucisson ! On a donc, disons-le franchement, une sacrée couche de beurre sur la tête...

### **Notre voisine**

Récemment, nous avons découvert que notre voisine française élève chaque année douze jeunes oies pour les gaver, à l'ancienne. Deux fois par jour, une ration de maïs et un bol d'eau, versés doucement dans le bec avec un entonnoir. Tout se fait calmement, sans brutalité, sans panique.

Après environ quatre semaines, c'est l'heure de l'abattage. Elle leur donne un coup sec derrière la tête avec un bâton. L'oie est immédiatement inconsciente. Ensuite, elle lui tranche la gorge, et récupère le sang dans un bol – il servira à faire des boudins.

Les oies mortes sont brièvement plongées dans l'eau chaude pour faciliter la plumaison.

Les jours suivants, toute la famille se rassemble. Oncles, tantes, cousins, cousines, tout le monde met la main à la pâte pour transformer les oies.

*Tout est utilisé.*

## Ça va, ça va

Les plumes et le duvet sont séchés pour faire des coussins. Les têtes vont dans la soupe. Le cou est farci de viande d'oie. Les langues sont frites – un vrai délice !

Le foie devient une belle terrine de foie gras. Les cuisses et autres morceaux de viande sont mijotés dans une grande marmite pleine de graisse d'oie, puis confits dans de grands bocaux en verre.

On fabrique aussi des saucisses, et enfin on extrait le morceau le plus noble : le *magret de canard* – ou d'oie. Ce sont les deux muscles puissants qui permettent à l'oiseau de battre des ailes. Une viande rouge, dense, mais tendre, presque comme un bon steak. On découpe aussi soigneusement les *aiguillettes*, deux petits muscles qui servent au mouvement ascendant des ailes.

En résumé : le *magret*, c'est le biceps. L'*aiguillette*, le triceps.

Pendant cette semaine d'abattage, toutes les techniques se transmettent, de génération en génération.

Voilà, en résumé, l'histoire du foie gras. Ni plus, ni moins. Sans jugement, sans polémique.

Les Français ne se laissent pas démonter. Les amateurs de viande sont encore largement majoritaires. Le végétarisme reste ici un phénomène marginal, même si les choses évoluent peu à peu. Dans de plus en plus de restaurants, on trouve désormais des menus végétariens.

## Bagarre au camping

Un jour, deux familles néerlandaises sont arrivées, l'une avec enfants, l'autre sans. Elles avaient réservé une place au camping pour trois semaines. La famille avec enfants, que j'appellerai Maurice et Karen, était très bruyante.

— *Salut !* cria Karen, puis elle s'assit directement par terre dans les cailloux avec le plus petit bout de chou.

— *Voilà Paul et Joep, ce sont les enfants de Marcel, Jannie est à moi, et ce petit démon, Chrisje, est à la fois à Marcel et à moi,* expliqua-t-elle fièrement.

Bon, on se doutait bien qu'on avait affaire à une famille recomposée. Chrisje se dégagea et fonça droit sur nos plates-bandes soigneusement plantées.

L'autre famille, un peu embarrassée, ne disait pas grand-chose. On ne savait pas s'ils étaient parents ou amis. Un peu plus tard, tout le monde est descendu monter les tentes. Mais Chrisje avait disparu.

Un peu plus tard, Marjo aperçut le petit bonhomme en train d'écraser furieusement toutes nos plantes. Elle s'est approchée et a attrapé le garnement par le bras.

— *Qu'est-ce que tu fais là ? Est-ce que tu fais ça chez toi ? Tu ne peux plus faire ça, hein ! Fais attention !*

Chrisje fila, tout en larmes, vers sa mère. Peu après, Karen est remontée.

— *Salut Marjo, qu'est-ce qui se passe ? Chrisje est complètement bouleversé !*

Marjo lui expliqua la situation.

— *Oui, il ne doit pas faire ça, bien sûr. Mais ne le gronde pas trop fort, il n'a pas l'habitude, tu sais.*

— *Je ne l'ai pas grondé, j'ai juste demandé d'arrêter d'écraser mes plantes.*

Le ton était donné.

Les jours suivants, ce fut une succession d'incidents, de nuisances, de

## Ça va, ça va

disputes, de plaintes des autres campeurs, une vraie catastrophe ! Les tensions tournaient surtout autour de Karen et Chrisje. Le petit garçon était en effet très agité, un vrai « hyperactif » avec des traits d'Asperger et PDDNOS, disons. Mais Karen, elle, avait clairement l'effet d'un chiffon rouge pour lui.

J'ai demandé à quelques clients si ça les dérangeait.

— *Ça va à peu près. Tu sais, quand Chrisje est seul, ça va, mais dès que Karen est là, c'est la cata.*

Les deux familles avaient pour habitude de se retrouver chaque matin à 7 heures dans les sanitaires, tout près des chambres d'hôtes.

Et là, c'était à chaque fois cris, disputes et chahut, réveillant tout le monde dans les chambres d'hôtes. J'ai déjà demandé s'ils pouvaient venir un peu plus tard, ou ne pas venir tous en même temps. Pas moyen. Chaque matin, le même rituel infernal.

J'ai parlé avec l'autre famille, qui supportait tout ça sans broncher.

— *Vous êtes de la même famille ?*

— *Non, pas du tout.*

— *Amis alors ?*

— *Non plus, on s'est rencontrés par hasard à une fête d'anniversaire, on a parlé de nos projets de camping en France, et on a montré quelques photos de votre camping.*

Karen était aux anges :

— *Oh, regarde Marcel, c'est trop chouette ! On y va ensemble ?*

Ils n'ont pas osé refuser. Voilà comment on s'est retrouvés tous ensemble. Quelques jours plus tard, rebelote à 7 heures du matin : bataille rangée aux sanitaires, tout le monde réveillé. Ça ne pouvait plus durer. J'y suis allé et j'ai dit :

— *Écoutez, ça ne peut plus continuer comme ça. Ce sera désagréable pour vous et pour nous. Je vous demande de quitter le camping demain. On en a assez.*

Silence. Ils se regardaient, incrédules.

— *Mais où on va aller alors ?*

### **Ça va, ça va**

— *Trouvez un autre camping, il y en a plein dans le coin. Il y a un très beau terrain dans le village, au bord de la rivière.*

Je leur ai même donné quelques adresses.

— *Et notre acompte ?* criaient-ils indignés.

— *Vous le récupérez, aucun problème. Mais demain, vous partez.*

— *Bon, on va chercher un autre camping aujourd'hui alors.*

J'étais soulagé, pensant que j'allais enfin être débarrassé d'eux.

Le soir, ils sont revenus tout joyeux.

— *On a trouvé un camping !*

— *Super, comment il s'appelle ?*

— *On ne s'en souvient plus, mais c'est juste là-haut, derrière la colline.*

Oh non, pensais-je, c'est le camping de nos amis. Comment ont-ils fait pour y aller ?

J'ai immédiatement prévenu nos voisins, leur racontant toute l'histoire.

— *Je n'ai pas dit que je les envoyais chez vous, hein, ai-je insisté.*

— *Pas grave, merci de m'avoir prévenu. Je vais les mettre à l'écart, loin de nous. Ça ira.*

Soulagé, j'ai raccroché.

Le lendemain, dès six heures du matin, ils faisaient un vacarme d'enfer en démontant tout. Tout le monde réveillé encore une fois. Ils ont demandé s'ils pouvaient laisser une tente pour la récupérer demain.

Ça allait, tant qu'ils parlaient. Le lendemain matin, Marcel et Karen sont revenus à six heures pour ramasser la tente, avec tous les enfants. Comme s'ils avaient reçu des instructions, les enfants ont tout mis sans dessus dessous. Enfin, ils sont partis en klaxonnant.

Quelques jours plus tard, nos voisins m'ont dit que chez eux aussi c'était la catastrophe. L'autre famille était repartie au bout d'un jour, toujours en se disputant.

Ça va, ça va

## Pico notre chien

Quand nous sommes partis pour la France, nos deux fils sont restés aux Pays-Bas.

— *Bonne chance en France, mais moi je reste ici*, avait dit l'aîné, catégorique. Le plus jeune, 24 ans, avait eu plus de mal à accepter notre départ.

Pico, notre teckel à poil dur, était prêt pour l'aventure. Avec son instinct de chasseur, une vie dans 14 hectares de forêt lui plaisait à merveille. En effet, une fois installés, Pico était toujours dehors ! Chaque matin vers dix heures, il partait flâner dans les bois et ne revenait que pour manger. On le voyait souvent aussi dans le pré en bas, creusant frénétiquement. On ne voyait que sa queue qui remuait au-dessus de l'herbe.

— *Il creuse encore après les taupes*, on se disait.

Quand on voulait sortir, il fallait d'abord le retrouver. S'il était dans les bois, c'était perdu d'avance. S'il était dans le pré, on l'appelait. Il levait la tête un instant au-dessus de l'herbe, puis se remettait à creuser.



### **Ça va, ça va**

Un jour, alors que je marchais dans la forêt, assez loin de la maison, un renard a surgi sur le chemin, surpris, puis a vite disparu dans les broussailles. Peu après, Pico a déboulé en aboyant après le renard, sans même me voir.

Parfois, il attrapait un rat. Quand des clients arrivaient, je l'ai vu passer derrière eux avec un énorme rat dans la gueule. J'ai vite détourné les clients, pendant que Marjo emmenait discrètement Pico. Une autre fois, il s'est faufilé sous la table à manger, déposant un autre rat mort.

Heureusement que personne ne l'a vu !

Un jour, il est tombé gravement malade. Il hurlait quand on le soulevait.

On a craint une hernie, maladie typique des teckels. Je l'ai emmené chez le vétérinaire. Enfin, vétérinaire... plutôt vétérinaire pour le bétail. On vivait dans une région d'élevage, ils n'étaient pas trop habitués aux chiens, chats et cochons d'Inde. En salle d'attente, un paysan se disputait à la réception :



## Ça va, ça va

— *Le mouton est mort ! Je peux rendre les médicaments coûteux ?*

— *Il n'a pas survécu, » dit le vétérinaire. Où est l'animal ?*

— *Il est dans ma camionnette, là derrière.*

Ils sont sortis, ont ouvert la porte, et là, effectivement, un mouton mort sur le dos, la langue pendante. Le vétérinaire a enfilé un tablier, pris un couteau, et a ouvert la bête de la gorge à la queue. Il a plongé les bras jusqu'aux coudes dans les entrailles, et les a sorties.

— *Voilà ce que je pensais, a-t-il dit, torsion des intestins avec une grosse infection.*

Il a tout remis dedans, refermé la porte, puis est revenu me voir, les mains ensanglantées :

— *Je peux vous aider ?*

Un peu gêné, je l'ai suivi. Après avoir lavé ses mains, il a examiné Pico, et suspecté une hernie cervicale.

— *Je vous conseille la clinique vétérinaire de Toulouse pour faire des radios.*

Finalement, Pico a été opéré du cou et a bien récupéré.

À un moment, il est devenu trop gros, il vieillissait. On a voulu le mettre au régime, mais les clients lui donnaient des biscuits en douce.

— *Un petit biscuit ne peut pas faire de mal, disaient-ils.*

— *Peut-être pas, mais si tout le monde fait pareil...*

Un jour, des campeurs sont venus en se plaignant :

— *Pico a mangé tous nos croissants !*

— *Comment est-ce possible ?*

— *Ce matin, il s'est faufilé dans notre tente et a englouti cinq croissants.*

Derrière eux, j'ai vu Pico, le ventre énorme, remonter péniblement le chemin !

Au fil du temps, on a entendu d'autres histoires de ses escapades. Un jour, en me promenant, je l'ai surpris en train de se glisser sous une tente, la queue qui remuait sous la toile.

J'ai demandé à tout le monde de bien surveiller sa nourriture. Le

## Ça va, ça va

lendemain, des clients ont raconté que Pico avait ouvert leur boîte d'œufs et tout mangé.

— *On pensait qu'il laisserait les œufs tranquilles !*

Plus tard, j'ai mis un panneau pour rire : « CHIEN VOLEUR » (chien voleur).



Pico a levé la patte juste devant le panneau, comme pour protester !

Peu avant nos vacances, Pico est tombé malade. Il vomissait et ne mangeait plus. J'ai de nouveau consulté un vétérinaire, un autre, plus spécialisé dans les petits animaux. Il a diagnostiqué une hépatite, on est rentrés avec un sac plein de médicaments. Les voisins devaient le garder pendant notre absence. On était tristes de le laisser malade. Quand on a appelé, ils ont dit qu'il allait mieux.

De retour de vacances, on est allés le chercher. Le lendemain matin, il ne sortait plus de son panier. Il était gris comme une ombre.

— *Kees, viens vite, il va mourir !* cria Marjo.

Le pauvre respirait à peine, et peu après, il a rendu son dernier souffle. On

### Ça va, ça va

a réalisé, horrifiés, que Pico avait attendu notre retour. On l'a enveloppé dans sa couverture et enterré à son endroit préféré dans la forêt.

Un an plus tard, on a ressenti le manque d'un chien. J'ai vu sur internet une photo d'un petit teckel de 7 mois. On a pris rendez-vous avec le propriétaire. Après 200 km de route, on ne trouvait pas l'adresse. On l'a appelé, il a dit :

— *Je viens à vous.*

Un demi-heure plus tard, une voiture est arrivée, un homme est sorti avec une boule de poils dans les bras. Le petit chien regardait partout, apeuré. On a eu l'impression d'être dans une scène de deal de drogue.

« Il est en bonne santé ? » ai-je demandé. « Laisse-le courir un peu. »

Après avoir vérifié les papiers, on a payé et ramené notre nouveau co à la maison. On se disait que c'était un chien de chasse refusé, trop timide pour la chasse au sanglier.



## Ça va, ça va

Il a fallu un certain temps à notre nouveau Pico pour s'habituer. Il s'est tout de suite attaché à Marjo, alors que moi, il ne voulait rien savoir. Apparemment, il avait peur des hommes. Ce n'est qu'après que Marjo soit partie seule aux Pays-Bas pendant deux semaines, que Pico et moi sommes restés ensemble et sommes finalement devenus amis.

Quand nous avons déménagé à Villeneuve-sur-Lot, ce fut aussi un grand changement pour Pico. Il avait alors déjà 8 ans. En général, les teckels vivent entre 12 et 15 ans.

À l'âge de douze ans, sa santé a commencé à décliner. Il s'est mis à tousser. Au début, le vétérinaire n'a rien trouvé d'anormal. Je lui ai demandé s'il ne pouvait pas s'agir de vers pulmonaires ou quelque chose dans ce genre. Nous avons reçu un traitement vermifuge, mais ça n'a rien changé. La toux est devenue de plus en plus forte, et parfois il crachait un peu de sang. Son énergie diminuait aussi de jour en jour. Lors des petites promenades, il peinait à suivre derrière nous. À un moment, nous avons remarqué que sa respiration s'accélérait beaucoup. Il peinait vraiment à reprendre son souffle.

De retour chez le vétérinaire, ils ont fait des radios de ses poumons. On a vu quelque chose. Quelques semaines plus tard, une échographie a confirmé qu'il s'agissait probablement d'un cancer du poumon. Nous avons reçu des médicaments pour le soutenir un peu.

Mais Pico a continué à décliner. À un moment donné, il respirait jusqu'à soixante fois par minute ! Pourtant, il ne semblait pas souffrir. Il mangeait bien, était joyeux et alerte, mais dormait beaucoup. Les promenades, c'était fini, il n'en avait plus la force.

Marjo voulait qu'on l'endorme, mais moi, j'avais plus de mal avec cette idée. Finalement, nous avons appelé le vétérinaire pour qu'il vienne à la maison et endorme Pico.

Ça va, ça va



<https://vimeo.com/manage/videos/114602804>



## Métastasé

Cela fait déjà un moment que nous avons reçu une réservation d'une semaine de la part de Jan et Mieke. Ils devaient arriver le 7 juillet. Un couple un peu âgé, jamais venu en France auparavant.

Le 7 juillet, toujours pas de Jan et Mieke. Étrange. Je vérifie la réservation : oui, c'était bien le 7 juillet leur arrivée. Nous avons essayé de les appeler. Pas de réponse ! Que faire ? Attendre...

Le lendemain vers quatre heures, un couple arrive.

— *Eh bien, quel bel endroit !* dit-il en regardant sa montre, *nous sommes pile à l'heure.*

— *À l'heure ?!! Vous avez vingt-quatre heures de retard ! Honnêtement, je vous attendais déjà hier !*

Mieke donne aussitôt un coup dans le flanc de Jan.

— *Tu vois, imbécile ! Je te l'avais bien dit, crétin, idiot que tu es !*

Une dispute éclate dans la cour intérieure.

— *Allez, dis-je, ce n'est pas grave, le plus important c'est que vous soyez là.*

Je les prends par le bras et les emmène au bar pour ne pas encombrer les autres invités avec leur querelle.

— *Allez, pas de dispute, je vous offre un verre de bienvenue, que puis-je vous servir ?*

— *Ah, dit Jan, content d'être là. C'est notre première fois en France et notre première expérience en chambres d'hôtes.*

Nous avons bien ri, Jan n'avait pas vraiment réalisé ce qu'il venait de dire. (d'hôtes en hollandais, ça veut dire « mort ! »)

— *Oui, ai-je répondu, mieux que vivre une expérience quasi-mortelle, j'espère !*

Le contact est noué et tout s'est bien passé. Jan et Mieke étaient un peu distraits mais très sympathiques, avec beaucoup d'humour, et Mieke n'hésitait pas à taquiner Jan de temps en temps. Nous avons bien ri avec

## Ça va, ça va

eux, et au bout d'une semaine, nous nous sommes quittés avec de gros bisous.

— *Nous n'avons jamais passé de vacances aussi agréables ! Super !*  
Cela fait chaud au cœur.

L'année suivante, nous avons reçu un coup de fil de Mieke. Jan avait un cancer du poumon, en phase avancée. Il était métastasé. Jan était en fait déjà donné perdu. Waouh, ça fait un choc !

Ils souhaitaient quand même revenir à l'automne pour une autre belle semaine de vacances, *les dernières vacances de Jan !* disait-elle en sanglotant.

— *Oh là là, Mieke, quelle triste nouvelle ! Bien sûr que vous êtes les bienvenus !*

— *Nous venons avec Patrick et Paula. Patrick est le meilleur ami de Jan. Ils conduiront, car Jan ne peut plus après la chimio et la radiothérapie.*

Peu après, la réservation est arrivée : deux chambres pour une semaine.

En septembre, le groupe est arrivé. Patrick et Paula devant, Jan et Mieke derrière la voiture.

Paula souffrait d'une obésité sévère, et Patrick semblait lui aussi peu en forme. Paula a roulé de la voiture avec l'aide de Patrick, et Jan a plaisanté joyeusement :

— *Eh bien Kees, pile à l'heure, pas vrai ? Le bon jour en plus !*

Tout le monde a ri.

Paula était une personne très acerbe, critiquant tout. Nous avons vite remarqué que l'ambiance entre Paula et Mieke était tendue. Jan et Patrick, eux, semblaient bien s'entendre. Deux vrais copains.

À table, Mieke s'asseyait toujours juste en face de Paula. Elle lui lançait des regards méchants et lançait des remarques haineuses ou ambivalentes. Rien ne plaisait à Paula : la nourriture, le temps, les

### Ça va, ça va

boissons, le lit, rien ne convenait. Patrick se pliait en quatre pour lui faire plaisir : coussin dans le dos, massage des pieds, plus près du radiateur. Patrick acceptait tout docilement. Et Mieke ne cessait de la provoquer, ce qui exaspérait encore plus Paula.

Le lendemain, les quatre sont partis en excursion. Nous et les autres invités étions soulagés, un peu de calme ! En fin d'après-midi, le groupe est revenu. On a entendu déjà beaucoup de disputes dans la voiture.

La portière de Paula s'ouvre en grand.

— *Patrick !! Viens m'aider à sortir de cette voiture et à me porter jusqu'à ma chambre !! Maintenant !! Et prends mes coussins !!*

Patrick, toujours soumis, l'aide à sortir, et elle boitille jusqu'à la chambre avec lui à ses talons.



Ils avaient visiblement eu une grosse dispute pendant l'excursion. Ça promettait pour le dîner !

Au dîner, Mieke s'assoit de nouveau face à Paula et rallume la flamme.

## Ça va, ça va

Nous étions une douzaine à table. Paula commence à râler :

— *Je n'aime pas les pâtes ! Tu ne pourrais pas me faire autre chose ? Et quel dessert on a ?!*

Le repas, surtout les desserts, c'était très important pour Paula, compte tenu de son poids d'au moins 150 kilos.

*Oh, dit Mieke, je prendrai ta part, j'ai un paquet de crackers quelque part pour toi.*

Oh là là, ça promettait une soirée mémorable. Nous étions mortifiés, surtout devant les autres invités.

À un moment où la dispute s'envenimait, l'un des invités a soudain frappé la table avec la paume ! Tout le monde a sursauté !

— *PAULA, tu es une sacrée grosse conne de peste !!* a crié Anne, une de nos invitées !

— *Tu comprends pas que ce sont les dernières vacances de Jan, espèce de serpent égoïste ? Tu gâches ses derniers moments avec tes jérémiades, tes ordres, et tes plaintes !!*

Wow, je ne m'y attendais pas. Tous les invités regardaient Anne, puis Paula, qui pâlit et se retira. Les autres invités ont rejoint le débat avec approbation, et Mieke regardait Paula dans les yeux avec un grand sourire satisfait.

Paula éclate en sanglots et crie :

— *Patrick ! Je veux aller dans ma chambre maintenant ! Tout de suite ! Viens m'aider !*

Le silence est tombé à table.

— *Marjo, c'est quoi le dessert ?* demande Mieke comme si de rien n'était.

Je suis allé à la chambre de Patrick et Paula. Paula, le visage en larmes, jetait ses vêtements dans sa valise en jurant.

### **Ça va, ça va**

— *Je rentre à la maison, maintenant ! J'en ai assez. On part demain matin.*

*Jan et Mieke se débrouillent. Je ne veux plus les voir !*

— *Tu peux pas faire ça, Paula ! Comment vont-ils rentrer ?*

— *Qu'ils se débrouillent. Nous, on s'en va. Sans eux !!*

Oups, on avait un sérieux problème, une vraie crise !

Le lendemain, les esprits se sont un peu calmés. Anne a présenté ses excuses à notre demande, et nous avons fait tout notre possible pour séparer Paula et Mieke les jours suivants. Je plaçais Mieke systématiquement de l'autre côté de la table, où elle ne pouvait pas voir Paula. Je m'asseyais en face d'elle et la surveillais de près. Je ne pouvais pas empêcher de temps en temps un regard haineux ou une remarque cinglante envers Paula.

Un jour plus tôt que prévu, le groupe est parti dans un tumulte énorme. Quelle semaine ! Nous n'avions jamais vécu quelque chose d'aussi intense !

Six mois plus tard, nous avons reçu un email de Mieke. Jan était décédé.

Ça va, ça va

## Le restaurant du village

Le restaurant de Martrin est toujours une source inépuisable de scènes hilarantes et de ragots croustillants. Martrin est un minuscule village perché entre les collines de l'Aveyron, composé d'une charmante petite église entourée d'une dizaine de fermes éparpillées. Le maire fait de son mieux pour maintenir un minimum de vie dans le bled.

Le restaurant local, c'est plutôt un « Multi Service » : un endroit où l'on peut manger, faire quelques courses, poster son courrier et acheter une baguette toute fraîche. Les exploitants doivent aussi préparer le déjeuner des élèves de l'école du village.

Le bâtiment historique, avec son jardin et sa vue à couper le souffle, est loué pour une bouchée de pain à un gérant, à condition qu'il assure ces



quatre services. Le problème, c'est que les gérants changent aussi vite que les mouches sur une tarte aux pommes.

Un jour, ce fut au tour de Serge et Fabrice, un couple gay venu de Provence. Serge, costaud comme un taureau, les muscles tatoués et les chemises à carreaux déboutonnées jusqu'au nombril, avec des bagues

## Ça va, ça va

partout et une énorme croix en argent pendue au cou, passait son temps en cuisine, pas tant parce qu'il savait cuisiner, mais plutôt parce qu'il avait tendance à régler ses comptes avec les clients, souvent de façon peu diplomate.

Fabrice, son compagnon, était tout le contraire : mince, adorable, un vrai nounours en peluche, il faisait le service avec une gentillesse exemplaire, aidé par ses manières délicatement féminines.

Quand nous y allions, le maire dînait souvent avec sa femme, manifestement lié par un pacte tacite avec Serge et Fabrice.

Les avis des clients allaient de « Très bien, chouette endroit » à « Première et dernière fois ! »

Quand Serge s'échappait de la cuisine, il arpentait la salle du regard, cherchant une victime. Mieux valait ne pas attirer son attention si quelque chose n'allait pas ! Si jamais il se lançait dans une altercation avec un client, Fabrice accourait pour le repousser dans sa cuisine.

Un jour, j'ai vu une annonce pour une « soirée dîner dansant » avec un groupe de musique.

On s'est dit : sympa, allons-y avec nos invités.

À notre arrivée, Fabrice était en pleine déprime.

— *C'est pas mon jour*, sanglotait-il.

— *Qu'est-ce qui se passe ?* lui ai-je demandé, inquiet.

— *Ma mère est morte cette nuit !* et il s'est effondré en larmes.

Tout le monde a essayé de le consoler. Un peu plus tard, on s'est installés. Mais le groupe, lui, restait aux abonnés absents.

## Ça va, ça va

— *Fabrice, c'était bien un dîner dansant ce soir ?*

— *Je vous ai dit que c'était pas mon jour ! » pleurnicha-t-il. « Le groupe est payé, mais Serge les a insultés parce qu'ils ne venaient pas, alors ils ont boycotté ! Mais j'essaie de trouver autre chose.*

Vers dix heures, un homme est arrivé avec son accordéon et a commencé une série de polkas à faire frémir les orteils. Le chant ne sauvait rien. Une heure plus tard, un kit de batterie est arrivé.

— *Peut-être que ça va s'améliorer, avons-nous espéré.*

L'accordéoniste a été rejoint par une fille à la flûte à bec et un gars qui martelait furieusement la batterie. Un soupir de soulagement a parcouru la salle quand le trio a fait une pause.

Pendant ce temps, Fabrice courait entre les tables en sanglotant pour servir à manger et à boire.

Moins d'un an plus tard, Serge et Fabrice avaient disparu comme des voleurs : Serge s'était fâché copieusement avec le maire.

Ensuite, ce fut au tour de deux Italiens : Carlo en cuisine, et Papà au service.

Curieux, nous y sommes allés. Les pizzas étaient délicieuses ! Rarement mangé d'aussi bonnes pizzas !

— *Super, une vraie pizzeria à côté !* tout le monde était enthousiaste.

Quelques mois plus tard, nous sommes revenus avec des amis français. Ce fut une expérience inoubliable !

Il n'y avait aucun autre client quand nous sommes arrivés. Dommage. Papà est venu prendre la commande.

### **Ça va, ça va**

— *Désolé, dit-il, on n'a plus que des bouteilles de vin. Je vais vous choisir une bonne bouteille.*

Dehors, une enceinte crachait de la musique assourdissante en pleine tête. Quand Papà est rentré, j'ai tourné l'enceinte vers un mur pour pouvoir parler. Peu après, il revient avec une bouteille poussiéreuse et galère à déboucher. Le vin versé était presque noir.

— *Celui-là n'est pas bon, ai-je pensé.*

— *C'est un vin très spécial, s'est-il vanté, avant de retourner allumer l'enceinte vers nous. Le goût ? Du porto qui fermente !*

Nous avons rappelé Papà. Pendant que je retirais des morceaux de bouchon, je lui ai dit que le vin était pourri.

— *Mille excuses ! a-t-il crié, en examinant la bouteille. Je vais chercher une autre !*

Retour à l'intérieur. On a vite entendu une dispute monumentale entre Carlo et son père.

— *Figlio di puttana ci sei. Ti avevo avvertito così !* rugissait Carlo.

— *Non è così che parli a tuo padre, moccioso !*

Je suis allé doucement vers le restaurant, ai tourné l'enceinte à nouveau vers le mur, puis fermé la porte en douceur.

Un quart d'heure plus tard, Papà revient avec une autre bouteille poussiéreuse, déjà passée de son meilleur temps. On s'est dit « tant pis ».

On a demandé où étaient les pizzas. Cela faisait déjà une heure.

— *Désolé !* cria Papà en réglant le volume. *C'est la poisse.*

### Ça va, ça va

— *Se lo fai un'altra volta, ti riporto in Italia. Ti odio ! s'est encore entendu depuis la cuisine !*

— *Eh, ti caccio fuori, buono a nulla !*

J'ai refermé la porte, et j'ai fait taire Eros Ramazzotti en débranchant l'enceinte.

Enfin les pizzas sont arrivées, que j'avais chaudement recommandées. Grosse déception ! Moitié carbonisées, moitié à peine cuites. Imangeables !

Carlo est sorti.

— *Tout va bien ? Les pizzas sont bonnes ?*

On a vidé notre sac.

— *Bonnes ? Regardez ça, c'est noir, cramé ! Et en plus, vous nous servez deux fois du vin pourri ! Et votre ambiance, avec vos disputes, elle est pas géniale non plus !*

Sans un mot, Carlo est retourné à l'intérieur, furieux, et la dispute a repris.

— *Vedi adesso, figlio di puttana! Ti avevo avvertito così !!*

À la fin de la soirée, Papà est ressorti débarrasser la table.

— *Vous voulez un dessert ? J'ai un tiramisu délicieux.*

— *Non merci !* avons-nous crié en chœur.

— *Faites l'addition, ai-je dit, on s'en va. J'espère que vous ferez un geste commercial après cette catastrophe.*

Il a froncé les sourcils, est rentré en claquant la porte, puis a rebranché l'enceinte.

### **Ça va, ça va**

Encore une énorme dispute. Dix minutes plus tard, il revient furieux.

— *Allez-y, partez ! Vous ne payez rien ! Basta !*

Il est reparti en claquant la porte.

Surpris, nous avons pris nos affaires et sommes rentrés.

Quelle soirée ! Au moins mémorable, on en rit encore !

Et oui, les Italiens ont depuis disparu.

## Le pèlerinage

J'ai vu dans le journal local une annonce pour une procession, « Le pèlerinage de Notre Dame d'Orient », une marche de quatre kilomètres entre le village de Pousthomy et le Monastère des Bénédictines Notre Dame d'Orient, suivie d'une messe à l'église. Les fidèles étaient invités à participer en priant.

Je me rappelle très bien, enfant, des magnifiques processions de ma ville natale, Sittard. Avant le départ, on passait la matinée à créer d'incroyables tapis de sable coloré dans les rues. Le curé avançait sous un dais porté par quatre servants de messe costauds, tenant une monstrance dorée brillant au soleil, contenant l'hostie, symbole du corps du Christ. Derrière lui, on portait une magnifique statue de Marie. La fanfare entière de Sittard ouvrait la marche, précédée des « bielemannen » : deux gaillards impressionnants, coiffés comme des cosaques, barbes longues, portant un tablier de cuir et une énorme hache sur l'épaule. Ces « hommes à la cloche » ouvraient la voie aux troupes de Napoléon en dégagant les obstacles sur le chemin. La procession se terminait par des guildes de tireurs et des porteurs d'étendards. Tout cela faisait une impression inoubliable sur moi, petit garçon de six ans.

La procession se rendait ensuite à l'église pour la messe solennelle.

Pendant la messe, le sacristain défilait dans l'église, vêtu d'un bel uniforme avec une écharpe, des épaulettes dorées, un chapeau noir orné d'une plume rouge, des gants blancs et un énorme bâton à tête d'argent, qu'il levait fièrement en marchant dans les allées. Ceux qui ne se comportaient pas ou ne s'agenouillaient pas recevaient un petit coup de bâton pour les remettre dans le droit chemin.

Moi, je traînais au fond avec mes copains, à faire les imbéciles. À la fin de la messe, alors qu'on sortait, le curé nous attendait dehors. Il s'est approché de moi, et d'un grand geste, devant tout le monde, m'a collé

## Ça va, ça va

une gifle mémorable que je sens encore aujourd'hui ! Puis il est reparti en claquant la porte de l'église, sous les regards approbateurs de l'assemblée.

Mais revenons à la France : j'ai vu cette annonce et, curieux, j'ai décidé d'aller voir ce qu'il restait de cette grandeur dans les processions d'aujourd'hui.

Je n'en attendais pas trop. Je connaissais déjà le Monastère des Bénédictines Notre Dame d'Orient, un tout petit couvent avec une belle église au plafond en bois, où vivent trois nonnes.

Arrivé au point de départ à Pousthomy, j'ai trouvé une vingtaine de fidèles, tous bien âgés, aucun plus jeune que soixante-dix ans. À soixante ans, j'étais clairement le benjamin. Après un quart d'heure, un minibus est arrivé, en sont descendues deux nonnes qui ont sorti une énorme statue de Marie du coffre. Aidées des spectateurs, elles ont assemblé un support pour porter la statue.

Une autre quinzaine de minutes et la procession s'est mise en marche : quatre bénévoles portaient la statue, suivis des deux nonnes, et derrière une quarantaine de fidèles à la retraite. Pendant cette « impressionnante » procession, on récitait sans cesse le « Je vous salue, Marie » :

*Je vous salue, Marie  
pleine de grâces ;  
le Seigneur est avec vous.  
Vous êtes bénie entre toutes les femmes et Jésus,  
le fruit de vos entrailles, est béni.  
Sainte Marie,  
Mère de Dieu,  
priez pour nous, pauvres pécheurs,  
maintenant et à l'heure de notre mort.  
Amen.*

### Ça va, ça va

Le « Je vous salue » était entrecoupé de chants religieux que tout le monde reprenait à pleins poumons. Les quatre porteurs de la statue se relayaient souvent. Moi aussi, j'ai eu l'honneur d'être porteur un moment. Vu que je suis un peu plus grand que les autres, c'est moi qui ai pris la plus grosse partie du poids de cette statue de plomb. La procession s'est arrêtée plusieurs fois, une des nonnes lisant un verset de la Bible.



Vers onze heures, nous sommes arrivés à l'église du Monastère, où le curé et d'autres fidèles, qui avaient décliné la marche, nous attendaient. La statue a été bénie, puis portée à l'intérieur, suivie par ceux restés dehors.

Après la messe, les trois nonnes nous ont accueillis dehors, servant des amuse-bouches et offrant du jus de pomme ou du vin blanc doux dans des gobelets en plastique. La doyenne, Soeur Marie, était en fauteuil roulant, bien dans les quatre-vingt-dix ans et totalement sourde.

### **Ça va, ça va**

À un moment, un vieil homme en fauteuil a été placé à côté de Marie. Sa accompagnatrice a crié dans une trompette en cuivre que Soeur Marie tenait à son oreille :

— *Bonjour Marie !! Ici, c'est Jacques !!!*

— *Oui, oui*, a répondu Soeur Marie, *Saint Jacques*.

— *Non, non !* a hurlé l'accompagnatrice encore plus fort, *C'est Jacques, ton frère !!!*

Marie ne comprenait rien et répétait obstinément :

— *Oui, oui, Saint Jacques !*

Bientôt, il n'y avait plus aucune communication possible et frère et sœur se contentaient de se regarder stoïquement.

Après une demi-heure, tout le monde a levé le camp.

Bref, encore une journée mémorable, typiquement française.

Un petit film de cet événement unique est visible ici:

<https://www.youtube.com/watch?v=HhpziqS4BPo>

**Ça va, ça va**

## Les trésors du trottoir à la française

Nulle part ailleurs qu'en France les marchés aux puces ne sont aussi nombreux ni aussi populaires. Pourquoi ? Parce que le Français ne jette rien. Jamais. Il use ses affaires jusqu'au dernier souffle, puis il essaie de les refourguer avec panache sur une brocante dominicale. Et croyez-moi, il y met tout son cœur.

Les brocantes, c'est sacré ici. Qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il neige ou qu'il fasse 40 degrés à l'ombre, le vide-grenier dominical aura lieu. Et si c'est une grosse brocante, on y colle aussi le samedi, histoire de maximiser le déballage de cochonneries.

### La Brocante

La brocante, c'est un peu le sommet de la hiérarchie du bric-à-brac. On y trouve des "antiquaires" qui vendent des "chefs-d'œuvre" à des prix d'œuvre d'art... mais aussi des particuliers qui essaient de vendre le vase moche de tante Germaine. En général, ça se passe sur la place du village, avec une ambiance du tonnerre. Les cafés sont pleins à craquer, les touristes déambulent entre les stands baignés de soleil, commandent un



## **Ça va, ça va**

café allongé ou une noisette en terrasse, et observent avec amusement le défilé de personnages hauts en couleur, parfois déguisés comme pour un carnaval en plein mois d'août.

Vers midi, c'est la ruée vers les restos. Les visiteurs cherchent une table libre tandis que les exposants, eux, se jettent sur leur sandwich jambon-fromage, assis derrière leurs étals, car la négo continue, même avec la bouche pleine.

## **Le Vide-Grenier**

Traduction littérale : vider le grenier. C'est organisé par des assos – de pétanque, de danse, de tennis, de chasse, de pompiers, bref, tout le monde s'y met. Une fois par an, c'est LE grand événement du club. Pas de restos ici, donc ils montent leur propre cantine : thermos de café (1 euro le gobelet plastique), barnum avec frites-saucisse, et bien sûr une buvette avec bières et petits vins locaux.

Le tout se passe souvent autour d'un terrain vague ou du club-house. Une cinquantaine de stands, pas plus. Mais attention, certaines associations ont bossé dur pendant des années et ont transformé leur vide-grenier en méga-événement régional avec des centaines d'exposants et des embouteillages dignes du périphérique parisien. La gendarmerie doit parfois intervenir pour assurer une circulation fluide. C'est du sérieux.

## **La Vide-Maison**

Là, c'est plus intime... et un brin morbide. Papy et Mamie sont partis au ciel, et la famille veut vendre la maison. Mais avant ça : liquidation totale du contenu. On vide tout, on étale tout, et on vous fait faire le tour du propriétaire. Tout y passe : casseroles cabossées, frigo dégivré (mais pas décongelé), canapé affaissé, lit grinçant, pendule muette, et même les outils rouillés de Pépé. Et tout ça avec un grand sourire :

## Ça va, ça va

— Vous avez vu cette magnifique perceuse de 1963 ? Encore presque en état !

Le public se presse dans la cuisine, monte au grenier, fouille les placards. Moi, je me sens toujours un peu intrus, comme si je marchais sur les souvenirs d'une famille endeuillée avec des bottes de chantier.



## Mais où et quand ?

Les Français savent toujours où se trouve la brocante du week-end. S'il y en a une le 12 septembre, notez-le : elle aura lieu tous les deuxièmes dimanches de septembre pour les 200 prochaines années. Et si vous n'êtes pas au courant, pas de souci, il suffit de lever les yeux : les lampadaires sont recouverts d'affiches criardes annonçant fièrement la "Grande Brocante de St-Ventriloque-les-Bains".

Sinon, il y a internet : [www.brocabrac.fr](http://www.brocabrac.fr) et [www.vide-greniers.org](http://www.vide-greniers.org) recensent tout ce qui se vide dans l'Hexagone.

## Ça va, ça va

### Emmaüs & Troc

La France a aussi ses temples du recyclage. Le plus célèbre ? **Emmaüs**, fondé par l'Abbé Pierre en 1949. Le concept : aider les plus démunis à s'en sortir en leur donnant du travail... et en vidant les maisons des autres. On y trouve parfois de véritables perles pour trois fois rien. Attention, c'est ouvert un ou deux jours par semaine. Le reste du temps, c'est portes closes.

Ensuite, il y a le **Troc de l'Île**, alias **le Troc**. Vous y déposez vos vieilleries, ils les vendent pour vous (et prennent leur commission bien méritée). C'est plus cher qu'Emmaüs, mais aussi plus select. Il y en a dans toutes les grandes villes, souvent en périphérie. Un petit coup de Google, et hop.

### Les Rolls Royce des puces

Deux événements méritent une mention spéciale :

**La Braderie de Lille** : la plus grande brocante du monde. Premier week-end de septembre, Lille devient la capitale mondiale de la chaussette orpheline et de la poêle sans manche. Des millions de visiteurs, des tonnes de frites-moules, et des montagnes de trucs invendables vendus avec panache.

Et bien sûr, **le Marché aux Puces de Saint-Ouen**, à Paris. Un dédale de 9 hectares d'allées, ruelles et box métalliques, où l'on trouve tout, absolument tout. Des rideaux à franges ? Il y a un stand spécialisé. Des miroirs géants ? Juste à côté. Des tables de monastère ? Par ici. Des casques des deux guerres mondiales ? Vous y êtes.

Un jour, j'y ai vu une vieille dame assise par terre devant un tapis couvert... de dentiers usagés. Un petit papi curieux les essayait un par un devant son miroir de poche. Il est reparti avec un sourire éclatant – en tout cas, plus qu'à son arrivée.

## Ça va, ça va

Si vous passez par Paris, n'hésitez pas une seconde : allez aux Puces ! Vous pouvez même réserver **une visite guidée**, avec un connaisseur qui vous



montrera les trésors cachés.

Métro **Porte de Clignancourt**, puis direction nord à pied pendant 500 mètres. Si vous vous perdez, demandez à n'importe qui : "Pardon, les Puces ?" – on vous y mènera comme à Lourdes.

## La tempête

À chaque grosse averse, un petit ruisseau apparaissait comme par magie sur notre parking. Il dévalait gentiment la pente, et nous, on lui traçait un petit chemin. On trouvait ça plutôt marrant, notre propre ruisseau privé. Un jour, je suis allé voir d'où venait ce filet d'eau. Au-dessus de la maison passait un vieux chemin de charrette, et encore plus haut une route goudronnée avec un fossé sur le côté. L'eau de pluie en trop y était canalisée et s'écoulait à certains endroits par des tuyaux sous la route, pour finir sur ce chemin juste au-dessus de chez nous. Ensuite, ça dévalait par des rigoles jusqu'à chez nous. Après quelques jours de pluie, ça pouvait continuer à couler pendant un bon moment.

En octobre, des amis qui habitaient un peu plus loin nous ont appelés :

— *On a mis un lapin au four, ça vous dit de venir dîner ?*

Bon, "lapin" nous rappelait un souvenir plutôt triste. La dernière fois qu'on en avait mangé, on avait reçu un coup de fil des Pays-Bas : notre meilleur ami venait de mourir subitement d'une crise cardiaque, à cinquante ans. Mais bon, on s'est dit que ça ne devait pas empêcher le dîner d'être bon...

Pendant le repas, il n'a pas arrêté de pleuvoir. Et pas juste une petite pluie, non. À un moment donné, c'était carrément le déluge !

— *Waouh, c'est vraiment un temps de chien !*

Et là, le téléphone sonne : notre voisin.

— *Rentrez tout de suite ! C'est la catastrophe ici !!*

On a laissé tomber le lapin, remercié nos hôtes et foncé vers la voiture. Deux pas dehors, et on était déjà trempés jusqu'aux os.

Sur la route, c'était l'apocalypse : arbres qui pliaient sous le vent, torrents d'eau sur l'asphalte, branches et pierres partout.

— *C'est décidé, plus jamais de lapin !*

En arrivant chez nous, à la lueur du lampadaire, on découvre que notre charmant petit ruisseau s'est transformé en une vraie coulée de boue,

## Ça va, ça va

dévalant le parking à toute vitesse, inondant le garage et poursuivant sa route jusqu'à nos sanitaires de camping. Une partie du flot entrain même directement dans les bâtiments. Notre gentil filet d'eau était devenu un monstre brun et furieux, emportant tout sur son passage.

Ni une ni deux, bottes aux pieds, cirés enfilés, et pelles en main, car s'il y a bien une chose que les Hollandais savent faire, c'est dompter l'eau.

On a commencé à creuser des tranchées pour guider le flot ailleurs.

Dans les sanitaires ? 30 cm de chocolat liquide au sol.

Et quand on a ouvert la porte voisine... mauvaise idée ! La boue a foncé dedans comme une vague !

Dans le garage, les tondeuses prenaient un bain de boue jusqu'aux genoux, et le chemin vers le camping avait tout simplement disparu.

Heureusement, pas de campeurs ce soir-là. On a bataillé jusqu'à 2h du matin. Trempés, crevés, épuisés, on a fini par aller se coucher.

Le lendemain matin, l'étendue des dégâts nous a scié les jambes.

On a immédiatement appelé notre assureur et le maire du village.

Le maire était là dix minutes plus tard, choqué :

— *Quelle horreur... quelle menace !*

Il nous a proposé d'envoyer du renfort.

— *Avec plaisir !* avons-nous répondu.

Une demi-heure plus tard, André, un agriculteur qui habite au-dessus de chez nous, est arrivé, bouche bée devant le chaos.

— *Je peux venir avec la pelleteuse pour déblayer, parce qu'à la main... c'est mission impossible.*

Il a estimé les coûts pendant que l'assureur, arrivé entre-temps, s'exclamait :

— *Oh là là, quel sinistre !*

Il nous a assuré que les dégâts à l'intérieur seraient remboursés.

— *Pas de problème, vous êtes couverts !*

## Ça va, ça va

Mais dehors ?

— *Tant pis...*

Exactement ce qu'on craignait.

Une heure plus tard, André était de retour avec la grosse bulldozer et un assistant. Ils ont travaillé deux jours entiers à dégager les tonnes de boue. Il m'a dit plus tard avoir déplacé au moins 15 tonnes, qu'il avait déversées en contrebas, derrière le parking.

— *Eh ben, il est plus grand maintenant.*

Quand on a été voir le terrain du camping le lendemain, on y a retrouvé des bacs, des bidons, des bouteilles d'huile, tout droit sortis du garage, éparpillés jusque dans la forêt.

Quelques jours plus tard, on a essayé de comprendre ce qui s'était passé. Les paysans avaient labouré les champs en haut de la colline juste avant l'orage. La terre meuble et les feuilles mortes ont bouché les caniveaux et les tuyaux sous la route, détournant toute l'eau directement sur notre terrain.

Et devine quoi ? Le coupable, c'était... André lui-même !

— *Ben voyons, il déblayait sa propre boue !!*

On a demandé au maire si des mesures pouvaient être prises.

Il a promis la construction d'un bassin de rétention avec un gros tuyau sous la route, pour canaliser l'eau plus loin. Il devait d'abord demander une subvention.

Deux ans (et quelques coups de téléphone) plus tard, le bassin était enfin construit.

Six mois après : rebelote. Un nouvel orage. 64 mm de pluie en une heure, en pleine nuit.

Et... le bassin a tenu !

## Ça va, ça va

En allant voir le lendemain, on voyait bien que ça avait bien bastonné là-haut !

L'année suivante, fin juillet, on dormait paisiblement quand une terrible tempête nous a réveillés en sursaut. Le réveil affichait 3 heures du matin. C'était un vrai spectacle d'apocalypse : des éclairs sans fin, un tonnerre assourdissant et un vent qui hurlait comme un loup enragé autour de la maison. En regardant par la fenêtre, j'ai vu la pluie voler horizontalement, et les arbres se balançaient comme s'ils allaient s'arracher du sol.

On a enfilé nos bottes et nos imperméables. Une fois dehors, j'en étais sûr : c'était la fin du monde.

Autour de la maison, des campeurs affolés erraient dans la nuit, complètement désorientés. On a ouvert en vitesse le bar dans la Grange et guidé tout le monde à l'intérieur. Ouf, un abri ! Sur le terrain de camping, c'était le chaos total. Des gens couraient en hurlant, d'autres pleuraient.

Des arbres étaient tombés, sur des voitures !

Une branche énorme avait transpercé une tente en deux. Heureusement, les campeurs étaient déjà dans la Grange.

Un autre arbre était tombé juste à côté d'une tente, à quelques centimètres près.

Plus loin, des acacias s'étaient brisés net comme des allumettes.

Des auvents de caravanes avaient été arrachés, le sol était détrempé, les tranchées débordaient, et des pans entiers de terrain s'étaient effondrés ou envolés.

De retour dans la Grange, on a préparé du café, et pour calmer tout le monde, j'ai mis un peu de musique douce « *L'orage de Georges Brassens...* »

Après une heure, la tempête s'est calmée. On a pu retourner nous coucher, en se disant qu'on verrait bien les dégâts le lendemain.

### **Ça va, ça va**

Et là, le lendemain, ce qu'on a vu... quelle scène de guerre ! Des branches partout, des toiles déchirées, des trous dans le sol, de la boue jusqu'aux genoux.

Mais tout le monde a retroussé ses manches.

Avec précaution, on a dégagé l'arbre qui s'était écrasé sur deux voitures. Elles étaient sérieusement cabossées. Tout le monde nous a aidés, sans rechigner.

Je me souviens encore d'un couple qui, l'air de rien, est allé faire ses courses à Albi, comme si de rien n'était, pendant que tout le camping ressemblait à un champ de bataille.

Près d'un vieux chêne, une branche énorme s'était cassée, mais restait suspendue par quelques fibres, juste au-dessus d'une tente tunnel ! On a préféré d'abord déplacer toute la tente avant de s'attaquer à la branche. Par sécurité.

Quelques jours plus tard, tout était nettoyé. Et moi ?

Eh bien... j'avais à nouveau assez de bois pour chauffer toute une année !

Comme quoi... avec la nature, on ne plaisante pas.



## La Pilière Basse

*(Histoire racontée avec l'accord de Joost & Renée)*

De l'autre côté de la colline vivaient Joost et Renée, à **La Pilière Basse**, une maison officiellement déclarée inhabitable et pourtant inexplicablement habitée. Je dis *vivaient*, car aujourd'hui seul Joost y vit encore. Renée est partie depuis.

La Pilière Basse faisait partie de ces nombreuses fermes de l'Aveyron abandonnées depuis les années cinquante, quand la crise avait poussé les habitants à chercher fortune ailleurs. Avec le temps, la ferme était tombée en ruines, et c'est là que Joost et un ami l'ont achetée pour une bouchée de pain.

Mais, faute chronique d'argent, ils n'ont jamais réussi à transformer la ruine en un "chez-soi" digne du XXI<sup>e</sup> siècle. L'ami a vite jeté l'éponge. Joost, lui, ne courait pas après un logement comme on les imagine aujourd'hui, avec double vitrage, parquet flottant et lave-vaisselle.

Non, Joost voulait autre chose. Il s'est lancé dans la création de son **paradis perso**, perdu en pleine nature, sans électricité, sans téléphone, sans tout-à-l'égout ni eau courante. Une vraie retraite. Grâce à son potager, ses poules et canards qui lui donnaient des œufs, et sa connaissance des plantes, herbes et champignons, il assurait sa subsistance. Et si un renard ou un lapin percuté traînait sur la route, ça variait un peu le menu.

Des jeunes un peu paumés passaient souvent chez lui, en quête de sens, et retrouvaient chez Joost un peu de paix. En échange du gîte et du couvert, ils donnaient un coup de main :

- abattre des arbres pour en faire des poutres ;
- creuser un trou pour un WC à compost ;
- récupérer des tuyaux en plastique à la déchèterie pour installer un système d'irrigation ;

## Ça va, ça va

- et planter la bêche pour agrandir le jardin.

Avec quelques vieilles fenêtres de la ressourcerie, ils ont même bricolé une serre.

Joost n'avait **rien à faire des cloisons en placo**, des blocs de béton cellulaire, de la mousse PU, du stratifié clic-clac ou du silicone. Non, lui, il construisait avec le bois de sa propre forêt, surtout du bambou (c'est léger, solide, et ça ne pourrit pas). Il réutilisait les pierres des murs effondrés. Sa seule concession moderne ? Une bâche plastique par-ci, par-là.

L'hiver, c'était plus rude. Quand il gelait, les tuyaux qui amenaient l'eau de sa source étaient gelés et la source elle-même, un glaçon géant. Alors Joost allait chercher de l'eau chez les voisins, jerrican à la main. Crois-moi, ça t'apprend à **économiser chaque goutte**. Le poêle à bois réchauffait un peu la chambre, et avec quelques bonnes vieilles couvertures, on survivait.

Et puis, un jour, est arrivée **Renée**.

Renée, une artiste-née, une comédienne fantasque qui sillonnait le monde depuis toujours dans un vieux van cabossé. Elle a vu Joost, vu La Pilière Basse, et elle s'est dit :

— *Tiens, j'pose mes valises ici, pour un temps.*

Joost a dit d'accord, et ensemble, avec les moyens du bord, ils ont transformé l'endroit en un domaine aussi curieux que charmant.

Pour gagner trois sous, Renée montait parfois un petit spectacle dans le coin, ou faisait des petits boulots à droite à gauche. Joost, lui, restait dans sa bulle et laissait le temps faire les choses. Leur relation restait un mystère. Un couple ? Des complices ? Personne ne le savait.

### Ça va, ça va

Nous, pendant nos balades, on s'arrêtait parfois chez eux pour boire une tasse de thé, bien sûr une tisane maison à base de menthe sauvage, verveine et autres herbes non identifiées, que Joost jurait bénéfiques pour le corps et l'âme. Joost, ancien jardinier, connaissait chaque plante et ses pouvoirs.



On buvait le thé dans leur "cuisine" : un petit coin à ciel ouvert, adossé à la falaise, protégé par une bâche. Dans un coin, un vieux poêle à bois tout rouillé.

— *Regarde, disait Renée, j'allume le feu avec des peaux d'oranges séchées !*

Et paf, ça s'enflammait aussitôt. Joost posait alors la bouilloire noircie sur le feu. Deux vieilles tasses dépareillées, quelques biscuits maison, et le tour était joué.

Un jour, je leur ai proposé ceci :

— *Et si, pendant nos randos, je venais ici avec nos invités ? Joost pourrait*

## **Ça va, ça va**

*leur faire une petite visite, Renée un sketch, et on finirait par un déjeuner simple.*

— *Ça mettrait un peu de beurre dans les épinards, non ?*

Ils ont dit oui. Quelques semaines plus tard, j'y suis allé avec un groupe de 16 randonneurs. En chemin, je leur ai expliqué un peu à quoi s'attendre.

Renée nous attendait à mi-parcours. Telle une nymphe des bois, elle guida le groupe dans une forêt épaisse, jusqu'à leur repaire rustique. Une fois sur place, les bouches se sont ouvertes d'étonnement :

— *Mais... comment on peut vivre ici ? C'est une ruine, y'a même pas de toit !*

— *Pas d'eau courante ?*

— *Ah si, un tuyau en plastique qui goutte...*

— *Pas d'eau chaude ?*

— *Non, pas d'eau chaude.*

— *Vous avez l'électricité ?*

— *Bien sûr, regardez là-bas : notre panneau solaire. 100 watts, mon ami !*

— *“Et une machine à laver ?*

— *Evidemment ! Ici, dans cette baignoire. On met du savon vert et on bat l'eau avec ce bâton. Ça oxygène. Nickel !*

— *Et vos toilettes ?*

Joost montra une cabane faite de branches et de bâches, avec une caisse en bois posée sur un trou rempli de sciure.

— *Voilà, notre WC écologique à sciure.*

Il nous fit visiter : le potager, la serre, la cabane-sauna, le poulailler, le vieux four à pain en pierre, la chambre, le coin salon, tout en mode *roots*, mais vivant.

Peu à peu, les invités passèrent de l'étonnement à l'admiration. Après un petit spectacle hilarant de Renée, tout le monde s'attabla autour d'une table bricolée maison. Discussion intense. On nous servit une soupe

### Ça va, ça va

d'herbes et de légumes du jardin, dans des bols et assiettes dépareillés. Joost parlait cosmologie, rayonnements wifi, cartels obscurs, et auto-guérison par les plantes. Pendant ce temps, Renée servait une grande salade multicolore : cresson, pourpier d'hiver, carottes, laitue, thym, tomates, œufs, oignons, cardamome et une mayonnaise maison. Le tout 100% du jardin.

On a fini avec un plateau de fromages, du pain d'épeautre fait maison et un café accompagné d'un morceau de cake.

À la fin du repas, j'ai surpris une invitée chuchotant à son mari :

— *Jan, je dois aller aux toilettes...*

— *Ben vas-y alors.*

— *Tu veux rire ?! T'as vu cette cabane ?!*

— *Et alors ? C'est rien.*

— *Y'a même pas de porte !*

— *Bah je ferai le guet, allez vas-y.*

En fin d'après-midi, Renée sortit sa guitare, chanta quelques chansons, pendant que Joost racontait sa vie sans mutuelle ni assurance. Vers 16 heures, on reprit le chemin du retour, par un autre sentier.

En rentrant, tout le monde était bluffé.

— *Quelle vie ! Pas de crédit, pas de stress, pas de patron...*

— *Je vivrais bien comme ça... trois semaines !*

— *Mais ma machine à laver... ma télé... mon fer à repasser...*

Et la discussion a continué encore longtemps.

Ça va, ça va



<https://youtu.be/piB5BFXozio>



## Roquefort

Le fromage fait partie, avec le vin, la baguette, le croissant et le foie gras, des monuments culinaires de la France. Si le pain est un symbole national, le fromage et le vin vont beaucoup plus loin : ils sont l'expression même de l'identité régionale. Chaque région a son propre fromage, et dans chaque village, on y ajoute une touche personnelle. Un vrai bonheur pour les papilles !

Mais certains fromages dépassent largement leur terroir, comme le Brie, le Camembert et, bien sûr, le roi des fromages : le Roquefort.

Comment est fabriqué ce bleu mythique ? D'où vient-il ? Et peut-on voir la production ? Ayant vécu plusieurs années tout près du célèbre village, je peux lever un petit coin du voile...

Le roi des fromages

Qui ne connaît pas le Roquefort ? Ce fromage à pâte persillée mondialement célèbre, au goût bien trempé. On l'adore ou on le déteste :  
— *J'en raffole, j'en mangerais à la petite cuillère !*

ou

— *Beurk, c'est moisi ce truc !*

Il vient du village de Roquefort-sur-Soulzon, dans l'Aveyron, juste au sud de Millau, à l'ombre du célèbre viaduc.

Les étrangers l'appellent souvent *Rosjfor* ou *Rokfor*, ce qui hérisse un peu les locaux.

Les vrais Français disent : "Rokkufor", avec l'accent sur *FOR*.

Ce fromage est fait à base de lait de brebis. Roquefort-sur-Soulzon n'est pas un village très joli, mais il est situé dans une région naturelle magnifique, avec des falaises impressionnantes. Et c'est justement là que se cache le secret du Roquefort.

## Ça va, ça va

### La moisissure

Dans ces falaises se trouvent des cavités naturelles, des cheminées d'aération qui créent une ventilation unique. Cet effet "tirage naturel", combiné à la température stable, à l'humidité ambiante et aux micro-organismes présents dans l'air, forme un microclimat idéal pour le développement d'un champignon bleu-vert : le *Penicillium roqueforti*. Oui, un cousin du fameux antibiotique.

Certains médecins recommandent d'ailleurs le Roquefort à leurs patients souffrant de problèmes digestifs...

Ce champignon n'apparaît que dans cette région. On a bien essayé de le reproduire ailleurs, mais en vain. La moisissure ne naît pas directement dans le lait, mais... sur du pain ! Et elle adore le lait de brebis.

De nos jours, l'appellation Roquefort est protégée. Autrefois, n'importe quel producteur de fromage bleu pouvait marquer ROQUEFORT sur l'emballage. Ce n'est plus permis. Si vous achetez un Roquefort aujourd'hui, c'est le vrai !

### Une légende bien connue

Selon une vieille légende, un jeune berger gardait ses brebis dans la montagne. Un jour d'orage, il se réfugia dans une grotte. Quand le ciel s'est dégagé, il aperçut une jolie bergère. Il courut la rejoindre... en oubliant son déjeuner : un morceau de pain et un peu de lait de brebis.

Quelques semaines plus tard, il repassa par cette grotte. Il retrouva son casse-croûte complètement moisi. Il avait une faim de loup, alors il renifla le fromage et... il le mangea. Enthousiaste, il rapporta ce trésor au village. Ainsi serait né le Roquefort !

Encore aujourd'hui, on dépose du pain dans les caves de Roquefort. Après quelques semaines, on en gratte la moisissure précieuse qu'on conserve

## **Ça va, ça va**

dans des pots. Lors de la fabrication du fromage, on en mélange une pincée avec le lait. 4 grammes suffisent pour 1000 litres !

Pas fabriqué à Roquefort !

Petite curiosité : il n'y a aucun fromage fabriqué à Roquefort même ! Les fromages sont affinés dans les caves, mais leur production a lieu dans toute l'Aveyron. Les caves de Roquefort ne sont pas naturelles, mais des galeries voûtées creusées à même la roche, juste contre les grottes.

L'un des plus gros producteurs, La Société, fabrique ses fromages à Réquista, un bled un peu plus loin.

## **Les brebis**

Et la production, alors ? Il existe aujourd'hui sept producteurs de Roquefort :

- Société (le plus gros),
- Combes,
- Fromageries Occitanes,
- Vernières,
- Carles,
- Gabriel Coulet,
- Papillon.

Chaque producteur a ses propres bergers, qui suivent des consignes très strictes : race des brebis, hygiène, alimentation, traite... Rien n'est laissé au hasard.

## Ça va, ça va

La race utilisée est la Lacaune : une brebis qui ressemble un peu à une chèvre et qui a toujours l'air fatiguée...

Chaque troupeau compte entre 200 et 500 **brebis** (*brebis*, pas *bélier*, hein — le bélier ne donne pas de lait, en principe...).

Les brebis sont traites tôt le matin, vont au pâturage, rentrent à la ferme à deux heures pour une deuxième traite, puis retournent brouter.

Résultat ? Des routes couvertes de crottes de moutons.

Le lait est collecté dans de gros camions et ne peut rester plus de **24 heures** chez le producteur. Avant d'être transféré dans la cuve de l'usine, il est **analysé** pour détecter les mauvaises bactéries. Ensuite, on y ajoute la moisissure, et c'est parti pour la transformation.

On pique ensuite les fromages avec de longues aiguilles pour que la moisissure s'y développe. Puis on les sale. La magie opère...

## Les caves

Le Roquefort est toujours produit sous la forme de roues rondes de 2,7 kg, de 20 cm de diamètre et 10 cm d'épaisseur. Ces meules partent ensuite à Roquefort-sur-Soulzon pour être affinées dans les caves sur des étagères en bois.

Chaque producteur propose généralement trois types de Roquefort :

- doux,
- classique,
- fort (selon la durée d'affinage et la quantité de sel).

Un maître-affineur surveille tout de près : il sent, goûte, pèse, juge, toute la journée.

La Société, par exemple, propose trois versions :

## **Ça va, ça va**

- *Cave des Templiers* (la plus connue, vendue partout),
- *Cave des Baragnaudes*,
- et *Cave Abeille* (réservées aux pros et aux épiceries fines).

## **Visites et dégustation**

Les caves se visitent ! C'est la plus grande attraction touristique de l'Aveyron (après le viaduc de Millau). Je vous recommande la visite des caves de la Société, c'est impressionnant !

⚠ N'oubliez pas votre pull : il y fait 11 °C toute l'année.

Petit détail amusant : de août à novembre, aucune production ! Les brebis sont en gestation. Du coup, les caves sont vides. Pour ne pas décevoir les touristes, on y met... des faux fromages en plastique !

Profitez aussi d'un bon petit plat à base de Roquefort dans un des restos du coin. Goûtez une quiche au Roquefort, un vrai délice !

Et pour digérer ? Une balade dans les paysages sublimes de la région. L'office de tourisme propose de superbes itinéraires.

## **Comment couper un Roquefort ?**

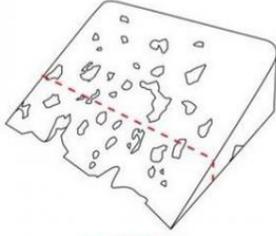
Et enfin, un point crucial : la découpe !

Presque tout le monde s'y prend mal.

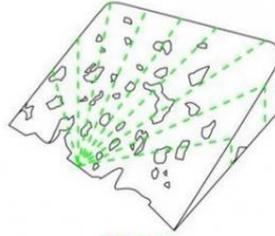
Le meilleur morceau de Roquefort se trouve au centre. Si on coupe la meule comme sur l'image de gauche, les premiers se régaleront... et les derniers ont la croûte.

Il faut donc la couper comme sur l'image de droite : en éventail, du centre vers l'extérieur.

Ça va, ça va



**NON**



**OUI**



Ça va, ça va

## Poisson d'Avril

Aussi en France, on connaît bien le 1er avril. Ici, on l'appelle *Poisson d'Avril*.

Les enfants découpent de jolis petits poissons en papier, y collent un bout de scotch et tapotent gentiment quelqu'un dans le dos avec un :

— *Bonjour, ça va ?*

Et hop, la victime se balade toute la journée avec un poisson dans le dos.

Et quand elle s'en rend compte :

— *POISSON D'AVRIL !!*

Fou rire garanti.

Bon, ça, c'est à peu près tout ce qu'on a vu du 1er avril depuis qu'on vit ici et ça fait pourtant seize ans maintenant !

Mais un jour, quand on habitait encore en Aveyron, je me suis dit :

*“Allez, on va leur montrer ce que c'est, une VRAIE blague de 1er avril à la néerlandaise...”*

### Mission A380



# AIRBUS

À l'époque, Airbus travaillait à Toulouse sur le développement de l'A380, oui, le plus gros avion de ligne du monde. Et j'ai eu une idée... comment dire... *audacieuse*.

J'ai rédigé une fausse lettre officielle, censée venir des usines Airbus, à destination de tous les habitants de l'Aveyron. Dans cette lettre, très sérieusement présentée, on expliquait :

- que les essais de vol de l'A380 s'étaient bien passés,

### **Ça va, ça va**

- que début avril, ils allaient tester un passage du mur du son (ce qui est totalement impossible avec un A380, bien sûr !),
- et que, vu la taille du monstre, cela risquait de provoquer des bangs supersoniques très violents.

Et comme l'Aveyron est l'un des départements les moins peuplés de France, Airbus aurait choisi cette région pour effectuer son test.

La lettre recommandait à tous les habitants de fermer fenêtres et volets, et de mettre en sécurité leur vaisselle et leurs objets fragiles.

Le tout signé, tamponné, avec logo Airbus en en-tête, et envoyé dans une enveloppe bien propre. J'en ai posté un peu partout :

→ chez nos voisins,

→ à la mairie,

→ à l'école...

Et ensuite ? Eh bien... j'ai attendu.

### **Explosion garantie !**

Et le 1er avril, le feu d'artifice a commencé.

Notre voisine, furieuse, débarque chez nous :

— *Mais c'est pas possible !! Vous avez reçu cette lettre vous aussi ?!*

— *Non mais franchement, c'est quoi cette histoire ???! On peut porter plainte ?!*

Toute la commune était en émoi.

Le téléphone n'arrêtait pas de sonner :

— *Tu l'as reçue, toi aussi ?!*

— *C'est sérieux, ce truc ?!*

— *Moi je ferme mes volets, hein !*

— *Dis... ce serait pas une blague ? Une blague de 1er avril ?...*

## **Ça va, ça va**

Et pourtant, personne n'osait en être sûr.

Résultat : toute la commune était sens dessus dessous.

Quelques jours plus tard, j'ai appris que le sujet avait été mis... en tête de l'ordre du jour lors du conseil municipal !

Et le maire ? Il a bien rigolé. Une fois que la vérité est sortie, bien sûr...

Quelques années plus tard, alors que nous habitons désormais à Villeneuve-sur-Loir, j'ai décidé de remettre ça avec une nouvelle blague de 1er avril, mais cette fois à destination de nos nouveaux voisins.

L'idée ? Leur faire croire que la mairie allait construire... une station d'épuration écologique juste derrière leurs maisons, avec en prime deux éoliennes pour rendre l'ensemble neutre en énergie. Autrement dit : le cauchemar rural !

### **Le plan**

J'ai rédigé une belle lettre, soi-disant envoyée par la mairie, avec logo officiel, signature du maire, et tout ce qu'il faut pour faire sérieux. J'ai



## Ça va, ça va

même trouvé sur Internet un vrai plan de station d'épuration, que j'ai inclus, ainsi qu'un extrait du cadastre montrant l'emplacement exact du projet.

J'ai d'abord rédigé le texte en néerlandais, puis je l'ai fait traduire par Google Translate (qui s'améliore, mais bon...). Ensuite, je l'ai peaufiné, corrigé les fautes, et envoyé le tout à un ami français.

Sa réponse ? La même que d'habitude :

— *Kees, je vois ce que tu veux dire... laisse-moi réécrire ça !*

Et comme toujours, il m'a renvoyé un chef-d'œuvre de jargon administratif, parfaitement crédible.

Le 31 mars, à la tombée de la nuit, j'ai déposé les lettres en douce dans les boîtes aux lettres du voisinage.

Suspense... puis panique !

Le lendemain, aucune réaction.

15 heures... toujours rien.

Je commençais à m'inquiéter :

— *Aurait-il eu un problème ?*

Pour vérifier, j'étais malin : j'avais aussi mis une copie dans ma propre boîte aux lettres. Mais quand j'ai été voir... la lettre avait disparu !

Et là, j'ai compris : la factrice était passée. Car ici en France, quand on a du courrier à envoyer, on peut le déposer dans sa propre boîte et le facteur le prend. Oups... mon plan risquait de tomber à l'eau !

Mais il me restait un espoir : que mes voisins n'aient pas eu d'autre courrier ce jour-là.

Heureusement, à 16h, le téléphone sonne :

## **Ça va, ça va**

- *Bonjour Kes, c'est Eveline, ça va ?*
- *Oui, ça va, ça va, et toi ?*
- *Oui, ça va...* (le petit rituel de politesse français)

Et puis soudain, la panique :

- *Dis-moi, Kes, tu as reçu une lettre de la mairie ??!*
- *Oh, je ne sais pas, je n'ai pas encore vérifié la boîte aux lettres...*

Je faisais semblant de ne rien savoir.

- *Ils vont construire une station d'épuration !! Juste derrière chez nous !!!*

Je suis "allé vérifier" :

- *Mais oui ! J'ai reçu la même lettre ! Quelle horreur !*

Ouf ! Tout le monde l'avait reçue, la factrice n'avait pas tout embarqué.

Et là... le téléphone a chauffé dans le quartier.

Finalement, j'ai proposé d'organiser une réunion d'urgence dans notre jardin pour en discuter.

À 18h, les voisins sont arrivés, chacun avec sa lettre en main, bien décidés à défendre leur paisible petit coin de paradis.

- *Mais c'est une honte !!*
- *Les cons !!*
- *Et ces éoliennes de soixante mètres, c'est du délire !!*
- *Ils parlent de pompes silencieuses et de filtres anti-odeurs... tu parles !*
- *On va saisir le tribunal !*
- *La Cour Européenne si nécessaire !*

Les esprits s'échauffaient sérieusement. Je commençais à me demander si la blague n'allait pas mal tourner...

Heureusement, Marjo avait préparé des biscuits en forme de poisson. Je lui ai fait un petit signe : *"C'est le moment."*

## Ça va, ça va

Elle est arrivée avec l'assiette. Tout le monde a regardé les biscuits, a compris... et là :

— *OH MON DIEU... C'EST UN POISSON D'AVRIL !!*

Explosion de rires.

— *On s'est fait avoir comme jamais !!*

Heureusement, tout le monde l'a super bien pris. Ils ont trouvé ça génial !

J'ai alors donné une petite tape sur l'épaule de chacun, et hop, j'y collais un petit poisson en papier dans le dos. La version traditionnelle française, quoi !

La voisine était hilare :

— *Oh, je vais piéger Henri maintenant !*

Henri, son mari, était absent ce jour-là.

— *Je vais lui montrer la lettre... il va flipper !!*

— *Tiens, dit Marjo, prends quelques poissons avec toi.*

— *Oh génial ! Je peux ?* Et elle en prit deux ou trois biscuits dans la main.



### **Ça va, ça va**

On a trinqué, papoté encore une bonne heure, dans la bonne humeur et le soulagement.

Chacun est rentré chez soi...  
avec le sourire,  
et un poisson dans le dos...

Le lendemain ?

J'ai appris que le mari de la voisine avait montré la lettre à un ami plus loin dans le hameau...

Et il s'était fait avoir aussi !

## L'Asiatique

*Encore engourdie, je me suis réveillée lentement d'une sorte de coma. Tout mon corps était raide, complètement figé. Normal après une hibernation de presque six mois. Peu à peu, j'ai repris mes esprits et me suis extirpée de sous une tuile. Le soleil me réchauffait doucement et j'ai déployé mes ailes. Les rayons brûlants ont peu à peu chassé la raideur de mes membres.*

*Une tâche immense m'attendait : construire un nouveau nid, fonder une colonie, pondre des centaines d'œufs pour faire naître des ouvrières, quelques futures reines, et en dernier... quelques mâles. Pas une mince affaire.*

*En volant, je repensais à l'automne dernier. Je venais de quitter le nid comme jeune reine, poursuivie par une horde de mâles en rut. Pendant plusieurs jours, j'ai eu des rapports torrides avec je ne sais combien de mecs. J'en redemandais, jusqu'à ce que ma petite poche à sperme soit bien pleine. Et puis basta ! Je les ai tous virés. De toute façon, ils allaient mourir comme des loques. Moi, j'avais un avenir royal devant moi.*

*Ma mère était originaire de Chine. Elle avait trouvé un joli endroit pour passer l'hiver, dans une tige de bambou. Mais son hibernation fut brutalement interrompue quand des ouvriers ont déchargé le conteneur dans lequel elle se trouvait. Résultat : elle s'est retrouvée en plein sud de la France.*

*La France... dangereux pays ! On n'y aime pas les nôtres. On nous discrimine parce qu'on est asiatiques, je crois.*

*Petite larve dans le nid, j'ai été choyée : nourrie de miel et d'abeilles mâchouillées, marinées dans un délicieux nectar. Mes nourrices savaient ce que j'aimais. Grâce à elles, je suis devenue une future reine. Mais la belle vie n'allait pas durer : à moi maintenant de chercher un endroit sûr pour construire mon propre royaume.*

## **Ça va, ça va**

*J'en avais presque trouvé un, quand j'ai failli me faire écrabouiller par un paysan furieux. Non, vraiment, les Français ne nous aiment pas.*

*Mais bon, le climat ici est idéal. Je volais encore, quand je suis tombée sur un petit paradis : un domaine charmant nommé La Bakénia. Près de la terrasse, un bassin, parfait pour l'eau. Et du bois en abondance. Sous la terrasse ? Un abri parfait contre la pluie, avec tout à portée de patte pour faire ma pâte à papier. Banco.*

*Un petit détour pour capturer quelques abeilles et reprendre des forces. Et hop, quelques jours plus tard, mon nid avait déjà une bonne base. Une attache solide, six premières alvéoles, prêtes à recevoir mes premiers œufs. De ces œufs naîtront mes ouvrières, mes petites esclaves fidèles, qui m'aideront à agrandir mon empire. Après, moi je ne ferai plus rien d'autre que pondre. Mais bon, une chose à la fois. Première couvée, c'est parti.*

*Je suis retournée chercher du bois. Ce poteau-là ? Parfait ! Je gratte, je mâchonne, je transforme. Puis direction le bassin pour de l'eau. Je mélange le tout dans ma bouche, et j'obtiens une belle pâte à papier mâché. Artisanat 100 % nature.*

*Mais en revenant... j'ai vu une échelle appuyée contre la terrasse.*

*Qu'est-ce que... ? Elle n'était pas là tout à l'heure.*

*Et là, un jet de liquide brûlant m'a explosé au visage. En panique, aveuglée, j'ai foncé droit vers l'ennemi pour lui coller une piqûre bien sentie. Mais je ne voyais plus rien, mes ailes tremblaient, mes poumons brûlaient. En vrille, j'ai fui le danger. J'ai atterri dans un rosier, en souffrance totale.*

*Qu'est-ce que c'était que ce poison ? Une douleur atroce me déchirait le corps, mes muscles ne répondaient plus.*

*Je n'arrivais plus à penser... ni... à... respirer... et... je... je vais... juste... m'endormir... maintenant... zzz...*

## Ça va, ça va

Un autre jour, Marjo et moi nous promenions dans les bois. Soudain, en levant les yeux, on a vu une activité de dingue tout en haut d'un arbre. Un gros ballon, un nid de frelons.

— *Regarde*, dis-je à Marjo, *un nid de frelons. Je pense que ce sont des frelons européens.*

À peine avais-je prononcé ces mots qu'une escadrille de dix frelons s'est abattue sur nous.

Je me suis mis à courir, pourchassé par ces missiles vrombissants. L'un d'eux s'est emmêlé dans mes cheveux. Je l'ai dégagé d'un geste... mais pas assez vite : PIQUÉ, en plein sommet du crâne !

Une douleur brûlante et aiguë m'a foudroyé. On était encore à un bon quart d'heure de chez nous.

— *Ça va ?* demanda Marjo, inquiète.

— *Non ! Putain, ça fait un mal de chien !*

— *Il faut qu'on rentre au plus vite, avant que tu t'écroules !* déclara-t-elle d'un ton ferme.

Et nous voilà partis, remontant la colline au pas de course.

Arrivé à la maison, j'ai avalé quatre paracétamols d'un coup et suis allé me coucher. La douleur montait encore. J'avais jamais vécu un truc pareil.

Heureusement, au bout d'un moment, l'effet des cachets a commencé à se faire sentir. Ça devenait supportable. Pas de coma, pas de choc anaphylactique, pas de passage aux urgences.

Le lendemain, j'étais remis, à part une bosse douloureuse et qui démangeait sur le crâne.

## Ça va, ça va

### Le mûrier

— *C'est la mi-novembre, Kees. Il est temps de tailler tes mûriers , m'a dit mon voisin Maurice, en regardant mes arbres d'un air sévère.*

— *Il faut les tailler ? Et pourquoi en novembre ?, lui ai-je demandé, curieux.*

— *Parce que sinon, ils deviennent beaucoup trop grands. Il faut tout couper. Et novembre, juste avant la chute des feuilles, c'est le moment idéal : tu fais le ménage en une seule fois, branches **et** feuilles.*

Maurice parle en professionnel, il en a vu passer, des feuilles.

#### Petite mise au point botanique

Le mûrier, je le connaissais de nom, mais sans plus. C'était l'occasion d'approfondir un peu.

Il existe plusieurs variétés, mais les quatre principales sont :



- le mûrier rouge (*mûrier rouge*), aux fruits rouges,
- le mûrier noir, aux fruits noirs,
- le mûrier blanc, aux fruits blancs,
- le *mûrier stérile*, qui ne donne aucun fruit.

## Ça va, ça va

Les deux premiers donnent des fruits délicieux, parfaits pour la confiture. Mais le *mûrier stérile parasol* est le préféré des terrasses : c'est une variété greffée, aux grandes feuilles, qui offre une ombre généreuse. Parfait en été. Car planter un mûrier fruitier près de la terrasse, c'est prendre le risque d'avoir des taches partout, et d'attirer des armées d'insectes fans de sucre.

## Le mûrier blanc et les vers à soie

Le mûrier blanc était (et reste) la nourriture préférée des **vers à soie**. Enfin... *était*, car en France il n'y a plus guère de filatures. Entre 1850 et 1950, c'était pourtant une vraie industrie, surtout en Ardèche, qui était un peu le "Lyon du cocon".

Le ver à soie, larve du papillon *Bombyx mori*, se nourrit exclusivement de feuilles de mûrier blanc. L'élevage des vers à soie vient de Chine, où on le pratiquait déjà 3500 ans avant J.-C.

Les Chinois ont gardé le secret pendant des siècles, vendant leurs précieuses étoffes via la fameuse Route de la Soie. Jusqu'au jour où des œufs et des larves ont été introduits clandestinement au Moyen-Orient, cachés dans des tiges de bambou, puis en Europe.

## Ça va, ça va

### Comment ça marche, une magnanerie ?

Une magnanerie (ferme à vers à soie) comprend bien sûr des plantations de mûriers blancs, mais surtout de grandes granges, avec des étagères pleines de planches.

On y dépose les feuilles fraîchement cueillies, que les petites chenilles grignotent pendant quarante jours non-stop. Ensuite, elles tissent leur cocon.

Un cocon par larve, filé avec un fil ultrafin de 1,5 km de long, en quatre jours. Impressionnant, non ?



Les cocons sont ensuite récoltés, brièvement bouillis pour tuer la chrysalide (désolé...), puis déroulés pour récupérer la soie, qui sera ensuite filée et tissée.

Et en Chine... on mange les chrysalides. Une spécialité locale, paraît-il.



<https://www.youtube.com/watch?v=klZeS-gOUHo>

**Ça va, ça va**

## **Retour au jardin : la taille**

Mais bon, revenons à nos mûriers.

Nous en avons six qui bordent notre allée : trois de chaque côté.



Je place une échelle, et me voilà grim pant vaillamment dans les branches. Sauf qu'à 71 ans, l'équilibre n'est plus ce qu'il était ! J'ai vite compris qu'il me fallait trois points d'appui pour ne pas basculer comme une pomme pourrie.

Deux pieds au sol, c'est bien. Mais sans un troisième appui, danger ! Vous risquez une chute douloureuse et, qui sait, une hanche fracturée. Ce troisième point peut être n'importe quoi : un genou calé, une fesse posée, une hanche contre une branche, un bras, un coude, tout sauf les mains, bien sûr, elles tiennent l'outil !

Croyez-moi : trois points d'appui = stabilité. C'est ma meilleure astuce jardinage senior.

## Ça va, ça va

Maurice m'a aussi déconseillé de mettre les feuilles de mûrier sur le compost :

— *Elles se décomposent très mal, c'est une galère.*

Et même si je suis parfois un peu têtu, je respecte la sagesse paysanne locale.

Résultat : direction la déchetterie.

Nos mûriers sont maintenant bien dégarnis, prêts à repartir de plus belle l'année prochaine.



## La porcherie

Un jour, nous avons appris qu'un éleveur de porcs du village voisin, là-haut sur la colline, avait déposé une demande de permis pour étendre son élevage de 600 cochons à une méga-porcherie de... 6 500 truies reproductrices !

On était sous le choc ! Ce bâtiment ne se trouvait qu'à moins de 4 kilomètres de chez nous.

Nous sommes allés aux nouvelles chez les voisins.

— *Oui, on a entendu ça aussi, nous ont-ils dit.*

— *Mais rassurez-vous, il n'aura pas l'autorisation comme ça. Il y aura d'abord une enquête publique où tout le monde pourra déposer un recours à la mairie.*

**6 500 cochons !!** Vous imaginez ?

Un porc adulte produit autant d'excréments et d'urine que 2 à 3 humains. Donc une porcherie de cette taille, c'est l'équivalent d'une ville de 20 000 habitants... côté merde !

Et ce n'est pas tout : elle consommerait aussi autant d'eau potable, de céréales et de ressources que cette même ville.

Mais le vrai problème, on l'a compris assez vite, c'est le lisier.

Et surtout : *où diable le déverser ?*

Les agriculteurs du coin, eux, étaient ravis : on leur promettait du lisier gratuit pendant un an.

Un petit calcul plus tard, on estimait qu'il faudrait environ 1 200 hectares de terres agricoles pour épandre toute cette soupe...

L'agitation grandissait. Quatre communes étaient concernées.

Dans chaque mairie, une belle chemise d'information était mise à disposition du public.

## Ça va, ça va

Je suis donc allé y jeter un œil.

Devant la mairie, un petit groupe de riverains déprimés discutait déjà avec animation.

Dedans, c'était encore plus lugubre, on aurait dit un salon funéraire.

Sur une table, deux classeurs, bien rangés.

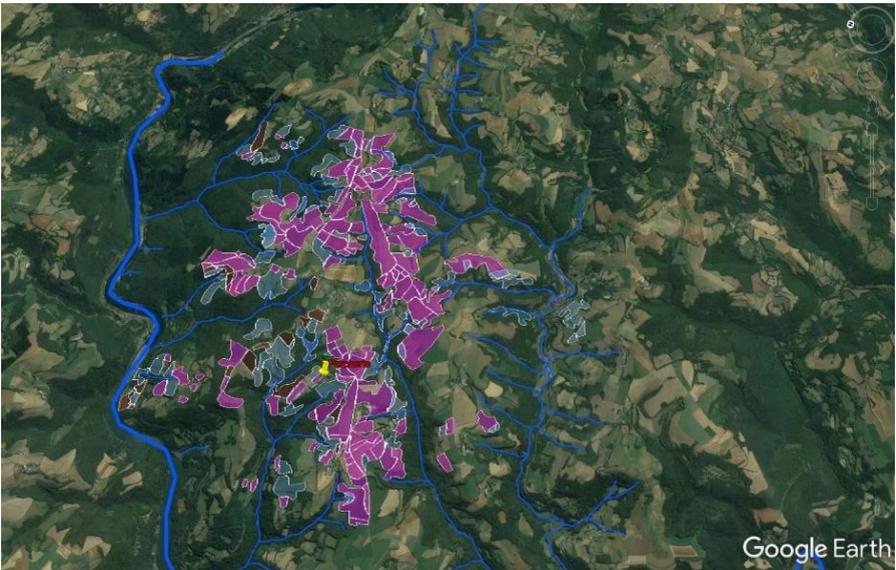
À l'intérieur : la liste des agriculteurs volontaires, leurs parcelles, et des cartes cadastrales très détaillées.

À première vue, tout semblait raisonnable.

Mais par curiosité, je suis allé dans la commune voisine.

Et là, même classeur, même ambiance... sauf que les cartes étaient différentes !

— *Oui, m'a dit la secrétaire de mairie, ce sont les parcelles de notre commune.*



## Ça va, ça va

Ah ! Bien joué.

En répartissant les données entre les quatre communes, l'impact global semblait moins effrayant.

Mais moi, j'ai pris des photos de tous les plans.

De retour à la maison, je les ai recollés ensemble avec Google Earth, coloriés et analysés.

Et là, le choc : on allait littéralement vivre au milieu de la merde !

J'ai imprimé ma carte en masse et l'ai distribuée partout.

En violet : les zones d'épandage.

En bleu : les ruisseaux et les cours d'eau traversant le secteur.

Tout le monde a paniqué.

### **Pollution, antibiotiques et colère**

C'était clair : pollution des sols, nappes phréatiques, rivières...

Sans parler des résidus d'antibiotiques, des hormones, de l'ammoniac...

Et en bonus : les odeurs, les camions, les porcs, les granulés, les mouches, les miasmes.

Là, la colère a explosé.

Des centaines de lettres de protestation ont inondé les mairies.

Tout le monde réclamait des réunions publiques avec débats.

Le ton est monté : une véritable guerre de tranchées s'est déclarée.

D'un côté : les agriculteurs.

De l'autre : *les "étrangers"*.

Mais attention, pas seulement les Hollandais, Belges ou Anglais. Non, tous ceux qui n'étaient pas "du coin", même les Français !

## **Ça va, ça va**

Nous, les “étrangers”, nous sommes **soudés**. Unis, motivés, organisés. Un vrai front de résistance.

### **Petite guerre civile en milieu rural**

Lors des réunions publiques, les pro-porcherie vantaient la création d’emplois.

— *Des emplois ? Mais pour qui ?* hurlaient les opposants.

— *Dans ce genre d’élevage, y a 4 ou 5 gars qui bossent, c’est tout !!*

L’ambiance devenait toxique.

Certains agriculteurs ne saluaient plus leurs voisins.

On s’insultait dans les rues, on se calomniait, on se battait même !

Une famille d’éleveurs a menacé de retirer ses enfants de l’école, ce qui aurait fait chuter l’effectif sous le seuil minimum, et donc fermeture !

Tout ça parce que l’institutrice était une opposante déclarée...

La femme du porteur du projet, elle, a même un jour foncé en voiture sur un groupe de “résistants” en pleine discussion. Ils ont esquivé de justesse.

### **L’envers du décor**

Petit à petit, on a compris les dessous de l’affaire.

L’éleveur avait été séduit par Carrefour et quelques consortiums d’abattoirs.

Ils lui proposaient des subventions européennes, un prêt de trois millions d’euros à taux réduit, et des promesses de richesse à condition de livrer du porc à moins de 2,50 € le kilo.

Or, la France importait déjà du porc de Pologne et de Roumanie à 2,20 € le kilo.

Mais bon... ce n’était pas *Produit de France*, vous comprenez.

### **Ça va, ça va**

On apprenait aussi que Carrefour avait une réputation désastreuse en matière de contrats agricoles.

Plusieurs projets similaires avaient déjà tourné au fiasco en Bretagne.

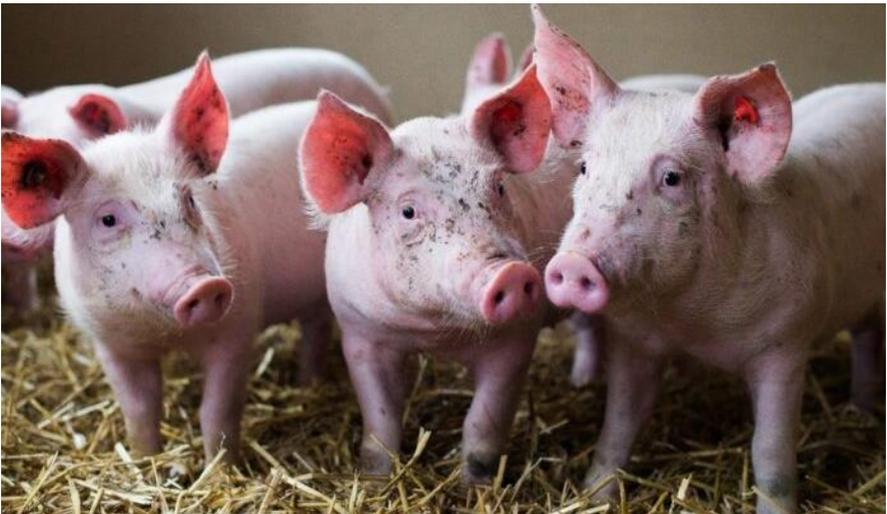
### **Épilogue**

Finalement, sous la pression, l'éleveur a renoncé à son projet de méga-porcherie.

Et le calme est revenu dans la vallée.

Quelques années plus tard, une nouvelle loi a été votée.

Elle lui a permis, sans procédure, d'étendre son élevage à 1 200 cochons.



**Ça va, ça va**

## Les fêtes traditionnelles en France

Le Français, c'est quelqu'un d'accro aux traditions, aux habitudes bien ancrées, aux usages et aux rituels qu'il ne changera jamais, ou alors... jamais ! Une de ces traditions bien ancrées, c'est la fête du village. Chaque village, vraiment chaque village, organise une fois par an sa fête, généralement entre juillet et août. On peut un peu comparer ça à une sorte de kermesse à la hollandaise. La fête commence souvent le vendredi soir et se termine le dimanche, quelque part dans les petites heures du matin.

En général, on profite de la fête du saint patron du village comme prétexte. Chaque village organise les événements les plus fous. Une fois que la formule marche, on la répète fidèlement année après année, sans aucune modification. Personne ne se risquerait à dire « Et si cette année on changeait les saucisses pour autre chose ? » Pas question ! Une recette gagnante, on n'y touche pas.

### **La fête du village**

Dans notre village, un trou perdu de moins de 100 habitants, le grand moment de l'année est le premier dimanche d'août. Ça commence doucement le samedi matin par une balade en groupe (heureusement qu'ils changent chaque année le parcours). Ensuite, il y a les parties de pétanque bien sûr, et aussi le belote, un jeu de cartes très sérieux ici.

Le dimanche, ça démarre vraiment fort ! La journée débute tôt avec un petit-déjeuner commun, où on sert du boudin noir et des tripoux. Les tripoux. Rien que d'y penser à jeun, ça me coupe l'appétit. Ensuite, il y a la messe. Après, un petit groupe de jeunes part en tournée avec un accordéon, jouant une aubade chez toutes les fermes, avec un cadeau de la mairie et un plateau de bonbons.

## Ça va, ça va

Pendant que la musique musette joue, on vous remet ce petit cadeau et on attend de vous une pièce dans la coupelle. L'après-midi, on rejoue à la pétanque et au belote, puis c'est le départ de la fameuse course de caisses à savon. Les constructeurs passionnés dévalent la colline à toute vitesse, s'arrêtant en catastrophe contre un tas de bottes de paille au centre du village.

## Le repas

Le dimanche soir, c'est le repas du village, où l'on sert notamment la fameuse « soupe au fromage ». Ce repas se déroule toujours dans la salle des fêtes, qui, chez nous, est un énorme hangar servant aussi de garage à caravanes. Les caravanes sont poussées sur le côté, on installe des tables et des bancs par centaines. Pas très romantique, mais bon.

Tout le voisinage se donne rendez-vous, et bientôt, 500 paysans sont serrés comme des sardines dans ce hangar. J'ai déjà suggéré qu'on fasse



## **Ça va, ça va**

ça dehors, au grand air ! Non, ça fait des années qu'ils font comme ça, au cas où il pleuvrait... Impossible de leur faire changer d'avis.

### **Le menu de la fête**

Le menu est toujours exactement le même. On commence par une tranche de jambon sec et un morceau de melon en entrée. Ensuite arrive la célèbre soupe au fromage : une épaisse purée de feuilles de chou, pain, fromage et bouillon. On vous sert une bonne louche. Ça n'a pas l'air appétissant, mais c'est délicieux.

Ensuite, après avoir bien rempli les carafes de vin, vient un bon morceau de viande, une grosse saucisse, et les traditionnels haricots verts cuits en purée avec des morceaux de lard. Parfois, ils remplacent les haricots verts par des haricots blancs. Puis vient le fromage. Nous sommes en pays Roquefort, donc on dépose de grands plateaux d'énormes morceaux de Roquefort d'excellente qualité (les bergers à moutons l'ont gratuit).

Pendant ce temps, les carafes de vin sont abondamment remplies. Ensuite (il faut vite nettoyer votre assiette avec une serviette en papier), une grosse part de tarte aux pêches, pommes et abricots est déposée dans votre assiette. Puis une pêche glacée qui repose comme une brique sur votre estomac, en suite une glace de la taille d'un cornetto, et enfin, le café accompagné d'un petit verre d'eau-de-vie maison, distillée illégal ! À la fin de la soirée, impossible de tenir debout.

La soirée se termine en musique, avec un orchestre qui commence par quelques polkas et tangos pour les anciens, avant que les jeunes ne prennent le relais sur les tubes du moment.



## Les impôts

S'il y a bien une chose qu'on déteste cordialement, c'est la comptabilité et les impôts. Je me souviens encore de notre tout premier rendez-vous avec notre expert-comptable français. Il nous avait alors conseillé d'opter pour le statut d'« entreprise à petite échelle ». Cela nous permettait, étant donné les investissements que nous devons encore faire, de récupérer la TVA. Il fallait cependant, bien entendu, tenir une comptabilité TVA.

Il parlait aussi sans arrêt de « cinq cinq » et « dix neuf six ». On se disait : « *Mais de quoi il parle, bon sang ?* » En plus, il n'était déjà pas facile à comprendre : il parlait très vite, très doucement, et quasiment sans bouger les lèvres. On a fini par comprendre qu'il faisait allusion aux taux de TVA de 5,5 % et 19,6 % !

Ensuite, notre entreprise a été divisée en deux – enfin, sur le plan comptable du moins. Une partie privée, et une partie professionnelle. Tous les bâtiments et tout le matériel ont été méticuleusement répartis entre les deux.

Quelques années plus tard – on faisait de notre mieux avec la comptabilité TVA, enfin *Marjo* surtout, parce que moi, j'étais bien trop brouillon pour ça – notre comptable nous a appelés.

Une nouvelle loi venait d'être adoptée. Si un jour on voulait vendre notre maison, on risquait de payer énormément d'impôts sur la plus-value de notre entreprise. Ici, ils appellent ça la « plus-value ». Cela ne concernait que la partie professionnelle ; la partie privée, elle, restait exonérée.

— *Ça pourrait vous coûter très cher !* nous a-t-il avertis. Il nous a conseillé de changer de statut juridique, de passer à celui de « micro-entreprise », autrement dit une entreprise individuelle, où tout redevenait privé. Mais dans ce cas, il fallait quand même rembourser la TVA perçue jusque-là. L'administration fiscale, voyez-vous, n'est pas née de la dernière pluie...

## Ça va, ça va

Finalement, quand nous avons vendu notre entreprise bien plus tard, ce changement s'est révélé être une excellente décision. Chapeau à notre comptable.

L'administration fiscale en elle-même est un drôle de monde aussi. Un jour, on avait quelques questions d'ordre fiscal, notamment concernant nos économies restées aux Pays-Bas. On a donc appelé le centre des impôts pour prendre rendez-vous et poser nos questions à un expert – un vrai, cette fois-ci, de chez les impôts.

Le centre des impôts en question se trouvait dans un vieil hôtel particulier en plein centre-ville, qui aurait bien eu besoin d'un petit coup de peinture. Les portes d'entrée faisaient trois mètres de haut et grincèrent sinistrement quand on les poussa de tout notre poids. Une fois enregistrés, on nous a fait patienter dans un couloir.

Un quart d'heure plus tard, un homme maigre, dans une chemise jaunie, manches retroussées, auréoles sous les bras, la tignasse grise en bataille, une paire de lunettes au bout du nez, a passé la tête par la porte et nous a invités à entrer.

— *Asseyez-vous*, dit-il gentiment. On s'installa face à un immense bureau en chêne massif complètement encombré de dossiers, papiers, une imprimante gigantesque et un ordinateur. Le bureau sentait le renfermé, les murs étaient couverts d'un papier peint gondolé et taché, le plafond présentait des auréoles d'humidité, la moquette était jaunie... Bref, tout l'endroit, y compris le fonctionnaire, dégageait une ambiance profondément déprimante.

Il s'assit derrière son bureau mais laissa la porte grande ouverte. Depuis notre chaise, on voyait parfaitement les gens qui attendaient dans le couloir.

— *Je ferme la porte, peut-être ?* lui proposai-je gentiment.

## Ça va, ça va

— *Non, non, laissez ouverte, il fait chaud ici. Alors, en quoi puis-je vous aider ?*

Un peu gênés, et pour la plus grande joie des spectateurs assis dans le couloir, on expliqua notre souci. Il entra notre numéro fiscal sur son ordinateur et hocha la tête.

— *Tout est en ordre, dit-il. Vous n'avez pas à vous inquiéter. Nous ne nous occupons pas de vos économies aux Pays-Bas. Vos déclarations sont parfaitement remplies, et elles sont suivies par un cabinet comptable réputé. Félicitations. Puis-je faire autre chose pour vous ?*

On se regarda, soulagés et un peu étonnés.

— *Euh... non, c'est tout. Merci beaucoup !*

Il se leva, nous accompagna jusqu'à la porte :

— *Au revoir et bonne journée !*

Et quelques instants plus tard, nous étions de retour dans la rue.

Des années plus tard, alors que nous habitons désormais à Villeneuve-sur-Lot, j'ai décidé de remplir moi-même la **déclaration des revenus**. Pendant des années, notre cabinet comptable – un vrai « trou dans le portefeuille » – s'en était occupé. Mais des amis nous avaient rassurés :

— *Avec votre statut actuel, il suffit d'indiquer ce que vous avez gagné avec vos gîtes. Et puis, tu peux toujours aller au centre des impôts, ils t'aideront volontiers.*

Alors, en milieu d'année, je me suis rendu avec mon formulaire de déclaration au centre des impôts. Cette fois, il s'agissait d'un grand immeuble moderne de trois étages, un peu décrépit, situé dans la *chemin de Velours*. Quelle drôle d'idée de mettre un bureau des impôts dans la *rue du velours*...

## Ça va, ça va

Devant l'entrée, une file d'au moins vingt personnes ! Je me suis demandé ce qu'il se passait : journée portes ouvertes chez les impôts ? Eh non, c'était le quotidien apparemment.

À l'intérieur, une grande salle d'attente où une cinquantaine de personnes étaient assises, entourées de cabines numérotées de A à G. J'ai eu un coup de mou. Il y avait aussi un guichet d'accueil avec une seule employée. Elle vous demandait pourquoi vous veniez, vous indiquait à quelle cabine vous adresser et vous disait de tirer un numéro avant d'aller patienter.

J'ai tiré le numéro **97**. Le compteur affichait **35**...

— *Mon Dieu !* me suis-je dit, *ça va durer des heures !*

Quand mon tour est arrivé, j'ai demandé si quelqu'un pouvait m'aider à remplir la déclaration des revenus.

— *Bien sûr*, me répondit-elle aimablement. *Vous avez un espace client sur le site des impôts ?*

*Oui, oui, j'ai bien ça*, dis-je, plein d'espoir.

*Parfait ! Dans ce cas, on peut faire la déclaration en ligne. Suivez mon collègue, il va vous aider.*

*Super, merci !* dis-je, soulagé, et je suivis un jeune employé jusqu'à un ordinateur posé sur une table en bordure de la salle d'attente. Je m'installai, ravi d'éviter une nouvelle attente interminable. Et encore une fois, tout le monde pouvait suivre la scène...

Il entra mon numéro fiscal, je lui remis mon petit fichier Excel avec nos revenus, et quelques minutes plus tard, sous les yeux de dizaines de personnes, l'imprimante cracha un document.

## Ça va, ça va

— Voilà, c'est fait, dit le jeune homme. Vous allez recevoir un remboursement de 240 €. Ce sera versé sur votre compte d'ici un mois.

Dans la salle d'attente, un type me fit un grand sourire et deux pouces en l'air.



Un peu groggy, mais dans une excellente humeur, je suis rentré à la maison, heureux que tout cela soit enfin derrière moi.

## Une altercation avec le fisc français

Jusqu'en 2018, notre comptabilité et notre déclaration de revenus étaient toujours prises en charge par un *cabinet comptable*. Mais lorsque nous avons pris notre retraite et que les affaires sont devenues beaucoup plus simples, j'ai décidé de tout faire moi-même. Chaque année, je me rendais donc à pied au centre des impôts de Villeneuve-sur-Lot, muni d'une simple feuille A4 listant notre pension, notre retraite, et les revenus de nos deux gîtes.

Les fonctionnaires du bureau fiscal saisissaient alors les quelques chiffres directement dans mon *espace client* sur [impots.gouv.fr](http://impots.gouv.fr), sur ce formulaire si obscur que je n'y comprends toujours rien. Eux, ils savaient dans quelle case mettre quoi. La première année, j'ai encore demandé s'ils avaient

## Ça va, ça va

besoin d'informations concernant mes quatre comptes d'épargne à la Rabobank, aux Pays-Bas. Cela représentait, en tout et pour tout, environ 400 € d'intérêts par an.

— *Non non, pas besoin*, m'ont-ils répondu.

Alors... est-ce que j'ai mal compris ? Est-ce qu'ils ont vraiment dit ça ? Ou est-ce simplement ce qu'on appelle du *wishful thinking* ? En tout cas, il est récemment devenu douloureusement clair qu'ils voulaient ces informations. Et comment !

Que s'est-il passé ?

En rentrant d'un mois de vacances, nous avons trouvé un petit mot dans notre boîte aux lettres : un recommandé nous attendait au bureau de poste. Sauf que... impossible de le récupérer pendant une semaine. Fermé. Le responsable était en vacances ! Bien sûr.

Quand j'ai enfin eu la lettre entre les mains : bam ! Une belle missive du fisc. Gloups.

Le courrier énumérait soigneusement mes quatre comptes d'épargne Rabobank, numéros inclus. On me sommait de les déclarer sans délai via le formulaire 3916 et de renseigner les intérêts annuels au moyen du formulaire 2047. Pour les années 2021, 2022 et 2023, s'il vous plaît. Et avec les justificatifs officiels de la banque en pièce jointe, merci bien.

Je me suis mis au boulot comme un forcené, et le soir même, j'envoyais un mail au fisc avec 12 fichiers PDF en pièce jointe. Ouf. On respire.

Un mois passe. Rien. Puis, un nouveau recommandé. Cette fois, une amende.

Ils n'avaient *rien* reçu. Et si nous ne répondions pas dans les 30 jours, une amende de **16 500 €** nous pendait au nez ! Oui oui, **seize mille cinq cents euros**, pour n'avoir pas déclaré quatre comptes.

## Ça va, ça va

J'ai senti tout le sang quitter mon visage. J'ai immédiatement appelé le numéro indiqué dans la lettre. Une dame aimable m'a répondu et, dès que je lui ai dit mon nom, elle a compris de quoi il s'agissait.

Je lui ai expliqué que j'avais déjà tout envoyé par email, un mois plus tôt.

Elle a cherché un moment, puis :

— *Non, je ne trouve rien.*

— *Et si je vous renvoyais tout de suite les documents directement à votre adresse mail personnelle ?*

— *Oui, faites ça, bonne idée !*

C'est ce que j'ai fait. Peu après, elle me confirmait réception du dossier et m'assurait qu'elle allait s'en occuper.

Deux semaines plus tard, un autre courrier arrive. Cette fois, le montant est clair : 16 500 € d'amende.

Mais... bonne surprise : le fisc avait vu que nous étions de bonne foi. Après concertation avec son supérieur, la dame avait décidé d'appliquer une réduction. L'amende serait ramenée à 4 500 €.

Quatre mille cinq cents euros ! Tout de même un sacré coup de massue.

Je l'ai rappelée. Je lui ai dit que je trouvais ça tout de même un peu salé pour ne pas avoir déclaré quelques centaines d'euros d'intérêts. Elle m'a répondu que j'avais déjà eu de la chance : l'amende avait été fortement réduite. Et d'ailleurs, m'a-t-elle précisé, je devrais aussi m'attendre à un redressement fiscal sur les intérêts non déclarés.

*Oui bon, ça ne va pas chercher bien loin, me suis-je dit.*

Bref, morale de l'histoire : déclarez vos comptes bancaires étrangers !  
Ne vous dites pas « *Ils ne sauront jamais* ».

Avec le formulaire 3916, vous déclarez l'existence du compte. Et avec le formulaire 2047, vous indiquez les revenus générés par ce compte.

### **Ça va, ça va**

Si vous remplissez vous-même votre *déclaration de revenus*, voici ce que vous devez faire :

dans la section « SÉLECTIONNEZ CI-DESSOUS LES RUBRIQUES QUE VOUS SOUHAITEZ FAIRE APPARAÎTRE », cochez la case « Comptes à l'étranger » dans la rubrique DIVERS. Les formulaires 3916 et 2047 seront alors automatiquement insérés dans votre déclaration en ligne.

Chaque matin, je vais encore à la boîte aux lettres avec crainte et tremblements. À ce jour, toujours pas d'amende reçue...

Ça va, ça va

## Notre médecin généraliste

C'est un vrai miracle que nous ayons réussi à trouver un médecin généraliste ici. Il y a des années, grâce à l'intervention de notre voisin-carreleur, qui avait carrelé sa cuisine, nous avons pu rejoindre le fichier déjà surchargé de son cabinet.

Notre médecin, appelons-le Dr Bernard, est un petit homme maigre comme un clou, avec des lunettes en bout de nez, qui aurait dû être à la retraite depuis bien longtemps. Sa salle d'attente déborde de patients, et lui-même semble avoir de plus en plus de mal à garder toutes les assiettes en équilibre. Ces derniers temps, je dois malheureusement souvent faire appel à lui, avec toutes sortes de petits bobos flous, disons... de vieux monsieur.

Prendre rendez-vous se fait via un secrétariat centralisé, et avec un peu de chance – et quelques menaces – on peut obtenir un rendez-vous sous cinq jours, sauf s'il est en vacances deux semaines ou en formation continue. Je m'efforce toujours d'avoir un créneau le plus tôt possible. Plus on tarde dans la journée, plus il a de retard, souvent de deux heures ou plus.

Quand enfin, après vingt grilles de sudoku sur mon téléphone, c'est mon tour, il me tire dans son cabinet en me serrant la main à la Trump et, déjà en train de tourner son ordinateur vers lui, lance d'un ton expéditif :

— *Qu'est-ce que vous arrive ?*

Je lui raconte alors mon histoire, la même que lors de mes précédentes visites. Il me demande presque toujours :

— *Qui est votre médecin traitant ?*

— *Médecin traitant ? C'est vous !* lui dis-je, surpris, en appuyant bien mes mots.

— *Ah bon...* , répond-il en fronçant les sourcils et en tapotant son clavier.

## Ça va, ça va

Je le remets alors à jour du mieux que je peux, avec un petit résumé des épisodes précédents. Puis vient l'examen standard obligatoire : il prend ma tension, me palpe ici et là, me tapote le dos et la poitrine. Après dix minutes de consultation, le Dr Bernard sort son carnet d'ordonnances et y griffonne, dans une écriture absolument illisible, une prescription pour une prise de sang, une demande de scanner, une consultation ORL, et bien sûr, un sac de médicaments dont un antibiotique à coup sûr.

Après avoir présenté ma carte Vitale et payé la consultation, me voilà de nouveau dehors. Les jours suivants, je suis en général bien occupé à prendre tous ces rendez-vous. Heureusement, Internet facilite un peu les choses... mais pour le scanner, il faut attendre un mois, et l'ORL n'aura que dix minutes à me consacrer dans trois mois.

Une fois les résultats obtenus, retour chez le médecin, et tout recommence.

Désormais, je me prépare avant chaque visite chez le Dr Bernard avec une petite liste de mes plaintes. Je l'appelle « mon aperçu de tous mes bricoles » : un résumé chronologique de tout ce qui s'est passé, ce qui a été dit ou prescrit, ainsi que mes questions. Juste pour aider Dr Bernard à se remettre à jour un peu plus vite.

D'ailleurs, il commence à prendre l'habitude. À mon dernier rendez-vous, il m'a arraché mon « aperçu de tous mes bricoles » des mains avant même que je sois assis, a commencé à lire, et – miracle – ne m'a plus demandé qui était mon médecin traitant...

## L'enterrement

Quiconque sillonne régulièrement la campagne française aura sans doute remarqué que les cimetières y sont plutôt imposants. Souvent situés en bordure de village ou attenants à l'église, ils sont parfois entourés de murs, formant ainsi une véritable bourgade des défunts. Quand on y déambule, une question surgit vite : à quoi ressemble un enterrement à la française ?

Le 31 décembre – Saint-Sylvestre, comme on dit ici – alors que l'année vieillissante s'apprête à céder la place à sa cadette fringante, nous avons connu une fin d'année un peu différente. La mère de notre voisin est décédée à l'âge vénérable de 98 ans. Nous pensions simplement aller lui présenter nos condoléances, mais après quelques coups de fil il s'est avéré qu'ici, la coutume voulait qu'on assiste à l'enterrement.

Les avis de décès circulent de bouche à oreille. Pas de cartes de deuil envoyées. On se téléphone, on transmet, et l'information finit par parvenir à tout le monde. C'est ainsi que nous avons appris que la cérémonie aurait lieu le 31 décembre à 10h, dans le minuscule village de Saint-Aignan, une vingtaine d'habitants à tout casser, où une messe serait célébrée et la défunte inhumée au cimetière adjacent. Nous voilà donc en route, en ce matin glacial, pour un enterrement.

### La cérémonie

À notre arrivée, une centaine de personnes grelottaient stoïquement devant l'église, les épaules rentrées et les mains gelées, en attendant l'arrivée du corbillard. Ici, il est d'usage d'attendre dehors. D'abord, le cercueil entre dans l'église, suivi de la famille, puis des amis, voisins et autres connaissances, comme nous. Nous ne connaissons pas personnellement la mère nonagénaire de notre voisin, mais bien sûr nous voulions lui présenter nos condoléances.

## **Ça va, ça va**

Au son des cloches, le corbillard arriva enfin. Une courte prière fut récitée dehors, le cercueil aspergé d'eau bénite, puis porté à l'intérieur. Le cortège le suivit dans l'église, où régnait un froid de cave. Heureusement, quelques radiateurs à gaz accrochés aux murs rendaient l'atmosphère à peine supportable. Nous avons réussi à nous poster dessous l'un d'eux – une vraie bénédiction.

La messe catholique était dirigée par une sacristine (eh oui, plus de curé dans les parages), sans consécration ni communion, faute de prêtre. L'un des petits-enfants prononça quelques mots, puis, après environ trois quarts d'heure, chacun s'approcha du cercueil pour un dernier signe de croix. Ensuite, la caisse funéraire fut ressortie et replacée dans le corbillard, suivi de tous les participants, en direction du cimetière situé à une centaine de mètres.

## **L'inhumation**

Le cimetière était surtout composé de tombes familiales – d'énormes caveaux en demi-surface, dans lesquels on empile les cercueils horizontalement et verticalement. Il ne fait aucun doute que ces sépultures sont aussi des monuments à la gloire sociale des familles : plus le nom est prestigieux, plus la tombe est spectaculaire. Statues, croix sculptées, plaques en marbre massives, tout y est. On y voit même des astuces de marbriers pour donner l'illusion d'un marbre plus épais qu'il ne l'est réellement – une tromperie posthume, en quelque sorte.

La dalle frontale du caveau avait déjà été retirée. Après un mot d'adieu prononcé par la sacristine, l'un des fossoyeurs enfila une salopette et des bottes, se glissa dans le caveau, escalada une pile de cercueils en état de décomposition avancée et tira à l'aide d'une corde le nouveau cercueil dans la crypte. Puis, après s'être cogné la tête en sortant, il ressortit tant bien que mal (je n'ai pas pu m'empêcher de penser que lui aussi risquait d'y rester...).

## Ça va, ça va

Chacun prit alors une fleur séchée dans un panier et la jeta dans l'ouverture du caveau.



Je m'attendais à ce que l'on se dirige ensuite vers un café du coin, pour une tasse de café tiède et une tranche de cake – une coutume bien ancrée chez nous et à laquelle je commençais sérieusement à aspirer. Mais ici, rien de tel. Les gens restèrent un moment à bavarder sur place, en présentant leurs condoléances à la famille. Puis, poussés par le froid mordant, ils s'éparpillèrent dans le silence hivernal du village, qui retomba aussitôt dans sa torpeur. En attendant le prochain événement : une autre cérémonie, un baptême, un mariage ou, qui sait, la prochaine Saint-Sylvestre.

**Ça va, ça va**

## Les bizarreries de la langue française

Nous vivons en France depuis plus de 18 ans maintenant. Et pourtant, malgré toutes ces années, la langue française reste encore un sacré défi. On se débrouille, bien sûr, on comprend, on parle, on fait les courses et on papote avec les voisins, mais pour mener une vraie discussion sur la politique ou les grands enjeux de société... eh bien, ce n'est pas encore gagné !

Il y a quelque temps, je regardais un humoriste à la télévision. Eh bien... je n'ai rien compris ! Pas un mot ! C'était bien trop rapide.

Ce qui m'a toujours intrigué, c'est que la langue française, comme toutes les langues d'ailleurs, est truffée d'exceptions, de tournures étranges, de règles bancales et de manies verbales.

### **“Du coup” et ses copains**

En France, tout comme aux Pays-Bas où les gens glissent un “*du* (alors)”, “*zeg maar* (dites-moi)” ou “*weet je wel* (tu sais)” à chaque phrase, les Français ont aussi leurs tics de langage.

Le plus populaire ? Sans doute : “*du coup*”.

*“Du coup, je vous envoie la lettre demain.”*

*“Je ne sais pas, du coup, comment ça marche.”*

On pourrait le traduire vaguement par “*du coup*”, “*du coup donc*”, ou même “*du coup voilà*”.

J'ai une connaissance française qui utilise “*du coup*” dans chaque phrase. Une fois qu'on y fait attention, ça devient même carrément agaçant !

Mais ce n'est pas le seul : il y a aussi “*franchement*”, “*tellement*”, “*alors*” et bien sûr le classique “*d'accord ?*”, utilisé partout.

## Ça va, ça va

### Tac et hop

Une autre chose étonnante : quand vous êtes face à une employée de banque ou un conseiller téléphonique, et qu'ils tapent quelque chose sur l'ordinateur, ils accompagnent chaque clic d'un petit "tac" ou "hop".

Écoutez bien : à chaque champ rempli, chaque bouton cliqué, c'est "tac !" Et quand tout est bon : "hop !"

Ça semble faire partie du rituel professionnel.

### Des œufs, des œufs... et encore des œufs

Voici un petit jeu que je vous recommande si vous voulez détendre l'atmosphère avec des Français.

Demandez-leur :

— *Comment dit-on "un œuf" ?*

Réponse : "un œuf" (prononcé /œf/)

Puis :

— *Et "des œufs" ?*

Réponse : "des œufs" (/eux/)

— *Deux œufs ?*

"Deux eux."

— *Trois œufs ?*

"Trois eux."

À ce moment-là, ils commencent à vous regarder bizarrement...

— *Quatre œufs ?*

Silence... puis, en souriant : "quatre œf."

## Ça va, ça va

Et ainsi de suite :

*“cinq œf”, “six eux”, “sept œf”... ou bien “six eux”, “neuf eux”, “dix eux”,*  
selon les régions.

Si le chiffre finit par une consonne douce (trois, six, dix), on prononce  
*“eux”*.

Si c’est une consonne dure (quatre, cinq, huit), on dit *“œf”*.

Étrange, n’est-ce pas ?

On utilisait ce petit jeu lors de nos dîners avec des invités français quand la conversation peinait à démarrer. Succès garanti ! Tout le monde riait, et même entre Français, le débat partait !

### Quatre-vingt-un et compagnie

Je me souviens qu’au début, les numéros de téléphone nous rendaient fous.

Sur notre répondeur, on entendait des trucs comme :

*“Rappelez-moi au zéro six, soixante-douze, quatre-vingt-dix-sept, quarante-neuf, trente et un.”*

Et nous, on devait écouter dix fois pour noter correctement !

Et ces fameux *trente-et-un*.

On dit bien *trente-et-un, quarante-et-un, soixante-et-onze*, mais ensuite plus de *et*. On dit : *quatre-vingt-un, cent-un*, sans le “et” !

Et bien sûr, les Français donnent toujours les numéros par groupes de deux chiffres.

Si vous leur demandez de les dire *chiffre par chiffre*, ils n’y arrivent pas ! Ça leur semble totalement étranger !

## Ça va, ça va

### L'histoire du H muet et du H aspiré

Dans toutes les langues, il y a des mots qui nous font nous tordre la langue en tant qu'étrangers. Le français ne fait pas exception. Le mot "tilleul" en est un parfait exemple. Il a l'air si simple, mais pour le prononcer parfaitement, il faut faire quelques contorsions bizarres avec sa langue au bon moment.

### L'histoire du H muet et du H aspiré

Un jour, en discutant avec nos voisins, on n'arrivait tout simplement pas à se faire comprendre. Nous voulions leur demander s'ils avaient déjà visité les "halles" du centre-ville récemment rénovées. "Avez-vous déjà vu les halles ?" ai-je demandé. Phonétiquement, "lèzal". Ils nous ont regardés avec un air vide. J'ai réessayé, en prononçant "les halles" un peu plus fort. Ils ont de nouveau échangé un regard perplexe. Soudain, le visage de notre voisine s'est éclairé. "Ah ! Les halles !" Phonétiquement, je ne sais pas comment l'écrire, quelque chose comme "lèal". On ne fait pas de liaison entre "les" et "halles" ! Le "s" de "les" est muet, alors qu'il est normalement prononcé !

Une discussion animée a rapidement éclaté sur la prononciation correcte. Pourquoi dit-on "les hommes" (phonétiquement "lèzom"), mais pas "les halles", qui est "lèal" ? J'espère que vous suivez toujours.

Ils nous ont expliqué que cela dépendait de la présence d'un H muet ou d'un H aspiré. Avec un H muet, on fait la liaison, mais pas avec un H aspiré. Par exemple, on ne dit pas "lèsolandais" mais "lè olandais". J'ai tout de suite pensé : "Oh là là, c'est une erreur que font tous les Hollandais !" J'ai demandé à mes voisins comment on pouvait savoir si un H était muet ou aspiré. Ils se sont regardés, ont haussé les épaules et m'ont répondu qu'on le savait, tout simplement.

## Ça va, ça va

J'ai fait quelques recherches sur Internet et, en effet, c'était bien ça : muet et aspiré. J'ai commencé à mémoriser une liste de mots avec un H aspiré, mais j'ai vite abandonné, car la liste était plutôt longue. J'ai fermé la page, décidant à partir de ce moment-là de m'en tenir à aspirer ou à rendre muets tous les H que je rencontrerais.

### Le mot "oui" contient-il un W ?

Encore deux observations.

D'abord : il n'y a presque aucun mot français qui commence avec la lettre W. Ouvrez un dictionnaire français : une demi-page tout au plus. Tous viennent de l'anglais.

Un ami m'a dit :

— *Mais si ! Le mot 'oui' contient un W !*

Bonne tentative.

Et enfin, l'accent tonique.

En français, l'accent est toujours sur la dernière syllabe. Toujours. Sans exception.

Maison. Président. Ordinateur. Chemin. École.

(Le "e" muet ne compte pas.)

C'est très différent du néerlandais, de l'anglais, ou de l'italien, où l'accent peut tomber n'importe où.

C'est pour cela que, quand les Français parlent anglais, on entend ce délicieux accent "Allo Allo" avec la dernière syllabe toujours martelée.

**Et pourtant... quelle belle langue**

### **Ça va, ça va**

Cela peut donner l'impression que je me moque de la langue française.  
Mais non ! Bien au contraire.

Le français est une langue magnifique.

Mais comme toutes les langues, elle est folle, paradoxale, et pleine d'exceptions absurdes.

Et c'est justement ça... qui la rend si attachante.

Ça va, ça va

## Les Gilets Jaunes

Bien sûr, nous allions régulièrement aux Pays-Bas pour rendre visite à nos enfants et petits-enfants. Enfin, *régulièrement*... une à deux fois par an. Un soir, complètement crevés mais heureux après une journée de babysitting, on s'est affalés sur le canapé chez nos hôtes néerlandais, et on a allumé la télé.

Et là, aux infos : la France en feu !

Les Gilets Jaunes bloquaient tout, les routes allaient être paralysées, des actions massives annoncées pour le week-end...

Le pays entier allait être à l'arrêt.

### **Petit rappel pour les non-initiés :**

À l'automne 2018, le gouvernement français a de nouveau augmenté les prix du carburant.

Trop, c'était trop !

Une activiste a alors lancé un appel sur les réseaux sociaux, invitant chacun à descendre dans la rue... en portant son gilet jaune, le fameux gilet de sécurité obligatoire dans toutes les voitures françaises.

Résultat : une révolte spontanée, nationale, populaire, qui a pris tout le monde de court, gouvernement compris.

Qui était le chef ?

Avec qui fallait-il négocier ?

Ce n'étaient pas les syndicats habituels !

Même après l'annulation de la taxe sur le carburant, le mouvement a pris de l'ampleur. L'esprit était sorti de la bouteille.

Les manifestants exigeaient des hausses des retraites, du RSA, des salaires, du pouvoir d'achat...

Mais hélas, les manifs sont devenues de plus en plus violentes, avec des morts et des milliards d'euros de dégâts, surtout dans les grandes villes.

## **Ça va, ça va**

Macron a fini par promettre des aides pour les plus modestes.

Les manifestations ont duré plus de six mois, puis se sont peu à peu calmées.

— *Évidemment !* ai-je râlé en voyant les images. *Fallait que ça tombe ce week-end !*

— *On ne peut pas reporter, Kees, dit Marjo. Des clients arrivent lundi !*

— *Alors on part, et on verra bien où on atterrit. On va surtout éviter les autoroutes et Paris !*

— *Et si on prenait des couvertures et un peu de bouffe au cas où on serait bloqués ?*

— *Bonne idée. J'ai aussi demandé à notre fils de nous prêter un jerrican, au cas où on manquerait d'essence.*

On a donc planifié une route alternative : via Liège, Luxembourg, Moulins, en empruntant uniquement des nationales à travers la Champagne.

### **TomTom dans la cambrousse**

Première surprise : on franchit la frontière belge-française sans croiser personne.

Pas un chat, pas un flic, pas un gilet. Les routes étaient désertes !

Vers 18h, on a cherché un hôtel via le GPS. TomTom nous a guidés par des petites routes sinueuses vers un endroit perdu au milieu de nulle part.

Arrivés à destination : que des champs... et un campement abandonné de caravanes.

Fâchés, j'ai tapé une petite ville à 40 km de là dans le GPS, et nous y sommes allés. Pendant ce temps, Marjo cherchait sur son ordinateur portable s'il y avait un hôtel. Il y en avait deux. Nous nous sommes arrêtés

## Ça va, ça va

devant un grand bâtiment lugubre au milieu de la ville. Cet hôtel, qui n'avait visiblement pas eu de coup de pinceau depuis les années trente, avait connu des jours meilleurs. La réception, qui sentait la nicotine, était d'une tristesse absolue.

Une fois à l'intérieur, après une longue attente au comptoir, nous avons enfin été accueillis par une vieille dame poussiéreuse, aux cheveux gris tirés en chignon, et avec des lunettes qui pendaient à une chaînette à mi-nez. Elle aussi avait clairement connu des jours meilleurs. Je ne pouvais pas m'empêcher de fixer l'énorme bouton au-dessus de sa lèvre, d'où sortaient trois poils gris. Quand on lui a dit qu'on voulait réserver pour une nuit, son humeur est tombée au niveau du sol. Après les formalités d'usage, nous avons eu une clé.

— *Deuxième étage, chambre 12*, dit-elle en nous tournant déjà le dos.

Par un escalier en colimaçon en bois grinçant, recouvert d'un tapis taché qui avait jadis été rouge à fleurs, nous avons atteint notre chambre, en tâtonnant dans un couloir obscur à la recherche d'un interrupteur. En voyant ce spectacle désolant, notre moral a également touché le fond. Le papier peint brun et décollé, les lits affaissés avec des couvertures moisies et la forte odeur de nicotine nous ont vite fait décider de quitter ce **sinistre trou** au plus vite. En bas, dans le hall, j'ai posé la clé sur une petite table, comme si de rien n'était, en disant que nous allions chercher nos bagages, puis nous sommes montés dans la voiture et avons filé vers l'hôtel suivant.

Le deuxième hôtel n'annonçait pas grand-chose de mieux. La porte était fermée. Il y avait cependant un interphone sur le montant de la porte. J'ai appuyé sur le bouton et une voix nous a expliqué, en s'excusant, qu'elle était absente.

— *Je vais vous ouvrir la porte à distance et vous prendrez la clé sur le tableau derrière le comptoir, vous irez dans la chambre 7 au premier étage*

## Ça va, ça va

, a-t-elle annoncé, suivi d'un ronronnement pénétrant, après quoi nous avons poussé la porte. Cet hôtel, complètement désert, avait lui aussi une ambiance peu engageante. Après avoir pris la clé sur le tableau, nous sommes montés et avons ouvert la chambre 7.

— *Mais c'est quoi ce bazar !* s'est exclamée Marjo, déçue. La chambre n'était pas faite : lits défaits, serviettes par terre dans la salle de bain, un vrai chaos.

Je suis redescendu vers l'interphone et j'ai informé la voix que la chambre 7 n'était pas propre. Il y a eu un silence, puis la voix a dit :

— *Ah bon...* (c'est ce que les Français disent toujours quand quelque chose ne va pas), *Ah bon... eh bien, prenez la chambre 10 au deuxième étage,* a dit la voix, à nouveau désolée.

Je suis retourné à l'intérieur, j'ai pris la clé 10 sur le tableau et nous sommes allés à la chambre correspondante. Heureusement, celle-ci était propre.

Après nous être rafraîchis, nous sommes partis à la recherche d'un restaurant. Après avoir marché un bon moment, le choix s'est avéré limité à une pizzeria ou un kebab, le reste étant fermé. Allons-y pour le kebab, nous avons déjà mangé de la pizza récemment. Dès que nous sommes entrés, on nous a immédiatement renvoyés.

— *Ici, pas de chiens, désolée !* a crié la cuisinière avec fermeté en voyant Pico, notre teckel.

— *Même pas ce petit chien tout mignon ?* a tenté Marjo.

— *Non !* a dit la femme, d'un ton résolu, en nous regardant sévèrement par-dessus ses lunettes et en nous montrant la sortie du menton. Bon, alors la pizza. Pour une fois, Pico a eu le droit d'entrer. Une heure plus

## Ça va, ça va

tard, avec une brique dans l'estomac, nous nous sommes effondrés de fatigue sur notre lit d'hôtel.

Le lendemain, nous étions de retour dans le hall avec nos valises, qui était maintenant un hall de départ. Personne en vue, l'hôtel était complètement désert. Après avoir tourné en rond, je suis retourné à l'interphone. Pour plus de sûreté, j'ai calé la porte d'entrée avec mon pied et j'ai appuyé sur l'interphone. Aucune réaction. Après avoir appuyé encore quelques fois, toujours rien.

De retour dans le hall, j'ai crié quelques fois de plus. Personne.

— *Allez, viens ! a dit Marjo, on s'en va, on va laisser un papier avec notre numéro de téléphone sur le comptoir !*

Un peu plus tard, nous étions de nouveau en route vers le sud. À la radio de la voiture, nous avons entendu que toute la France était en ébullition et dans un grand chaos ! Blocus dans tout le pays, manifestations et émeutes.

— *C'est bizarre ! nous sommes-nous dit l'un à l'autre, ici, tout est désert ! Il n'y a rien !*

Mais à l'approche de Moulins... bouchon !

Sur un rond-point, une vingtaine de Gilets Jaunes tournaient en rond en chantant.

D'autres grelottaient autour d'un feu. La route était barrée par des blocs en plastique.

— *Regarde, dit Marjo, toutes les voitures ont un gilet jaune sur le tableau de bord.*

— *Faisons pareil, ça peut aider.*

## Ça va, ça va



Effectivement : les manifestants laissaient passer cinq voitures toutes les dix minutes.

Quand notre tour est venu, on a baissé la vitre.

On a discuté avec eux, on les a soutenus avec enthousiasme, ils ont vu le gilet jaune... et nous ont laissé passer !

Mais chaque ville avait son rond-point bloqué...

Des automobilistes énervés fonçaient dans les barrages, criaient, insultaient, failli écraser des manifestants !

À un moment, Marjo a eu une idée :

— *Attends ! Les biscuits !*

Elle a attrapé la boîte en fer offerte par notre belle-fille : des “pepernoten” (biscuits néerlandais de Saint-Nicolas).

— *Goûtez-moi ça, c’est délicieux !*

Les Gilets Jaunes ont regardé le chien, puis les biscuits, méfiants :

## **Ça va, ça va**

— *Quoi ? Des croquettes pour chien ?!*

Marjo en a mangé une pour prouver que non.

Un hésitant a goûté...

— *Mmmh, c'est bon ça "*

Et hop, toute la voiture envahie de Gilets Jaunes croquant des pepernoten.

— *Jean ! Enlève la barrière !!*

Et voilà, on repartait, toujours plus au sud.

Et si on prenait l'autoroute ?

Après quelques ronds-points, Marjo a dit :

— *On fait fausse route. Et si on prenait l'autoroute quand même ?*

— *Et les péages, alors ? Ils seront bloqués aussi !*

On a tenté quand même... et là, surprise : autoroute vide !

Mais un peu plus loin : sirènes, fourgons de CRS, gyros bleus.

Sur place : des groupes de Gilets Jaunes soulevant les barrières des péages à la main et laissant passer tout le monde, gratuitement !

La police ? Ils regardaient. Sans bouger.

Nous avons klaxonné, fait coucou, passé le péage sans payer, le pouce en l'air, et continué notre route, soulagés.

Les derniers kilomètres

Une fois sortis de l'autoroute, les ronds-points ont recommencé.

### Ça va, ça va

Marjo a ressorti la boîte de pepernoten, et nous avons “acheté” notre passage à chaque barrage avec un sourire et une poignée de biscuits.

En arrivant chez nous, épuisés mais victorieux, nous avons vidé la voiture... et n’avons jamais eu de nouvelles de l’hôtelier.



Ça va, ça va

## Sur le bout du doigt

J'étais en train de scier un morceau de fer avec ma meuleuse d'angle quand tout à coup, l'outil a mordu le côté de mon petit doigt ! Merde ! Je ne m'en suis presque pas rendu compte, ça ne faisait même pas mal.

J'ai eu de la chance de ne pas me faire décapiter le doigt ! Je me suis dit que j'allais mettre un pansement et continuer. Mais en y regardant de plus près, la coupure était assez profonde et il fallait la faire recoudre. Heureusement, je pouvais bouger mon petit doigt normalement, donc rien de grave.

Mais Marjo, sur un ton sans appel, a décrété :

— *Aux urgences. Je t'emmène. Tout de suite.*

— *Mais non, je vais y aller tout seul, c'est rien du tout, je reviens dans une heure !*

Elle m'a quand même fourré une banane dans les mains, c'était l'heure du déjeuner.

Aux urgences, on m'a tout de suite pris en charge par un "accompagnateur COVID" qui m'a enregistré. Il m'a évidemment demandé ce qui s'était passé.

Dix minutes plus tard, une infirmière m'a examiné.

— *Je vais d'abord mettre un peu d'anesthésiant et je vais appeler un médecin.*

Évidemment, elle m'a demandé ce qui s'était passé.

Après une demi-heure, un homme en blouse blanche arrive. Il regarde mon doigt.

— *Mmm... je vais demander à mon collègue de jeter un coup d'œil.*

Encore une demi-heure plus tard, deuxième blouse blanche.

— *Expliquez-moi exactement ce que vous faisiez...*

## Ça va, ça va

Je commençais à perdre patience. Mon doigt allait bien, je bougeais tout. Allez, on fait trois points et je retourne bricoler.

Mais non, après un radio on m'a envoyé au service chirurgie ambulatoire. Là, on m'installe dans une chambre. Une infirmière arrive avec une pile de serviettes, une bouteille de Bétadine et un pyjama d'hôpital.

— *Vous allez vous doucher, bien vous laver à la Bétadine, puis mettre ces vêtements.*

— *Pardon ? Je voudrais quand même parler au chirurgien d'abord !*

— *Il arrive tout de suite, ne vous inquiétez pas.*

Un quart d'heure plus tard, un autre monsieur arrive. Il me demande ce que j'ai mangé, si j'ai des allergies, etc.

— *Je suis l'anesthésiste. On va anesthésier tout le bras pour l'opération.*

— *Attendez, QUOI ? Une opération ?!*

— *Oui, le chirurgien va bientôt passer.*

Finalement, le fameux chirurgien arrive. Il s'appelle M. Daaboul.

— *Je vais d'abord examiner, mais ça nécessite une intervention minutieuse. Vous passerez au bloc vers 17h et vous rentrerez chez vous ce soir.*

Bon... j'ai fini par me résigner au sort que la médecine m'avait réservé, prévenu Marjo, pris une douche (odeur de Bétadine comprise), et je me suis allongé sur le lit.

Une heure plus tard, un infirmier vient me chercher en fauteuil roulant.

— *Vous vous appelez bien Monsieur Wijnen ?*

— *Oui.*

— *Qu'est-ce qui vous est arrivé ? (soupir)*

## Ça va, ça va

Dans la salle de préparation, une armée de six blouses bleues s'active autour de moi. Prise de tension, moniteur cardiaque, perfusion, couverture isotherme dorée, etc.

Des étudiants en médecine se joignent au spectacle.

Un jeune médecin me tripote le bras en me disant :

— *Alors, c'était comment, la banane ?*

Avec une échographie, ils cherchent les bons nerfs pour m'anesthésier.

Après une demi-heure, direction bloc opératoire. Immense salle, lumières de science-fiction, ambiance "greffe du cœur". Encore six blouses bleues qui m'entourent.

Évidemment :

— *Qu'est-ce qui vous est arrivé ?*

Mon bras, bien endormi mais encore mobile, est nettoyé trois fois, désinfecté au litre de Bétadine.

Je me demande si l'anesthésie a marché, car je sens encore tout.

Ils me pincent. Rien. OK, c'est bon.

Ils bossent une demi-heure.

Verdict du chirurgien : un petit tendon sectionné et la scie à 2 millimètres de l'os.

## Sortie réglementée

Après un passage en salle de réveil, je retourne dans ma chambre. Une infirmière vient :

— *Vous voulez manger quelque chose ?*

— *Non merci, je veux rentrer et manger chez moi.*

— *Ah non ! Je dois vous donner à manger, sinon je ne peux pas vous laisser partir. Un jus de pomme et un biscuit, ça vous va ?*

— *Allez, pourquoi pas...*

## **Ça va, ça va**

— *Et il vous faut absolument quelqu'un pour venir vous chercher. Vous n'avez pas le droit de conduire. Et je dois vous expliquer le suivi médical.*

**Pfff...**

Je repars avec :

- Deux types d'antidouleurs
- Des antibiotiques
- Un protecteur gastrique
- Du matériel de pansement
- Un flacon de Bétadine
- Une ordonnance pour des soins infirmiers à domicile trois fois par semaine
- Et... une rééducation chez un kiné pour éviter que mon auriculaire ne se fige !

— *Un kiné ?!*

— *Oui, sinon le petit doigt risque de rester raide.*

Enfin, j'appelle Marjo.

Je voulais marcher vers la sortie.

— *Ah non non non ! Votre femme doit venir vous chercher dans le service et signer votre sortie.*

À 20h, épuisé, je suis enfin chez moi.

Bilan : un petit doigt, cinquante personnes, trente mille euros

## **Ça va, ça va**

En y repensant...

Pour ce petit doigt, j'ai mobilisé au moins 50 personnes.

Rempli une benne entière de déchets médicaux : pansements, seringues, perfusions, tuyaux, gants, sueur de panique...

Coût pour la Sécu ?

Au moins 30.000 euros.

Mais j'ai aussi offert du travail à plusieurs soignants pour les semaines à venir.

Et je dois avouer...

J'ai été impressionné par la rigueur, la bienveillance et le sérieux de tout le personnel.

Pas seulement dans cet hôpital, mais dans toute la médecine française.

Chapeau !

## La vente

Cela faisait déjà 15 ans que nous vivions en France et que nous gérons avec beaucoup de plaisir nos chambres d'hôtes et notre mini-camping. Rencontrer des gens, échanger des histoires et offrir des vacances merveilleuses et relaxantes à nos hôtes procurait une immense satisfaction. C'est un travail très dur, heureusement seulement pendant la saison des vacances, mais 15 ans de cuisine, de petits-déjeuners à préparer, de lits à faire, de toilettes à nettoyer et de lessives à étendre finissent par peser. Il était temps de changer de cap. C'est le cœur lourd que nous avons décidé de mettre en vente notre petit paradis.

Et l'intérêt ne manquait pas. Après les premières visites, nous avons réalisé que les gens venaient visiter votre maison pour des raisons très diverses.

Beaucoup de personnes, qui voient la vie en rose, semblent surtout rêver de l'idée d'émigrer un jour en France et aiment déjà venir jeter un coup d'œil et tâter le terrain. Quand vous creusez un peu, il s'avère qu'ils aimeraient bien franchir le pas un jour, mais certainement pas dans les 10 prochaines années !

Nous avons rapidement changé de tactique et demandé directement aux acheteurs potentiels, avant même de fixer un rendez-vous, quels étaient leurs projets.

— *Oui, nous voulons absolument nous installer en France ! Nous avons mis en place un plan sur 10 ans. Phase 1 : les 5 premières années, nous allons chercher dans quelle région de France nous voulons vivre, et phase 2 : les 5 dernières années, nous allons trouver l'endroit de nos rêves.*

— *Et vous êtes à quelle étape, là ?*

— *Phase 1. On hésite encore entre cette région, la Provence ou peut-être le Verdon.*

## **Ça va, ça va**

Nous les remercions poliment et leur disions de revenir dans cinq ans.

Nous avons aussi appris à observer de près la moitié féminine du couple. Lui voulait changer de vie, partir demain s'il le pouvait. Et elle disait en gloussant :

— *Là où Jean ira, j'irai aussi. Mais je ne sais pas si je peux me passer de ma mère et de ma petite sœur.*

Bon, on avait bien compris.

Avec les candidats un peu plus sérieux, c'était toujours le financement qui coinçait. Ils pensaient que les banques suivraient, mais au bout du compte, aucun crédit ou pas assez.

Nous sommes donc devenus plus directs dans nos questions :

— *Excusez ma franchise, mais... combien de capital pouvez-vous réellement investir ?*

Souvent, la réponse était offusquée :

— *C'est une question très indiscreète ! C'est privé, quand même...*

Dès qu'on ne sentait pas les choses claires, nous prenions poliment congé.

## **Un espoir venu de Belgique**

Il était une fois, deux ans après nos débuts en Aveyron, qu'un couple belge survitaminé débarqua. Les yeux pétillants de projets, ils voulaient faire affaire ! Leur idée ? Vendre leur maison en Belgique, désertier les friteries pour s'installer en France. Seul hic (et pas des moindres) : un enfant placé dans l'équation. Ah, la paperasse ! Il fallait l'aval d'un juge et la permission des parents biologiques pour que la petite famille puisse s'établir en France. Autant dire que ça allait prendre un temps fou... mais pouvaient-ils avoir une option sur notre maison, s'il vous plaît ?

### **Ça va, ça va**

Après un concile de guerre familial (et quelques verres de vin), on a dit "Banco !". Mais pas sans une petite garantie de 10 000 €, histoire de s'assurer que leurs intentions n'étaient pas aussi éphémères qu'une frite belge froide. On a même bricolé un contrat maison, un chef-d'œuvre juridique digne d'un enfant de 5 ans, et hop, le chèque a atterri sur notre compte ! On a croisé les doigts très fort pour que tout ça soit légal et ne nous envoie pas directement au cachot.

Et là, le virus nous a piqués ! Qu'allions-nous faire après notre épopée aveyronnaise ? Rester en France, bien sûr, mais un peu plus près de la civilisation, si possible. Car soyons honnêtes, le supermarché le plus proche à 22 km et la grande ville à 40 km, c'était un peu la Sibérie version Sud de la France. On s'était juré, la main sur le cœur, de ne plus jamais acheter avant d'avoir vendu. Promesse tenue ? Presque ! On a commencé à jeter un œil sur internet, juste pour "s'orienter", hein !

Notre nouveau sport national ? Trouver une maison sur un site d'agence et, tel des détectives de l'immobilier, débusquer le propriétaire directement. Google Maps, Géoportail, Street View... on devenait des pros ! Les toits et les piscines étaient nos meilleurs indices. On cherchait la perle rare : une maison spacieuse, confortable, proche de la ville, avec une ou deux gîtes pour renflouer notre modeste retraite (qui ressemblait plus à une pension de chat qu'à une rente de Nabab).

Après des heures de surf sur la toile, on a trouvé notre œuf de Colomb ! L'annonce, bien sûr, ne donnait pas l'emplacement exact, l'agence n'ayant pas l'exclusivité. Rebelote avec Google Maps, mais là, rien à faire, impossible de la localiser. Puis, sur un autre site, miracle ! Une photo avec un avion de chasse dans le jardin ! Verdict : on était tout près de Villeneuve-sur-Lot. Toujours introuvable. Et puis, la révélation ultime : une autre annonce mentionnait l'hôpital flambant neuf tout près ! Le périmètre de recherche s'est considérablement réduit. Et bim ! Le voilà !

## Ça va, ça va

Le Graal : une maison avec piscine ET un avion de chasse dans le jardin !  
Attrapé !

Un coup de fil au propriétaire, une visite et le coup de foudre ! La maison de nos rêves : spacieuse, confortable, avec deux gîtes et une piscine à tomber. Pendant qu'il nous parlait de sa collection d'avions miniatures (chacun ses passions !), on lui a raconté nos aventures avec les Belges et leur enfant placé. Forcément, le mot "OPTION" est tombé. J'ai proposé de lui virer les 10 000 € des Belges. Les propriétaires, d'une sympathie rare,



ont accepté. Et voilà, on l'avait encore fait : acheter une maison sans avoir vendu la nôtre ! Les champions du monde de l'immobilier à l'envers !

Après quelques crises de nerfs bien senties, le verdict tant attendu est tombé de Belgique : l'enfant pouvait déménager ! Mais là, surprise : les Belges voulaient renégocier le prix. J'ai cru qu'on avait passé cette étape, mais non, ils voulaient gratter jusqu'au dernier centime. On a fini par s'entendre sur un prix, puis une série interminable de visites et de

## Ça va, ça va

négociations sur les meubles. Et le clou du spectacle : ils voulaient d'abord vendre leur maison en Belgique avant de signer le contrat de vente. "Pas de souci, notre maison partira en un mois, c'est une affaire en or !", nous ont-ils assuré. Quand on a vu les photos de leur maison, on a eu un gros doute existentiel.

Pendant ce temps, un autre couple, néerlandais cette fois, nous contacte, super motivé pour visiter. Vu que l'affaire belge commençait à sentir le souffre, on a dit "Oui !" et ils ont pris un vol.

Une semaine plus tard, miracle ! Rendez-vous chez le notaire avec les Belges pour signer le compromis. Pouvaient-ils amener leur famille ? Ils voulaient tellement voir la maison ! Le jour J, on s'est démené comme des forcenés pour nourrir et abreuver toute la tribu.

J'ai ensuite appelé nos amis néerlandais pour leur dire que la maison était quasi vendue, qu'il était inutile de venir.

— *Tant pis, on vient quand même ! Le vol est payé, on ira faire la fête à Toulouse !* ont-ils répondu.

— *Écoutez, leur ai-je dit, venez quand même ! Je vous ferai visiter la maison d'amis à nous. C'est un bijou, vraiment ! Les propriétaires ne sont pas là, mais je peux vous faire le tour du propriétaire.*

— *Super ! On arrive demain !*

Pendant ce temps, direction le notaire avec les Belges. Une fois sur place, ils ont annoncé à notre notaire, l'air de rien, que leur avocat leur avait formellement déconseillé de signer avant d'avoir vendu leur maison en Belgique. Ils voulaient une option de 6 mois, et si la vente capotait, tous les frais seraient pour nous ! On est resté bouche bée, tout comme notre notaire.

— *Hors de question, a-t-il lancé, C'est légalement impossible !*

Quelques minutes plus tard, on ressortait désillusionnés. Toute la troupe

## Ça va, ça va

belge est repartie avec la promesse de vendre leur maison belge illico presto.

Le lendemain, je suis allé chercher Rob et Ciska pour la visite de la maison de nos amis. Sans leur raconter nos déboires (pour ne pas leur porter malheur), je leur ai fait la visite complète. Après une heure et demie, pas de "coup de cœur".

— *Mais, a demandé Rob, curieux, comment ça se passe pour votre maison ?*

— *Eh bien, pour être honnête, tout est à nouveau en stand-by. Le compromis n'est toujours pas signé !*, leur ai-je avoué.

— *Oh ! Rob a jeté un coup d'œil à sa montre. Notre vol est dans deux heures. On pourrait quand même visiter votre maison ?*

J'avoue que j'avais un peu espéré cette question ! Ni une ni deux, on a foncé chez nous pour une visite express. Et là, le **coup de foudre** ! Cette sensation qui vous saisit, ce frisson, cette fièvre quand vous trouvez l'endroit de votre vie. Souvent, ça va à l'encontre de toute logique, mais c'est l'ingrédient magique pour l'achat ! Rob et Ciska ont dû partir en vitesse pour ne pas rater leur vol.

Pendant ce temps, les Belges pataugeaient. La vente de leur maison n'avancait pas, ils nous menaient clairement en bateau. Mais les négociations avec Rob et Ciska continuaient. Deux mois plus tard, le compromis était signé, le financement bouclé.

Il fallait maintenant annoncer la nouvelle aux Belges. Ça n'est pas passé, mais alors, pas du tout !

— *Et notre acompte ? On le veut tout de suite !*, ont-ils hurlé, furieux.

— *Bien sûr, j'ai répondu, je vous rédige un petit contrat de rupture, et dès qu'il est signé, on vous vire l'argent.*

### Ça va, ça va

On a attendu trois longues semaines pour cette signature. On se demandait s'ils allaient nous faire des misères. Mais finalement, le contrat est revenu signé, et l'argent a été remboursé.

En août, on était de nouveau chez le notaire avec Rob et Ciska pour l'acte de vente. Rendez-vous à 14h30. On attendait, tendus à quatre, dans la salle d'attente. Pas de notaire en vue. À 15h, une tête endormie et une tignasse en bataille sont apparues à l'embrasure de la porte.

— *Suivez-moi*, a-t-il bredouillé. *Il vient de se réveiller de sa sieste, c'est sûr !*, ai-je pensé aussitôt.

Les contrats ont été signés, et Rob et Ciska ont repris notre rêve français. Un mois plus tard, on signait notre propre contrat de vente, confortablement installés autour de la table de notre nouvelle cuisine à Villeneuve-sur-Lot.



Ça va, ça va

## Neige d'été

À deux reprises déjà, ici à Villeneuve-sur-Lot, nous avons été témoins d'une invasion spectaculaire de petites mouches blanches. Cette fois-là, nous assistions au concert donné sur les berges du Lot pour le quatorze juillet. La chanteuse du groupe se donnait à fond, tandis que les autres musiciens déroulaient leur numéro avec une certaine mollesse.

Vers dix heures du soir, le ciel s'est soudain rempli de petits insectes blancs, comme des papillons de nuit. Leur nombre a explosé en quelques minutes, attirés en masse par les projecteurs de la scène. Des milliers d'entre eux tourbillonnaient autour des énormes spots.

La prestation de la chanteuse fut brutalement interrompue. Elle se mit à agiter frénétiquement les bras, prise de panique, avant de fuir en courant sur ses talons aiguilles. Les autres musiciens décidèrent eux aussi que c'en était assez et quittèrent la scène.



## Ça va, ça va

L'année suivante, rebelote, mais cette fois avec un autre groupe. De quoi piquer notre curiosité... Il fallait bien mener une enquête approfondie sur Internet pour savoir quel drôle de bestiole pouvait causer un tel chaos.

Il s'agit en fait de l'Ephoron virgo, que les Hollandais appellent le "*schoraas*". En français, on les surnomme "neige d'été", et le mot n'est pas usurpé : on croirait vraiment qu'il neige !

Ce sont de minuscules insectes blancs, proches des éphémères. Les larves vivent toute l'année dans la vase de la rivière, se nourrissant de micro-organismes. Une fois par an, elles remontent à la surface, se métamorphosent rapidement en adultes et s'envolent.

Le mâle cherche alors une femelle pleine d'œufs, la féconde, puis meurt aussitôt. La femelle, elle, retourne voler au-dessus de l'eau, relâche ses œufs (dans un grand final explosif) et meurt également. De vraies éphémères donc, dans tous les sens du terme !

Les œufs descendent doucement au fond de l'eau, et le cycle recommence. Un vrai festin pour les poissons.

Ce phénomène ne dure que quelques jours, et se produit uniquement les soirs chauds de fin juillet. Ensuite, plus rien. Le calme revient... jusqu'à l'année suivante.

Ça va, ça va

## La souche

Notre maison à Villeneuve-sur-Lot est bordée, à l'avant et sur un côté, d'une immense haie de cyprès d'au moins trois mètres de haut. Malheureusement, celle de devant avait été un jour taillée trop court et en était morte. Celle sur le côté, elle, se portait très bien. Mais cette rangée desséchée était une vraie épine dans l'œil.



— *On ne devrait pas l'enlever, cette horreur ? ai-je demandé à Marjo. Et planter à la place un mélange d'arbustes ?*

— *Oh non, m'a-t-elle répondu, après on est exposés en pleine rue ! Je ne veux pas de ça !*

Quatre ans plus tard (oui, quatre ans !), on taillait une haie de peupliers un peu plus loin. Les ouvriers utilisaient une broyeuse, mon Dieu, quel vacarme ce truc fait !

— *Dis donc, dit Marjo à ma grande surprise, tu crois qu'ils pourraient venir enlever notre haie morte ?*

— *Tu veux l'enlever maintenant ? ai-je dit, étonné.*

### **Ça va, ça va**

— *Oui, en fait oui... mais seulement celle de devant ! Pas celle sur le côté.*

Je me suis donc approché de l'équipe de bûcherons à moteur, et après les traditionnels « ça va, ça va » et quelques bavardages, j'ai fini par demander si eux pouvaient nous débarrasser de cette haie.

— *Pas de problème, comme vous voulez, m'a répondu le chef de chantier.* Je lui ai indiqué où on habitait et il m'a promis de passer jeter un œil.

Je me suis dit en repartant : *Celui-là, on ne le reverra jamais !*

Et pourtant, le lendemain, il m'appelait pour dire qu'il passait voir.

— *Oui, bien sûr, à tout de suite !* ai-je répondu, étonné.

Une heure plus tard, il sonnait à la porte et on faisait ensemble le tour des lieux. Je lui ai bien précisé que tous les cyprès à l'avant devaient être enlevés, y compris les troncs ! (« *les troncs inclus !* » ai-je ajouté, pour être bien clair). Je voulais bien sûr dire que tout soit évacué.

— *Oui, oui, pas de problème, a-t-il répondu en hochant la tête.*

Après avoir fait quelques pas, pris quelques mesures et gratté sa tête, il dit :

— *Pour mille euros, c'est fait.*

C'était à peu près ce que j'avais en tête, donc j'ai accepté et lui ai demandé quand il pouvait venir.

— *Oh là là, pas avant février ! Désolé !*

Ça aussi, je m'y attendais. Pas de souci, on n'était pas pressés.

Mais voilà qu'une semaine plus tard, il m'appelle à nouveau :

### **Ça va, ça va**

— *Je peux venir demain pour la haie, ça vous va ? Un autre chantier a été repoussé, donc j'ai un créneau.*

— *Parfait, à demain alors.*

Le lendemain matin, on se lève un peu plus tôt, et à huit heures tapantes : vacarme de tous les diables ! Ils étaient là, à deux, déjà en train de faire un sort à notre haie. Un énorme broyeur installé en face, dans le bois, crachait un jet de copeaux dans leur camion. Les troncs étaient mis de côté.

De mon côté, je me suis attaqué à des tonnes de feuilles mortes accumulées sous les cyprès. Je les traînais avec une bâche jusque dans le bois. En voyant ça, les gars ont carrément dirigé leur broyeur vers le bois aussi. C'était clairement plus simple que de tout transporter !

Vers trois heures, tous les cyprès étaient partis, la route était soufflée, tout était propre. Je suis allé les voir :

— *Et les troncs, vous les enlevez quand ?* en montrant les souches encore visibles.

— *Les troncs ?* fit-il, interloqué. *Vous voulez que j'enlève aussi les souches ?*

— *Oui, les souches, les troncs, enfin ce truc-là quoi !*

— *Ah non, dit-il, ça, ce n'était pas prévu ! Il faut une autre machine pour ça, et je dois la louer.*

J'étais déçu. Je pensais vraiment que c'était compris. J'avais donc appris à mes dépens que un tronc ≠ une souche. Zut alors !

— *Et combien ça va me coûter, en plus ?*

### **Ça va, ça va**

Il compta soigneusement 59 souches, puis déclara que ce serait 400 euros de plus, et qu'il ne pourrait le faire qu'en février.

— *Bon, tant pis pour l'instant. On verra plus tard.*

On a réglé l'affaire en liquide, sans TVA (comme c'est souvent le cas ici), et ils sont repartis.

Le lendemain, armé de ma tronçonneuse, j'ai creusé autour de chaque souche et j'ai tronçonné dix bons centimètres pour que tout soit au moins sous le niveau du sol.

Bref, leçon du jour : un "tronc" n'est pas une "souche" !



## Lieu dit

*(Une histoire avec un clin d'œil...)*

Il nous a fallu un certain temps pour comprendre comment fonctionne réellement le système d'adressage en France. En ville, c'est classique : un nom de rue, les numéros pairs à droite, les impairs à gauche. À la campagne ? C'est autre chose. Là, pas de nom de rue ni de numéro de maison. Chaque maison ou ferme porte un nom, souvent très ancien, généralement tiré de l'occitan. Par exemple :

- *Puech sec* – colline sèche
- *Montclar* – montagne claire
- *Carrière Basse* – chemin bas

Quand deux fermes longent le même chemin, on parle vite de *Carrière Basse* et *Carrière Haute*, la ferme du bas et celle du haut.

Notre adresse était « La Libaudié », un nom dont nous n'avons jamais trouvé le sens exact. On ajoute souvent « lieu-dit » pour indiquer qu'il ne s'agit pas d'une rue, mais du nom d'un endroit. Littéralement, c'est 'le lieu nommé...'.  
Ainsi, notre adresse officielle était :

Famille Wijnen

Lieu-dit « La Libaudié »

12550 La Bastide-Solages

Pas de numéro : notre nom suffisait au facteur. Mais les livreurs ? Gros soucis !

— *Vous êtes où au juste ?*

— *Vous n'avez pas de navigateur GPS ?*

Étonnamment, la plupart n'en avaient pas...

## Ça va, ça va

Les codes postaux, en revanche, étaient bien organisés grâce à Napoléon. Il a simplement classé les 100 départements par ordre alphabétique et leur a attribué un numéro de 1 à 100 : Ain - 01, Aisne - 02... Vosges - 88, Yonne - 89. Les départements autour de Paris, numérotés à partir de 90, dérogeaient légèrement à cet ordre. Les deux premiers chiffres du code postal correspondent donc au département, les trois chiffres suivants désignent les cantons et les quartiers. À un moment donné, l'un des ministres a décidé que la situation ne pouvait plus durer avec ces 'lieux-dits' et a réussi à obtenir une subvention de Bruxelles pour réformer le système d'adressage en France.

Quand nous avons déménagé à Villeneuve-sur-Lot, c'était encore un lieu-dit :

Famille Wijnen

Lieu-dit « Joinissou »

47300 Villeneuve-sur-Lot

Un jour, miracle : un panneau toute neuf apparaissait à l'entrée du chemin : *Chemin de Talou*.

— *Qu'est-ce que c'est que ça ?!* avons-nous pensé.

Les voisins murmurèrent que nous allions avoir une nouvelle adresse.

Un peu plus de six mois plus tard, la mairie nous informait par courrier qu'il fallait la mettre à jour :

372 Chemin de Talou

47300 Villeneuve-sur-Lot

372 ?! Mais on est la troisième maison à droite ! On pensait avoir un numéro 6 ou quelque chose comme ça...

La mairie expliqua :

C'est le nombre de mètres depuis le début du chemin. Les numéros pairs sont à droite, les impairs à gauche. Ingénieux, non ?

## Ça va, ça va

Le facteur s'y retrouve, le système est logique et on peut construire une maison sans tout renuméroter. Mais sur les sites web des fournisseurs d'électricité, de banques ou de télécoms ? Impossible de faire la mise à jour : « Adresse inconnue ». Finalement, le courrier arrive encore, et les livreurs continuent d'appeler « vous êtes où exactement ? ».

### Et puis... le grand malentendu !

C'était un dimanche matin, et ça s'annonçait comme un dimanche pas comme les autres. Marjo et moi étions tranquillement installés avec notre café dominical quand, soudain, une limousine gigantesque a débarqué dans l'allée. Et quand je dis gigantesque, c'est du genre bunker roulant, avec un petit drapeau américain à gauche du capot et un drapeau français à droite. Ce char d'assaut s'est arrêté devant notre porte, et deux armoires à glace en sont sorties, lunettes de soleil brillantes et cheveux "bibob" impeccables, déjà en pleine conversation avec leur poignet gauche. L'un des deux a sonné, et c'est avec une bonne dose de méfiance que nous avons ouvert. L'armoire a demandé en anglais, avec un accent texan à couper au couteau, si c'était bien le Chemin de TALOU numéro 372.

— *C'est exact*, ai-je dit, un peu abasourdi. *C'est bien TALOU 372, mais je crains que vous ne vous soyez trompé. Que cherchez-vous ?*

Le type s'est gratté derrière l'oreille (là où son fil en spirale sortait), a jeté un œil à un papier et a expliqué qu'un Sommet avait été organisé par Monsieur Macron ici à Villeneuve-sur-Lot, où quelques grosses pointures devaient se rencontrer en toute discrétion. Une ampoule a commencé à s'allumer chez moi ! J'avais déjà entendu des bribes et je sentais bien où le bât blessait.

— *Vous cherchez sûrement le Chemin de Talou numéro 732, c'est le château un peu plus loin*, ai-je suggéré.

### Ça va, ça va

— *Oh, a fait l'armoire, surpris. Alors c'est noté faux sur l'invitation ! Je crains que vous n'ayez encore d'autres visiteurs aujourd'hui !*, a-t-il ajouté avec un sourire un peu forcé.

Il n'avait pas encore fini sa phrase qu'une deuxième voiture, avec escorte moto, arrivait déjà. Au même instant, la portière arrière de la première limousine s'est ouverte et, à ma stupeur, Biden en est sorti ! Vous savez, Joe, Joe Biden, le président des États-Unis d'Amérique !

— *Walter, ask these friendly people if I might use their bathroom. I'm exploding! Sorry!* a-t-il demandé d'une voix étranglée à son garde du corps.

Monsieur Biden s'est avancé vers nous et nous a serré la main. Nous étions perplexes ! La porte de la deuxième limousine s'est ouverte entre-temps, et Emmanuel Macron et sa Brigitte en sont sortis, marchant vers nous. Ils ont serré la main de Joe et la nôtre, et une conversation animée s'est vite engagée, jusqu'à ce que Joe, soudain, entre chez nous et demande à Marjo :

— *Can you show me the bathroom, please?!* Joe a suivi Marjo à l'intérieur, suivi par le reste de la troupe qui, tant qu'à faire, a embrayé ! Du coin de l'œil, j'ai vu arriver une autre « Monolithe ». Une grosse Mercedes noire, avec un drapeau allemand. Avant que je ne m'en rende compte, Angela Merkel (dans une veste rouge vif), Une des armoires à glace s'est excusée pour le malentendu et a demandé si on pouvait organiser du café ou quelque chose du genre. Ils étaient sur la route depuis un bon moment.

Un quart d'heure plus tard, Vladimir Poutine et Alexandre Loukachenko ont fait leur entrée.

— *Drôle d'endroit pour un Sommet*, a dit Vladimir, en regardant autour de lui, visiblement étonné. Emmanuel s'est déjà avancé vers lui et s'est excusé.

### **Ça va, ça va**

— *Désolé, Vladimir, une petite erreur sur l'invitation, le numéro a été mal imprimé. On va continuer vers le bon endroit tout de suite, mes excuses ! On attend juste le président Biden !*

À ce moment-là, Joe, visiblement soulagé, est revenu dans le salon, surpris par la drôle de compagnie qui s'était entre-temps rassemblée, et a serré la main à tout le monde. Par la fenêtre, j'ai vu deux gardes du corps dérouler un tapis rouge et Xi Jinping est sorti ! Oui, oui, Xi Jinping, secrétaire général du Parti communiste chinois, avec dans son sillage Kim Jong-Un, vous savez, celui de la République Populaire Démocratique de Corée du Nord ! Là, le chaos était vraiment complet. Marjo avait préparé quelques cafetières à la hâte et les gardes du corps étaient aux abois. Mais l'ambiance était bonne. Tout le monde semblait apprécier cette rencontre informelle et personne ne semblait pressé de partir. Ah, le bonheur de ne pas avoir de protocole !

Dans la foule, j'ai encore vu entrer Elon Musk et Jeff Bezos. J'ai demandé à Emmanuel s'ils faisaient aussi partie du groupe, ce n'étaient pas directement des chefs d'État.

— *Exact, a dit Manu, on a trouvé que c'était une bonne idée d'inviter quelques 'influenceurs'.*

— *Et Angela ? ai-je demandé curieusement, elle n'est plus chancelière, n'est-ce pas ?*

— *Ah, Angela, c'est ma meilleure amie, elle fait juste partie du club !, a dit Manu, attendri, jetant un coup d'œil en coin à Brigitte.*

Perplexe, j'ai déambulé parmi tous ces visiteurs, serrant quelques mains par-ci par-là. Marjo s'est démenée comme une folle pour servir café et thé à tout le monde.

Joe et Vladimir étaient dans un coin de la pièce, en train de discuter avec force gestes.

### **Ça va, ça va**

— *Écoute Joe, je ne peux pas permettre que des troupes de l'OTAN et des systèmes de missiles soient installés en Ukraine, a dit Vladimir, déterminé.*

— *Je comprends Vladimir, ça n'arrivera pas non plus, du moins tant que tu te tiendras tranquille ! a répondu Joe.*

— *C'est possible, mais vous êtes déjà en train de livrer des armes lourdes à l'Ukraine et l'OTAN me souffle un peu trop dans le cou ! Je n'accepte pas ça, ça doit cesser ! La Lettonie, l'Estonie et la Lituanie sont déjà membres de l'OTAN ! L'Ukraine en plus, c'est vraiment trop pour moi ! La sécurité de ma chère Russie est en jeu ! Inacceptable ! Tu te souviens quand on voulait installer des missiles dans ton jardin à Cuba, Joe ?!* lui a rappelé Vladimir, subtilement.

— *Je comprends tes inquiétudes, a dit Joe, mais l'Ukraine doit pouvoir se défendre.*

Pendant ce temps, Jeff Bezos s'est mêlé à la conversation.

— *Du calme, messieurs. Sinon, je peux vous offrir un voyage spatial dans mon 'New Shepard' ? a-t-il demandé à Biden et Poutine.*

— *Aller dans l'espace ensemble, ce ne serait pas une super idée ?! Ça ne coûte que 30 millions par personne. Et ensuite, vous pourrez séjourner dans mon hôtel spatial ! s'est vanté Bezos. Comme ça, vous pourrez vous rapprocher là-haut.*

— *Jeff, arrête, j'ai 79 ans et je ne suis plus très stable sur mes jambes. Ça ne me semble pas un bon plan ! a dit Joe, irrité, se tournant à nouveau vers Vladimir.*

— *L'âge n'a pas d'importance, Joe ! On a récemment envoyé William Shatner, tu sais, le Capitaine Kirk de Star Trek, dans l'espace. Il a quatre-vingt-dix ans ! a fanfaronné Bezos.*

## Ça va, ça va

À côté de nous, j'ai entendu Angela 'Wir schaffen das' demander à Alexandre Loukachenko pourquoi, au nom du ciel, il avait envoyé tous ces migrants à la frontière polonaise et ne les avait pas gardés lui-même.

— *Mais Angela!* a dit Loukachenko, *ils ne veulent pas rester en Biélorussie, ils veulent aller au paradis, l'Allemagne, la France et la Hollande ! Comprenez ça ! S'ils veulent absolument ça, je ne suis pas le dernier à leur donner un coup de main, au besoin, j'irai les chercher moi-même !*

— *Eh bien, c'est ce que tu fais déjà,* a dit Angela, piquée. *Nous n'en sommes pas ravis !*

Dans un coin du salon, j'ai vu Mark Rutte, premier ministre de Pays Bas en conversation avec Bolsonaro. Je leur ai donné leur café quand Mark a dit :

— *Écoute Jaïr, c'est super bien que tu aies défendu la forêt amazonienne pendant le sommet sur le climat en Écosse et que tu aies exprimé l'intention de mettre fin à la déforestation dans ton pays. Mais tu n'es pas encore rentré chez toi et tu réduis de nouveau le budget de ton ministère de l'environnement de 20 % ! Comment veux-tu concilier ça ?*

— *Oui, a dit Jaïr, c'était un peu maladroit de ma part. Mais bon, tu sais, la demande mondiale de soja est gigantesque ! Pour répondre à l'énorme demande, nous avons besoin de plus de terres agricoles ! Que devons-nous faire alors ? Et de plus, Mark, tu sais quand même que les Pays-Bas sont le plus grand importateur mondial de produits à base de soja ! Bizarre, hein ! Un des plus petits pays importe le plus de soja au monde ! Donc, en fait, vous, les Hollandais, êtes les principaux responsables de la déforestation, non seulement chez nous au Brésil, mais aussi et surtout dans le monde entier !*

Mark a regardé autour de lui, un peu mal à l'aise, cherchant un moyen de changer rapidement de sujet et a entamé une conversation avec moi.

— *Comment est le climat politique aux Pays-Bas en ce moment ?* demandai-je à Mark Rutte, l'air de rien.

### **Ça va, ça va**

— *Ne m'en parle pas, Kees, c'est horrible. On va traverser des temps difficiles. Frans Timmermans a réussi à faire adopter son 'Green Deal' par le Parlement européen. Cela va rendre impossible la survie des multinationales. Elles fuient le pays les unes après les autres. Elles sentent ce qui va se passer. Prends l'exemple de Tata Steel, ils vont devoir investir des milliards pour réduire leurs émissions de CO2 ! Si le gouvernement n'y injecte pas des milliards, ils s'en iront !*

— *Tu sais quoi, Mark, à propos du CO2... connais-tu le pourcentage de CO2 réellement présent dans l'air ?*

Mark me regarda, surpris :

— *Euh, j'en sais rien, 10 % peut-être ? Pourquoi tu me demandes ça ?*

— *0,03, Mark, l'air ne contient que 0,03 % de CO2 ! Et seulement 10 % de ça est causé par l'homme ! La majeure partie provient d'émissions naturelles comme les éruptions volcaniques, les feux de forêt, le permafrost, etc. Mark me regarda, stupéfait, et je continuai :*

— *Et nous, on pense pouvoir faire une différence avec des investissements de milliards. Je n'y crois pas. Tu sais, Mark, notre planète a environ 3 milliards d'années et depuis, elle en a vu des vertes et des pas mûres : des glissements de plaques tectoniques, des éruptions volcaniques sans précédent, des tremblements de terre gigantesques, la montée et la descente du niveau de la mer, des super-tempêtes, des inondations, des tsunamis, des impacts de météorites, le changement des pôles, une ère glaciaire après l'autre, une période tropicale après l'autre, et j'en passe. À l'inverse, l'homme n'est dominant que depuis les 10 000 dernières années et la révolution industrielle a commencé il y a seulement 200 ans, pas même une seconde dans l'histoire de notre planète. Une chose est sûre : la Terre existera toujours, mais l'homme, lui, s'éteindra, il sera recraché par la nature et il n'en restera finalement qu'une fine couche de sédiments.*

## **Ça va, ça va**

*C'est de la pure arrogance de penser qu'on peut inverser la tendance et plier la nature à notre volonté.*

— *Tiens, Kees, vous avez une belle petite maison ici*, dit Mark, un peu agacé, en haussant les épaules et en se grattant l'oreille, cherchant un autre sujet de conversation.

À ce moment-là, Marjo m'a appelé pour savoir si je pouvais venir aider et j'ai été interpellé en chemin par Xi, pour savoir si j'avais encore du café.

— *Comment ça se passe avec les préparatifs des Jeux Olympiques d'hiver ?* lui ai-je demandé en lui servant du café.

— *Ah, ne m'en parlez pas*, a-t-il dit, déçu. *Bien sûr, il y a encore un boycott de l'Occident. C'est toujours la même chanson ! Vous, les Occidentaux hypocrites !*

— *Oui, avec les Ouïghours et les Tibétains, n'est-ce pas ?* ai-je dit prudemment.

— *Exact ! Écoute Kees, je dois réussir à faire avancer 1,3 milliard de Chinois dans la même direction. 1,3 milliard, c'est beaucoup de monde à tenir en laisse, tu comprends ça ?*

J'ai hoché la tête et j'ai pensé : *Je comprends, mais tu es quand même en train de faire une sorte de génocide !*

— *Tu sais aussi*, a-t-il poursuivi, *que la religion a divisé l'humanité à travers les siècles et est une source de troubles, de guerres, de massacres, d'effusion de sang et de haine impitoyable ! Nous voulons étouffer cela dans l'œuf ! Dans notre grand pays, nous devons éradiquer la religion de fond en comble si nous voulons maintenir notre nation unie et devenir la plus grande économie du monde.*

Je lui ai donné un peu plus de café et j'ai vu Elon chercher quelque chose.

— *Tu cherches quelque chose ?* lui ai-je demandé.

## **Ça va, ça va**

— *Oui, où est-ce que je trouve les toilettes ? »*

— *Et ton Starship, ça avance ?* lui ai-je demandé curieusement.

— *On va lancer en février/mars, a-t-il dit, Il ira dans l'espace au-dessus du Booster5 pour son premier vol d'essai. Oui, Kees, ce sera la fusée la plus grande et la plus puissante jamais construite ! Elle mesure 119 mètres de haut avec un total de 39 moteurs de fusée ! Tu imagines ? Blue Origin, la NASA et les Russes peuvent aller se rhabiller !*

— *Et les Chinois !* ai-je ajouté avec un sourire sarcastique. *Incredible ! Je suis curieux !*

— *Le premier lancement ne sera vraiment pas sans accroc. Mais bon, on attend d'abord un permis de lancement de la F.A.A.*

— *F.A.A. ? Qu'est-ce que c'est ?* lui ai-je demandé avec intérêt.

— *La Federal Aviation Administration, une institution énormément bureaucratique !* a dit Elon. *Ils doivent donner leur autorisation. Ils étudient encore l'impact environnemental de nos plans. Il paraît qu'une sorte de petit lézard de plage serait menacé sur notre base de Boca Chica, au Texas. Ça me rend malade, cette bande de gratte-papiers ! Tu sais, honnêtement, je pense à vendre toutes mes actions et à passer le relais à quelqu'un d'autre.*

— *Oh ? Et qu'est-ce que tu vas faire alors ?* ai-je demandé, surpris.

— *Je ne sais pas encore, a-t-il dit, de nouveaux défis comme l'énergie nucléaire, l'intelligence artificielle, l'influence. Pour le moment, les fusées, j'en ai un peu marre!,* a-t-il dit en plaisantant.

— *Kees, a-t-il poursuivi, crois-moi, l'énergie nucléaire est l'avenir ! Ce bla-bla avec les panneaux solaires et les éoliennes, ça ne va vraiment pas le faire, c'est une goutte d'eau sur la planète en feu,* a plaisanté Elon.

### Ça va, ça va

— *Les petits réacteurs modulaires sont l'avenir. Ils sont très sûrs, efficaces, ne produisent presque pas de déchets et sont beaucoup moins chers à construire. Nous avons déjà un modèle de test en préparation. Les réacteurs au thorium pourront prendre le relais ensuite.*

Quelle journée ! ai-je pensé en continuant mon chemin. Au fond du salon, j'ai été interpellé par une petite vieille dame ridée, en tailleur rouge vif, recroquevillée dans le fauteuil de Marjo.

— *Excuse me Sir, a-t-elle dit en me regardant, do you have a cup of tea, thank you ?*

Merde ! ai-je pensé... La Reine Elizabeth ! Elle aussi, ici ! Derrière elle, Boris Johnson et Mark Rutte faisaient des blagues Heureusement, Marjo est arrivée avec une tasse de thé et l'a donnée à 'Her Royal Highness'. Recep Tayyip Erdoğan est aussi venu vers moi et voulait savoir si j'avais une chaise pour lui. Il trouvait inouï d'avoir dû rester debout tout ce temps !

— *J'ai un peu mal au dos, vous savez, s'est-il plaint. Je me suis excusé et j'ai dit que nous n'étions pas préparés à autant de monde.*

— *Puis-je avoir sa chaise, sinon ?* a demandé Recep en regardant vers Ursula von der Leyen. Pendant ce temps, j'ai vu deux gardes du corps discuter nerveusement avec Macron et Biden. J'ai compris qu'ils devaient vraiment partir maintenant. Les risques de sécurité étaient bien trop grands et sur le lieu réel, ils étaient en état d'alerte, se demandant où tout le monde était resté. C'est avec beaucoup de difficulté qu'ils ont réussi à convaincre tout le monde de regagner leurs limousines pour continuer leur chemin vers le Chemin de Talou 732. Joe nous a remerciés chaleureusement et s'est excusé pour le dérangement occasionné.

— *Ce que peut provoquer une petite envie de pipi de ma part...,* a-t-il dit en plaisantant.

### **Ça va, ça va**

— *Pas de problème du tout, ai-je dit. Au fait, j'apprécierais vraiment si nous pouvions prendre une photo de groupe à l'entrée de notre maison. Nos amis ne nous croiront jamais, sinon !*

— *Avec plaisir !* a dit Joe et a donné des instructions à l'un de ses gardes du corps pour organiser cela.



## Ça va, ça va

### La fête

Nous nous plaisons énormément à Villeneuve-sur-Lot. La location de nos deux gîtes est pour nous un jeu d'enfant, d'autant plus que ça marche à merveille. Grâce à notre proximité avec la ville, nous louons toute l'année. En été, ce sont des touristes ; en hiver, beaucoup d'ouvriers qui viennent travailler sur des chantiers en ville. Ils réservent du lundi au vendredi, ne sont présents que le soir et repartent tôt le matin. L'idéal !

La majorité des réservations passe par les grandes plateformes de location. Bref, on ne va pas se plaindre. On accueille les clients, on les accompagne à leur gîte, on nettoie à leur départ, et... c'est tout ! Un vrai jeu d'enfant ! De temps à autre, quand l'envie nous prend, on organise un barbecue à l'« auberge espagnole » : chacun apporte de quoi manger et boire. Les Néerlandais appellent ça un barbecue américain, les Américains un barbecue néerlandais...

Un jour, nous avons découvert un phénomène tout nouveau pour nous. Un certain Rashid Amhali nous a téléphoné pour réserver un gîte pour trois nuits. Le jour même, deux jeunes gars d'origine nord-africaine sont arrivés à bord d'un gros bolide. L'un des deux a sorti de sa poche un énorme rouleau de billets et a payé en liquide. Ils habitaient à Villeneuve même, ce qui nous a semblé déjà un peu curieux.

Dans l'après-midi, ils ont demandé si deux amis pouvaient passer. Pas vraiment notre truc, mais bon, d'accord. Vers 20 heures, deux autres gars sont arrivés. Ils nous ont demandé s'ils pouvaient utiliser le barbecue.

— *Oui, bien sûr, faites attention à ne pas tout salir !* Dis-je avec un mauvais pressentiment

— *Ne vous inquiétez pas, on nettoiera tout, promis.*

### **Ça va, ça va**

Une demi-heure plus tard, deux filles sont arrivées.

— *Elles viennent juste dire bonjour, nous a-t-on dit.*

— *Mais ne vous en faites pas, tout restera bien propre !*

Tu t'en doutes, à la fin de la soirée, ils étaient douze autour de la piscine à faire la fête. De la musique rap et hip-hop arabe à fond, des sacs remplis de nourriture et d'alcool arrivaient en continu. Et ça a duré toute la nuit. Heureusement, aucun autre client n'occupait l'autre gîte.

Vers trois heures du matin, après n'avoir pas fermé l'œil, j'en ai eu marre et je suis allé les voir.

— *Maintenant, vous allez vous coucher, c'est terminé. Allez, circulez !*

Ils m'ont tous regardé d'un air vague, comme s'ils ne comprenaient pas.

— *Mais pourquoi ? On fait pas de bruit pourtant !*

— *Pas de bruit ? Les voisins viennent d'appeler pour se plaindre !*

Et hop, une bonne vieille discussion s'est engagée.

— *Maintenant vous arrêtez, tout le monde rentre chez soi, et vous deux, dans le gîte. C'est compris ?*

Je suis reparti en colère, sans trop croire qu'ils m'écouteraient. Un petit calme est revenu, mais une demi-heure plus tard, rebelote !

À six heures du matin, Marjo a enfilé son peignoir et a foncé furieuse vers la piscine. Je ne sais pas ce qu'elle leur a dit, mais ils ont fini par déguerpir.

Le lendemain vers midi, j'ai vu l'un des deux sortir, titubant, les yeux bouffis, sans doute avec une gueule de bois carabinée. Je suis allé le voir pour lui dire qu'ils devaient faire leurs valises. Impossible que ça ne recommence pas les nuits suivantes.

Évidemment, ils n'étaient pas prêts à partir, ils avaient payé trois nuits !

### Ça va, ça va

— *Pas de souci, ai-je dit. Tu me paies juste cette nuit et les frais de ménage*

— *je vous rembourse le reste !*

Regardant l'état du gîte et des abords, j'insistais.

Une nouvelle dispute a éclaté, très animée cette fois. J'ai dû menacer d'appeler la gendarmerie.

— *Ha ! a lancé le plus jeune, un gamin de tout au plus seize ans, laisse-les venir, on sait comment s'occuper de ces petits flics !*

Finalement, ils ont accepté, à condition de pouvoir déjeuner avant. Pas question de payer les frais de ménage.

Ils se sont donc réinstallés autour de la piscine, à huit encore une fois, pour faire griller à nouveau sur le barbecue. Vers 16 heures, ils ont enfin décampé.

Nous avons passé le reste de la journée à nettoyer leur champ de bataille : des mégots partout, des restes de nourriture, des joints, des bouteilles vides, des sacs-poubelle débordants, des canettes. Le gîte était un véritable carnage ! De la graisse partout, des casseroles brûlées, le micro-



### **Ça va, ça va**

ondes cramé, les serviettes imbibées de sauce et les draps maculés. Les cendriers et les poubelles étaient restés vides : « Tout par terre ! », tel était visiblement leur credo.

On a vite compris que certains jeunes réservent un gîte avec piscine juste pour y organiser une fiesta. Ça, plus jamais. On est désormais rodés, et ce type de réservation, c'est refus direct !

Ça va, ça va

## L'opération de la cataracte

Je dois bien reconnaître qu'en matière de soins médicaux, tout est réglé en France de manière rigoureuse et disciplinée, rien n'est laissé au hasard. Mon ophtalmo avait constaté que j'avais la cataracte aux deux yeux, l'œil gauche plus atteint que le droit.

— *Monsieur Vignèn, dans l'état actuel des choses, je ne peux plus vous autoriser à conduire, me déclara-t-il sans appel.*

Bon, pas le choix : il allait falloir y passer. Le chirurgien m'a expliqué, après avoir mesuré mes yeux, que j'étais à -8, quasiment aveugle, et qu'il pourrait corriger cela jusqu'à -3. J'aurais donc encore besoin de lunettes, ce qui ne me dérangeait pas trop. Depuis mes douze ans, je suis affublé d'une monture, mon visage est désormais celui d'un vrai hibou. Le secrétariat s'est occupé de tous les papiers. D'abord : le dentiste.

— *Le dentiste ? Pour une opération des yeux ?*

— *Bien sûr, il faut une attestation certifiant que vous n'avez pas d'infection buccale latente. Cela pourrait causer des complications.*

Un rendez-vous avec l'anesthésiste fut également prévu.

— *Pourquoi l'anesthésiste ? Je ne vais pas être endormi, si ?*

— *Non, vous aurez des gouttes dans l'œil, mais la consultation est obligatoire.*

— *Bon... ai-je soupiré, remettant mon destin entre les mains de la médecine française.*

Il fallait aussi faire un test covid. Ça, je n'étais pas du tout partant ! Je redoutais le coton-tige dans les sinus... En plus, j'avais une ordonnance pour des gouttes oculaires et de la Bétadine. Pendant trois jours, je devais instiller les gouttes et, la veille de l'intervention, me laver intégralement

## Ça va, ça va

avec cette « merveilleusement parfumée » Bétadine. Rien que l'odeur me rappelait de mauvais souvenirs d'une précédente opération.

Le jour J, Marjo m'a déposé au service de chirurgie ambulatoire. Après avoir signé un tas de formulaires, par lesquels je renonçais à peu près à tous mes droits, une infirmière m'a conduit dans la salle d'accueil. Gouttes dans l'œil, petit cachet pour « me détendre », tension, température... Ensuite, direction une petite cabine pour me déshabiller entièrement et enfiler un pyjama en papier. Une demi-heure plus tard, on m'a installé en fauteuil roulant, puis transféré sur une civière dans la salle de préparation. Là, on m'a raccordé à tout un attirail de capteurs, perfusions, électrodes et autres câbles mystérieux.

Enfin, j'ai été conduit en salle d'opération. L'œil gauche a été anesthésié avec des gouttes et tout ce que je voyais, c'était une lumière aveuglante aux couleurs de l'arc-en-ciel. L'ophtalmo m'a adressé quelques mots rassurants et s'est mis au travail. Aucune douleur, mais ce n'était pas franchement agréable non plus. Un quart d'heure plus tard, c'était terminé. Je suis ressorti de là avec une coque transparente sur l'œil. Je ne voyais que des cotons. Une fois en salle de réveil, on m'a débarrassé de tous mes fils et tuyaux, puis reconduit à mon point de départ.

Marjo est venue me chercher et une fois à la maison, j'ai essayé de voir ce que je voyais. L'œil opéré ne faisait pas mal, j'avais juste l'impression d'avoir du sable sous la paupière. Tout était flou, mais on m'avait prévenu. Après quelques heures, la vision s'est nettement améliorée. À un moment donné, je voyais mieux sans lunettes avec l'œil opéré qu'avec l'autre œil encore « myope » sous lunettes ! Et surtout... les couleurs ! Plus vives, plus éclatantes, comme sur les photos ci-dessous. J'ai eu l'impression que le ciel était devenu d'un bleu absurde, les arbres d'un vert presque fluorescent.

### Ça va, ça va

À gauche, la photo prise avec l'œil opéré. À droite, avec l'œil droit encore « dans son jus ».

Un mois plus tard, le deuxième œil passait sur le billard. Même opération, même déroulement, tout aussi efficace. Puis s'ensuivit un mois un peu bancal, sans lunettes définitives. Que faire ? Mettre mes anciennes



lunettes ? Un œil voyait net, l'autre flou. Les enlever ? Même résultat. C'était comme regarder le monde à travers du papier de soie.

Finalement, après le dernier contrôle chez l'ophtalmo, je pouvais enfin aller chercher ma nouvelle monture. J'étais content, mais pas tout à fait convaincu par mes nouveaux yeux. Quand je regardais vers le bas, j'avais le vertige. « Il faut juste s'habituer », pensais-je. Mais après quelques mois, j'avais toujours le tournis. En plus, la zone de lecture des verres était bien trop grande. Retour chez l'opticien. Il a vérifié les verres et m'a dit :

— *Vous avez choisi les verres les moins chers, monsieur. Pas étonnant que vous soyez pris de vertiges.*

— *Les moins chers ? On n'a jamais parlé de ça ! C'est vous qui m'avez conseillé ce modèle !*

— *Étrange... répondit-il. Je vous recommande quand même une meilleure qualité.*

### **Ça va, ça va**

Il m'a proposé une version supérieure et, heureusement, je n'ai dû payer que la différence. Avec les nouveaux verres, ça allait tout de suite beaucoup mieux.

Ça va, ça va

## L'agence de recouvrement

Il y a deux mois, nous avons accueilli trois ouvriers du bâtiment dans un de nos gîtes. Rien d'inhabituel : on en reçoit régulièrement. Dans 99 % des cas, ils règlent la facture dès leur arrivée. Mais cette fois, le chef de chantier me dit que je pouvais envoyer la facture à leur bureau administratif et il me tend une carte de visite.

— *Ils vous feront le virement tout de suite, pas de souci !* me dit-il d'un air rassurant. Bon, ce n'était que 300 €, alors j'ai laissé couler.

J'envoie donc la facture par mail, dès le lendemain. Deux jours plus tard, par curiosité, je jette un œil sur notre compte bancaire. Rien. Nada. Je leur envoie un petit SMS pour leur rappeler la chose. Réponse :

— *Ne vous inquiétez pas, le virement est parti, mais avec notre banque ça peut prendre quelques jours.*

Mouais... je suis moyennement rassuré, mais je patiente.

Quelques jours plus tard, les gars sont repartis et toujours aucun signe des 300 €. Je me dis qu'un petit coup de fil ne ferait pas de mal. Le monsieur se montre très surpris.

— *Ah bon ? C'est pas possible ! Je vous rappelle cet après-midi, là je suis sur un chantier.*

Devinez quoi ? Pas de nouvelles.

Le lendemain, je renvoie un SMS. Réponse : « Facture réglée ! »

Toujours rien sur le compte. Je retente un appel : cette fois, il ne répond plus du tout.

Marjo essaye de son téléphone à elle, et là, miracle : il décroche. Il avait donc bloqué mon numéro... Super.

Quelqu'un me conseille d'envoyer une « mise en demeure ». Une lettre de relance officielle, quoi. Je trouve un modèle sur internet, que j'adapte à

## Ça va, ça va

mon cas, et direction La Poste pour un envoi en recommandé. 6,20 € pour envoyer une lettre à un type qui me doit 300 €. J'aime la logique.

Les jours passent. Je surveille mon compte. Toujours rien. La seule chose qui descend, c'est notre solde. Je commence à envisager de faire appel à une agence de recouvrement. Je tombe sur plusieurs sites qui annoncent « no cure, no pay ». Parfait, ça ! Je remplis un formulaire en ligne sur un site nommé JURISTU.FR – un nom qui en impose, on dirait presque un cabinet d'avocats new-yorkais.

Sur leur site, il y a une petite fenêtre de chat. Je tape mon message :

« Bonjour, j'ai un petit souci de facture impayée... »

Pas de réponse.

Je retape : « Il y a quelqu'un ?? » Silence total.

Je me dis : typiquement ça. Je trouve une adresse e-mail et je leur envoie toute l'histoire. Hourra, je reçois une réponse automatique : « Merci de votre confiance. » Bon, au moins, je sais qu'il y a de l'électricité.

Une semaine passe. Pas de nouvelle.

Je retourne sur leur site, re-remplis le formulaire avec toutes les pièces jointes : facture, échanges de mails, SMS... Encore un « merci de votre confiance », mais côté humain, toujours personne. Je décide de les appeler. Dernier recours, j'ai horreur de ça. En général, ça finit toujours pareil : un menu interminable, puis une standardiste incompréhensible qui vous répond depuis un call center noyé dans le brouhaha, quelque part entre le Bangladesh et la planète Mars.

Mais là, rien de tout ça. J'appelle, ça sonne une fois, puis *plop*... plus rien.

Re-belote : même effet. Ils ont dû remplacer la tonalité par un trou noir.

Je cherche un autre site : Legalcity.fr. Très classe, très sérieux. Même histoire. Zéro réponse.

### **Ça va, ça va**

Je me dis : bon, essayons local. Je cherche une agence de recouvrement dans le coin, ici à Villeneuve-sur-Lot. Je leur envoie un message via leur site. Devinez quoi ? Rien non plus.

Le pire, c'est que ce n'est même pas pour ces foutus 300 euros. C'est juste le principe : on m'a roulé dans la farine et ça, ça me reste en travers de la gorge. Mais bon, je ne lâche pas l'affaire. Je finirai bien par tomber sur un bureau qui fait autre chose que collectionner les mises en demeure non traitées.

## Le dentiste

Notre dentiste était malade depuis un bon moment. Nous tentions depuis des mois de prendre un rendez-vous pour maintenir notre dentition sur pied. À chaque appel, on nous répondait qu'il était toujours chez lui, alité. Moi, j'avais une rage de dents lancinante, suspicion de pus sous une couronne. Et chez Marjo, une couronne avait déjà sauté, un morceau de dent s'était cassé et une autre était bien branlante. Il était grand temps d'une révision générale avant que tout ne s'écroule.

J'avais une douleur faciale persistante ; j'ai donc appelé et, pour un peu, je lui en aurais collé une.

— *Non, Monsieur le docteur est toujours malade. Rappelez dans un mois.*

J'ai demandé :

— *Et si un confrère le remplaçait, vu que c'est une SCM de cinq dentistes ?*

— *Impossible, même pour les urgences.*

— *Aucune chance pour un cas urgent ?*

— *Aucune.*

À ce stade, j'ai exagéré : j'étais en train de crever de douleur, j'avais clairement une infection, j'en pouvais plus. Elle a proposé de demander l'avis d'un confrère pour prescrire une cure d'antibiotiques.

Un quart d'heure plus tard, elle me rappelait : la prescription avait été faxée à la pharmacie. Surprise, j'ai raccroché.

Le midi même, je récupérais la boîte d'antibiotiques. Miracle : après quelques jours, la douleur s'est atténuée... avant de revenir un mois plus tard. J'ai donc appelé TOUTES les cliniques environnantes : rien, personne ne prenait d'urgence. Retour à la case départ.

J'ai recontacté notre « dentiste traitante » :

— *Monsieur le docteur est toujours malade. Rappelez dans un mois.*

Après une bonne crise de nerfs, elle finit par me confier que chaque dimanche à 9 h, on peut contacter le « dentiste d'urgence ». Elle m'en a donc transmis le numéro.

## Ça va, ça va

Dimanche à 9 h pétantes, j'étais affûté devant le téléphone. Surprise : je tombais toujours sur un répondeur obsolète indiquant que la messagerie était pleine, ou qui finissait par « trop de messages reçus, impossible d'en laisser un... »

Quelques maigres messages laissés, gros SOS, sans aucun retour.

Un voisin m'a finalement donné l'adresse d'un dentiste qui acceptait encore des patients. J'ai appelé : rendez-vous... la semaine suivante ! Surprise totale. Un cabinet voisin d'ailleurs. Sur la porte, un écriteau : ne pas entrer, sonner et attendre à l'extérieur. Dix minutes plus tard, j'appuie sur la sonnette : une secrétaire, l'air énervé, m'enjoint de rester dehors. Une dame attendait déjà.

— *On attend dehors, Covid oblige*, dit-elle.

Un quart d'heure après, on m'ouvre enfin.

La dentiste, petite portugaise dans la cinquantaine, me propose une radio en 3D. À l'analyse :

— *La dent couronnée en haut à droite est infectée, à arracher. Et la voisine aussi. Elle va poser deux implants... ça va faire mal au portefeuille, remboursement minime.*

Elle me propose un devis, nettoyage, extraction. Un quart d'heure plus tard, je suis dehors avec un rendez-vous fixé pour la semaine suivante. Le devis arrive ensuite par mail... 5 500 € ! J'ai cru tomber de ma chaise. Pas le choix, il me fallait un deuxième avis.

Je rappelle et demande si Marjo peut venir à ma place.

— *Bien sûr et oui 5 500 €, c'est beaucoup.*

Marjo y va, radio à l'appui. Surprise : chez elle, il y a quatre dents à extraire. Elle propose une prothèse à 1 350 €... La différence était énorme, on était sciés. Pas question de prothèse amovible !

On contacte une clinique à Toulouse. À notre grande surprise, rendez-vous dès le lendemain !

## Ça va, ça va

On part à 7 h du matin, on voulait en profiter pour faire du tourisme. Mais une manif a paralysé Toulouse. On arrive juste à temps, accueilli par une assistante d'environ vingt-cinq ans... finalité : **c'est elle la dentiste !**

J'ai montré mes radios. Son diagnostic :

- Pour moi : deux dents avec infection légère, traitement de canal + nouvelle couronne = **330 €, net.**
- Pour Marjo : deux dents à extraire (dont une déjà lâche), remplacement par implants = **2 700 €, net.**

On reste bouche bée.

Elle arrache déjà une dent à Marjo ce jour-là et programme les extractions restantes + traitement pour moi lors du prochain rendez-vous.

Une semaine plus tard,

- couronne enlevée + canal traité pendant **1 h 15** (contre 15 min ailleurs),
- Marjo avec tampon ensanglanté...  
Dehors, rendez-vous fixé : prise d'empreinte pour ma couronne + prothèse provisoire pour elle. Les implants viendront en mai.

Trois semaines plus tard, troisième rendez-vous :

- chez moi, empreinte de la couronne,
- chez Marjo, prothèse provisoire.  
Les implants attendront encore deux mois.

Pendant tout ce temps, je rumine : la dentiste, aimable, méticuleuse, jeune, porte toujours un masque. Je ne vois jamais son visage. Je ne dors plus, j'imagine son visage affreux (sondeuse d'un cauchemarologie dentaire). Mais comment lui demander un jour sans intérieur masque ? Ça

### Ça va, ça va

me ressemble à : « Madame, déb... ôtez votre soutien-gorge »... pas génial.

Finalement, à la fin d'une séance, je demande :

— *Ça vous dérange si je prends une photo de l'équipe qui m'a sauvé les dents ?*

Derrière son masque, je vois la dentiste sourire : ok. Même chose pour l'assistante.

Je sors mon appareil, je demande s'ils peuvent retirer temporairement leurs masques. Et là, **miracle** : je vois enfin leurs visages. Voici notre photo...

(à gauche, Paola, notre médecin-sauveteuse des incisives).



## Ça va, ça va

Tout heureux, Marjo et moi sommes allés fêter ce moment solennel avec un petit dîner sur la place du Capitole à Toulouse !

Deux mois plus tard, retour à la case sourire : Marjo devait retourner à Toulouse pour la pose des bases des deux implants. Elle était super stressée, persuadée qu'on allait lui percer des trous dans la mâchoire. Elle s'en plaignait à tout-va, comme si elle allait passer sur le billot.

On avait prévu de partir tôt, de déjeuner tranquillement, et d'arriver bien avant 14h chez la dentiste. Mais bien sûr, sur l'autoroute, on s'est retrouvés piégés dans un bouchon de 90 minutes, à cause d'une manif d'agriculteurs ! Résultat : déjeuner annulé. Enfin, pas pour tout le monde... Après avoir largué Marjo chez la dentiste avec un croissant dans la main, je suis allé déjeuner thaï. Un régal.

Heureusement, l'intervention s'est très bien passée. Rendez-vous dans trois semaines. Les vis doivent maintenant bien s'ancrer dans l'os ; ensuite, retrait des points, radios, vérifications.

Pour cette prochaine étape, on décide de faire les choses autrement. Marjo propose de réserver un hôtel la veille, pas loin du cabinet. Un peu de lèche-vitrines, un bon dîner, une bonne nuit, et le lendemain : détendus, soignés, souriants.

Début décembre. En arrivant en ville, une marée humaine. La magie de Noël avait envahi Toulouse. Et avant de pouvoir profiter des cabanes, passage par la fouille militaire : inspection des sacs à la recherche de dynamite, kalachnikovs, bombes à fragmentation et tronçonneuses. Tous ceux qui avaient un couteau planqué dans leur manche ou une mitraillette dans le dos passaient sans souci.

Des blocs de béton géants trônaient à chaque entrée, un barrage contre les chauffeurs radicalisés au volant de leurs camions de 18 tonnes.

## Ça va, ça va

Une fois dedans, c'était féérique. Un vrai Noël à la française : guirlandes, bouffe, vin chaud, et centaines de cabanons blancs. Je me suis dit : « À Villeneuve-sur-Lot, ils peuvent aller se rhabiller ! »

Et dans ces stands ? À manger, surtout. Aligot, tartiflette, chamallows géants (pardon, des "confiseries meringuées"), nougat, saucissons, chocolat, vin chaud, et ces fameuses brioches aussi sèches qu'un vieux bottin.

Après avoir erré pendant des heures jusqu'à en perdre nos vertèbres, retour à l'hôtel pour une petite sieste. Puis, en début de soirée, on repart dîner. Les restos ne manquent pas. On a fini par s'installer dans une petite trattoria italienne chaleureuse comme un four à pizza. Mamma mia !

Le lendemain, après une nuit correcte et un bon petit-déj dans un troquet du coin, un détour chez Lafayette (le Galeries, pas le général), puis retour à l'hôtel pour check-out.

Chez la dentiste, Paola nous accueille (toujours masquée, évidemment). Elle inspecte la bouche de Marjo : tout avait bien cicatrisé, c'était nickel. Elle en profite pour nous faire un petit détartrage à tous les deux. Après 18 mois, on ne s'y est pas opposés. Enfin, pas trop.

Il reste encore deux visites :

1. Pour que Marjo morde dans un bloc d'argile (non, pas pour la poterie, mais pour le moulage).
2. Et enfin, pour poser ses nouvelles quenottes.

C'est là que l'idée nous est venue :

En février, plutôt que de cramer des centaines d'euros en chauffage, pourquoi ne pas louer un petit appart en Espagne ? Soleil, tapas, olé !  
Et Marjo a dit :

### **Ça va, ça va**

— *Autant combiner ça avec les rendez-vous chez Paola : à l'aller, on s'arrête pour mordre dans la pâte, et au retour, on récupère les dents.*

Bonne idée. Une fois encore, on transforme l'ennui dentaire en aventure ibérique.

Ça va, ça va

## Nos voisins à Villeneuve-sur-Lot

Heureusement, ici à Villeneuve-sur-Lot, nous avons des voisins absolument charmants. Ils sont un peu plus âgés que nous, et on s'entend à merveille. Chaque fois qu'on passe devant chez eux en se baladant, on échange bien sûr quelques mots. Lui m'appelle toujours, moi (déjà 73 ans), « jeune homme ».

— *Bonjour, jeune homme, comment vas-tu ?* lance-t-il toujours avec un grand sourire jusqu'aux oreilles. Eh oui, on se tutoie !

On les a invités plusieurs fois à venir dîner chez nous. Ils réagissent alors toujours avec une certaine gêne, un peu maladroitement. On leur prépare à chaque fois quelque chose qu'ils n'ont sûrement jamais mangé de leur vie. On les a déjà régales d'un *rijsttafel* indonésien, d'une bonne soupe aux pois bien hollandaise, et même de *chou kale* avec une authentique saucisse fumée des Pays-Bas. Depuis, on doit systématiquement leur en ramener quand on rentre au pays. Jusqu'à présent, on n'a été invités en retour qu'une seule fois. Et pour des Français, c'est déjà un immense honneur ! En revanche, il nous arrive de temps en temps de boire un café ou l'apéro chez eux, surtout à l'occasion d'une visite impromptue où l'on nous propose de rester « boire une limonade ».

Il m'arrive aussi de demander à Maurice un petit service. Il était tourneur-fraiseur, et son atelier en témoigne : un stock invraisemblable de ferraille, des armoires pleines de tiroirs débordant de vis, boulons et écrous, et des machines impressionnantes tout droit sorties d'une époque industrielle révolue. Une perceuse à colonne en fonte massive, grande comme un homme, pesant bien 500 kg. Un poste à souder gros comme un frigo avec des câbles épais comme mon poignet, aujourd'hui, ça tiendrait dans une boîte à chaussures —, et un disque de meulage capable de couper un sous-marin en deux. J'observe toujours attentivement ce qu'il fait : on n'est jamais trop vieux pour apprendre.

## Ça va, ça va

Un jour, je lui ai demandé s'il ne voulait pas se débarrasser de quelques tuyaux en cuivre. J'avais repéré ces tuyaux dans un amas de ferraille monumental. Il m'a regardé, les yeux ronds, comme si je lui proposais quelque chose de franchement indécent. Et peut-être que dans son esprit, c'était bien le cas.

— *Non, non ! On ne jette jamais ça ! Ça peut toujours servir. Vraiment, je ne peux pas...*

J'ai tout de suite senti que j'avais mis les pieds dans le plat, et j'ai prudemment changé de sujet.

Quelques semaines plus tard, j'étais à la recherche d'un grand bidon, en plastique ou en métal. J'étais passé à la déchèterie, il y en a toujours là-bas, mais rien. Je savais que derrière son atelier, Maurice stockait depuis des années des barils plastiques, avec des piquets métalliques, du fil barbelé, des pots de peinture vides et autres bizarreries. Exactement ce que je cherchais. Je me suis dit qu'il faudrait peut-être changer de stratégie.

Alors, lors d'un déjeuner que j'avais organisé avec quelques voisins, j'ai glissé l'air de rien que je cherchais un grand bidon, et si quelqu'un avait une idée. Comme prévu, tout le monde a haussé les épaules. Même Maurice a secoué la tête d'un air indifférent. Mais l'idée était semée.

Une semaine plus tard, Maurice m'appelle :

— *Tu as le temps pour un petit café ?*

Surpris, j'ai marché jusqu'à chez eux. Ce n'est pas leur genre, les invitations spontanées. En arrivant, j'aperçois un grand bidon bleu devant le garage, avec... quelques tuyaux de cuivre qui dépassent.

Je suis entré en souriant et me suis dit : *Mais qu'ils sont drôles, ces Français, qu'est-ce qu'ils peuvent être particuliers et attendrissants !* Je me

### Ça va, ça va

suis rappelé une fois encore qu'en France, il faut savoir être patient, et faire l'effort de mieux comprendre leurs codes.

Avec les tuyaux de cuivre, je lui ai fabriqué un carillon à vent (ou un machin dans ce genre). Nos petits voisins étaient ravis, et ont promis de l'accrocher dans un joli coin de leur jardin.



## Ça va, ça va

### Corona

Le grand voyage... virtuel

L'année suivante, mon frère aîné Harrie, qui vit au Canada, allait avoir quatre-vingts ans. Mon autre frère Fons, installé sur une île près de Seattle, me tannait depuis des années pour qu'on vienne enfin lui rendre visite. De notre côté, nous avons toujours rêvé de faire un grand road trip sur la côte ouest des États-Unis. Alors, on s'est dit : et si cette fois on passait vraiment à l'action ? Un voyage en camping-car, une halte chez Fons, et une grande fête d'anniversaire à Toronto chez Harrie. Mon frère Geerd, qui habite Paris, avait aussi promis de venir.

En novembre 2019, nous avons commencé à faire des plans. Premier arrêt : Las Vegas en avion. Marjo n'y était jamais allée, et une petite immersion dans la vie mondaine de Vegas nous paraissait une bonne idée. Et puis, on pourrait peut-être rembourser nos vacances dans un des casinos, qui sait...

Ensuite, location d'un camping-car pour une virée par Salt Lake City, Yosemite, San Francisco et la côte ouest jusqu'à Seattle. Puis envol vers Toronto pour l'anniversaire d'Harrie. Et enfin, retour à la maison. Un tour du continent, rien que ça !

Tout excités, nous avons réservé tous les vols, les hôtels, le camping-car... « Mieux vaut réserver tôt, ça reviendra moins cher », pensions-nous.

Le départ était prévu en avril 2020. L'enthousiasme montait déjà.

Mais... en mars 2020, le coronavirus a frappé.

Au début, on s'est dit : « Bah, ça va passer. » Mais plus les jours passaient, plus il était clair que notre projet tombait à l'eau. Et notre argent avec. Au mieux, on aurait droit à quelques bons d'achat...

On était dégoûtés. Ce voyage, c'était notre premier vrai grand périple. Vegas, Yosemite, San Francisco, la virée en camping-car, tout envolé. À la

## Ça va, ça va

télé, il n'y avait plus qu'un seul mot : COVID-19. Horrible. Tout annulé, tout fermé, confinés. L'ambiance était morose. Partout naissaient des initiatives étranges : concerts à domicile, visites virtuelles, apéros Zoom, performances « maison ».

— *Dis, me dit Marjo, et si on le faisait quand même, ce voyage ? Virtuellement !*

— *Comment ça ?* répondis-je, surpris.

— *Bah, on fait comme si on partait en voyage. On raconte tout sur Facebook. On va voir qui mord à l'hameçon.*

— *Génial !* dis-je. *On poste des photos photoshopées ! Allez, on y va !*

On inventa une histoire de toutes pièces : nous avions, soi-disant, obtenu un visa spécial grâce à un motif familial, et Air France avait accepté de nous embarquer sur un vol affrété pour rapatrier une équipe de rugby coincée à Las Vegas. En plus, nous volions en classe affaires, dans un avion presque vide. La grande classe.

On publia notre premier post Facebook avec une photo de Marjo en train de faire les valises.

Les réactions n'ont pas tardé. En voici quelques-unes :

*« Vous avez été testés au moins ? Vous êtes sûrs que personne là-bas n'a le COVID ? Franchement pas très responsable comme décision. Mais bon, amusez-vous bien. »*

*« Moi, jamais je ne ferais ça ! On est tous confinés ici, et vous partez faire un road trip à travers toute l'Amérique du Nord ? C'est carrément irresponsable ! Je ne comprends pas comment c'est autorisé ! J'espère au moins que personne n'en souffrira... enfin, amusez-vous bien quand même. »*

## Ça va, ça va

« C'est pas un peu inconscient ? »

« Si on ne prend jamais de risques, on ne vit pas vraiment. Vous allez vivre une sacrée aventure ! Vous avez bien raison ! Profitez bien de ce moment et de votre famille là-bas. Quatre-vingts ans, c'est pas rien. Stay safe and enjoy ! J'ai hâte de suivre vos aventures ici. »

Tout le monde y croyait dur comme fer !

Pendant plusieurs jours, Marjo et moi étions à fond dans notre mise en scène. On inventait des péripéties, on montait des photos, on changeait de vêtements pour se mettre en situation, et hop ! je nous photoshoppais dans un nouveau décor.

Par exemple, à bord de l'avion vers Las Vegas, en classe affaires, un dîner gastronomique nous était servi avec chandelles et petits fours. Le grand luxe.



Sur Facebook pleuvaient les réactions :

### **Ça va, ça va**

*« Moi aussi je veux voyager comme ça ! »*

*« Waouh cet avion ! Heureuse que tout se soit bien passé ! »*

*« On s'y habituerait facilement ! »*

Tout le monde était convaincu que nous étions vraiment à Vegas. Après avoir (virtuellement) visité le Grand Canyon et le barrage Hoover, nous avons décidé de renouveler nos vœux de mariage, façon américaine, dans une chapelle kitsch avec Elvis en personne, ou plutôt son sosie. J'ai même posté le certificat de mariage sur Facebook.

*« Félicitations, plein d'années de bonheur et d'aventures ! »*

*« Love is in the air, happy honeymoon ! »*

*« Bravo pour ce renouveau de promesses. Ça baigne entre vous deux ! Profitez bien ! »*



Encore une fois, personne ne doutait que nous étions aux États-Unis. Même mon frère aîné, Harrie, pensait que nous étions en route vers lui pour ses 80 ans !

## Ça va, ça va

Mais au fil des jours, quelques esprits soupçonneux ont commencé à avoir des doutes :

« Cette photo est un peu étrange... On dirait du Photoshop ! »

« Vous êtes sûrs que tout ça est vrai ? Moi je crois que vous êtes juste chez vous ! »

À ceux-là, on écrivait parfois un petit message privé :

« Chut, tu nous as démasqués... mais joue encore un peu le jeu, d'accord ? »

Et nous, on continuait : Salt Lake City, Yosemite, San Francisco, direction Seattle, le tout accompagné de photos de plus en plus farfelues.

À un moment, juste avant notre visite (virtuelle) à Harrie, nous avons publié une image de nous en ciré jaune, trempés jusqu'aux os, à bord d'un bateau devant les chutes du Niagara. En réalité, on s'était aspergés avec un vaporisateur pour plantes, et j'avais collé les chutes du Niagara en arrière-plan. Et le pire ? Les gens y croyaient encore !



## Ça va, ça va

Finalement, nous avons « atteint » Toronto pour fêter les 80 ans de Harrie. C'est là qu'on a décidé de clore l'histoire, en publiant une photo



d'anniversaire complètement surréaliste, avec quelques invités très spéciaux...

Les réactions ont alors changé de ton :

« Je l'ai cru... pendant au moins 20 secondes 😂😂🤪🤪 Bien joué les artistes ! »

« Tous les VIPs du monde réunis ! Génial ! Journée parfaite. »

« On s'est fait avoir comme des bleus ! Incroyable ! Superbe montage ! »

On s'est régalez. À chaque post, on riait comme des fous. On avait vraiment l'impression d'avoir fait le voyage pour de vrai.

Et pour prolonger le plaisir, cet automne-là, on a loué un vrai camping-car pour une semaine et on est partis explorer la Camargue. On en a fait un petit récit sur Facebook aussi...

Mais cette fois, personne ne nous a crus. Tout le monde pensait qu'on faisait encore les guignols depuis notre salon.

### **Ça va, ça va**

Finalement, en septembre 2023, on a fait le vrai voyage, cette fois pour de bon.

On a adoré. Et on a enfin pu visiter Fons sur son île de Lopez.

Et surtout... on n'a plus jamais entendu parler de son sempiternel "Alors, c'est pour quand la visite ?"

## La prostate

Aujourd'hui, j'avais rendez-vous chez l'urologue pour une fibroscopie. Cela fait des années que j'ai des problèmes de prostate. J'avais déjà eu un traitement où on m'avait un peu « fraisé » l'urètre au niveau de la prostate. Mais un an plus tard, rebelote, mêmes symptômes.

Après une vilaine infection prostatique, j'ai décidé de reprendre le chemin de l'urologue. On m'a recommandé le docteur Fraisse. Aujourd'hui, il allait inspecter mon urètre à l'aide d'un fibroscope. En clair : il allait insérer un tuyau à fibres optiques dans mon zizi pour explorer tout le trajet jusqu'à la vessie.

Une infirmière est venue me chercher en salle d'attente et m'a conduit dans une cabine.

— *Enlevez tout en bas*, a-t-elle dit en refermant la porte.

Je me suis donc déshabillé comme demandé.

— *C'est bon, vous pouvez entrer !* entendis-je peu après.

Je suis donc sorti avec seulement mon t-shirt, mon petit bedon faisant gentiment coucou en dessous.

— *Je vais vous faire une anesthésie locale*, dit l'infirmière en me montrant la table.

Pendant ce temps, le docteur Fraisse entra et me serra la main, avant de plonger le nez dans mon dossier médical.

L'infirmière, gantée de bleu, saisit délicatement mon robinet entre le pouce et l'index, comme s'il s'agissait d'une limace gluante. Elle fixa une seringue (sans aiguille, Dieu merci) à l'extrémité de mon tuyau et y injecta un liquide anesthésiant.

Je ne pouvais m'empêcher de penser : « Elle a dû en voir, des zizi, dans sa carrière... »

J'avais envie de lui demander combien exactement, mais je ne savais pas comment dire « zizi » en français. Alors je me suis risqué à :

## Ça va, ça va

— *Combien de petits garçons avez-vous vu dans votre vie ?* en désignant mon entrejambe.

Elle me regarda, perplexe.

— *Des petits garçons ?* répétai-je. Toujours pas de réaction.

C'est alors que le docteur Fraisse éclata de rire et lança :

— *Vingt-cinq mille !*

L'infirmière, elle, resta impassible et continua son travail, désinfectant toujours mon petit appendice comme si de rien n'était. Le docteur saisit ensuite le fibroscope – qui ressemblait à un serpent venimeux prêt à attaquer – et l'introduisit dans l'urètre. À travers l'œil du serpent, il examina mon intérieur tout en l'enfonçant toujours plus loin. Malgré l'anesthésie, je sentis une douleur aiguë pas franchement agréable.

— *Tout semble normal, mais vous avez vraiment une prostate énorme !* dit-il, catégorique.

Un petit sentiment de fierté me gagna. Enfin quelque chose d'« énorme » là en bas !

Cinq minutes plus tard, je pouvais me rhabiller. Étape suivante : IRM de la prostate puis rendez-vous avec le docteur Fraisse dans la foulée pour discuter du traitement.

Deux jours plus tard, j'étais à l'hôpital pour l'IRM. Après un peu d'attente, on m'installa une perfusion de produit de contraste. Puis j'ai attendu encore. Finalement, direction la grande machine magique, le Saint Graal de l'hôpital. Une énorme bête à grande gueule.

Je me suis vu, façon cervelas, glisser sur la langue de la machine, prêt à me faire trancher.

J'ai failli dire :

— *Faites-moi des tranches fines, s'il vous plaît.*

Mais on m'avait déjà coiffé d'un casque avec Chérie FM dans les oreilles.

## Ça va, ça va

Entre Ed Sheeran et Michel Sardou, j'entendais surtout les beuglements, vrombissements et grognements de la bête.



20 minutes plus tard, elle s'arrêta de ronronner. Direction le cabinet du docteur Fraisse pour les résultats.

— *Il y a quelques petites zones à surveiller, me dit-il. Pas inquiétantes, mais je préfère faire une biopsie.*

Sous anesthésie générale, ou plutôt une petite sieste médicale. Et tant qu'à y être, il voulait me refrasier l'urètre, histoire d'améliorer le débit. Une RTUP, comme ils disent ici – Résection transurétrale de la prostate. Deux à trois jours d'hospitalisation.

Bon... Marjo et moi avons accepté. Faut faire confiance au professionnel, n'est-ce pas ?

Une semaine avant l'intervention, passage obligatoire chez l'anesthésiste. Toujours ce questionnaire interminable avec des termes que même Google ne comprendrait pas. J'ai tout coché « NON », par précaution.

Il m'a demandé comment je voulais être anesthésié.

— *Narcose !* ai-je répondu.

## Ça va, ça va

— *Pas question d'entendre vos conversations en salle d'opé. Imaginez que j'entende : 'Merde Angela, je sais pas quoi faire avec ce bout de zizi... on peut pas le recoller, hein !'*

Il ne comprit pas ma blague et m'a regardé comme un alien.

Le 2 juin, jour J. Marjo me dépose avec un bisou d'encouragement. Une charmante infirmière belge s'occupe de moi. Elle parle un peu néerlandais et est ravie de pratiquer un peu. Je mets ma jolie blouse d'hôpital, dos et derrière à l'air, m'allonge, perfusion en place.

Des dizaines d'infirmiers, d'aides-soignants et autres oiseaux bleus me posent la même série de questions : nom, date de naissance, intervention prévue...

Juste avant l'anesthésie, j'ai posé les mêmes questions au chirurgien :

— *Votre nom ? Votre date de naissance ? Quelle intervention aujourd'hui ?*

Il rit de bon cœur et y répondit.

L'anesthésiste m'informa qu'il allait m'endormir.

J'ai demandé à lui s'il pouvait me programmer un beau rêve érotique avec de jolies danseuses nues qui dansent au son de la Lambada.

— *Pas de problème*, dit-il en riant.

Je voulais noter exactement quand je partirais.

J'ai senti une froideur grimper dans mon bras gauche... et pouf : le néant.

Je me suis réveillé peu après avec une voix douce qui me demandait si tout allait bien.

Je me sentais en pleine forme. Aucune douleur ! Je me demandais presque s'ils m'avaient vraiment opéré.

Retour dans ma chambre.

À mon chevet, une perfusion.

Au pied du lit, deux poches de 3 litres de solution physiologique, et un sac à pipi rose bonbon pendu à la barre latérale.

## Ça va, ça va

J'avais une sonde urinaire pour un rinçage continu de la vessie. Je les appelais mes vinibags, comme les poches de vin en vrac au supermarché !

À chaque sac vide, j'appelais l'infirmière :

— *Excusez-moi, ma vinibag est vide...*

Elle me regardait sans comprendre.

Un jour et demi plus tard, comme l'urine était redevenue jaune (et non rosée), la sonde fut retirée. Dommage, en vrai. C'était bien pratique, ce système automatique !

Comme tout allait bien, je suis sorti le jour même.

Deux semaines plus tard, rendez-vous pour les résultats de la biopsie. Marjo et moi, fébriles dans la salle d'attente.

Le docteur me demanda comment j'allais.

— *D'abord le résultat, nom de Dieu !* pensai-je.

Je lui dis que ça allait, même si je devais toujours pisser toutes les 10 minutes.

— *C'est normal, ça passera. Et bonne nouvelle : aucune trace de tumeur dans les 12 biopsies !*

Je lui ai tapé dans la main, Marjo et moi étions soulagés comme jamais.

Prochain rendez-vous dans 6 mois pour une évaluation.

En attendant, je peux continuer ma vie de débauche. Ouf !

## Epilogue

Et voilà. Ceci était un aperçu de nos aventures en France, vécues au cours de ces dix-huit dernières années, que nous avons jugé bon de consigner et de partager avec vous.

Certains diront : « WOUAH ! », d'autres : « C'est tout ? » — tout dépend du regard qu'on y porte. On me demande parfois : « Mais... vous avez vraiment vécu tout ça, ou c'est inventé ? »

Oui, tout est bien arrivé. Bon, j'avoue, les récits sont parfois légèrement exagérés pour mieux faire passer le message. Il y a bien une exception, bien sûr, l'histoire où nous recevons la visite de chefs d'État du monde entier... sort tout droit de mon imagination. Mais vous aviez deviné, non ?

En tout cas, nous, on s'est régalés. Et on continue d'en profiter, même si c'est aujourd'hui à un rythme un peu plus tranquille.

Comment la suite va-t-elle se dérouler ? Personne ne le sait, pas même nous. Des épisodes comme le Covid ou la crise climatique nous rappellent à quel point le monde peut basculer du jour au lendemain.

Pour l'instant, nous sommes bien ici, à Villeneuve-sur-Lot, dans notre maison confortable avec nos deux gîtes qui continuent à se louer comme des petits pains. Tant que notre santé nous le permet, nous continuerons sur cette voie.

Et puis... quand cela ne sera plus possible, nous envisagerons peut-être une maison plus petite. Ici, en France, ou qui sait, peut-être même un retour aux Pays-Bas. Et si un jour nous devenons vraiment dépendants, que nous avons besoin de soins, eh bien, on verra bien ce que la vie nous réserve à ce moment-là.

En tout cas, j'espère que vous avez lu ce recueil avec autant de plaisir que nous avons eu à le vivre et à l'écrire.

**Ça va, ça va**



**Ça va, ça va**

**Remerciements**

À ma femme Marjo, pour toutes ses corrections, sa patience d'ange et sa tolérance inébranlable pendant mes moments d'inspiration où j'étais totalement indisponible.

**Également paru de Kees Wijnen :**

*De moordvallei*

*Een pilletje van Rosa*





En 2002, Kees et Marjo Wijnen ont échangé leur vie aux Pays-Bas contre une existence plus aventureuse dans le sud de la France. C'est en Aveyron qu'ils ont ouvert une Chambres d'Hôtes et un mini-camping. Après 15 années de travail acharné, ils ont troqué leur entreprise pour une vie plus tranquille. Découvrez comment ils se sont adaptés à la culture française, ont lutté avec la langue, ont appris que les Français ont des habitudes différentes des Néerlandais et comment ils ont géré ces défis. Ils profitent maintenant d'une retraite bien méritée, mais la passion les dévore toujours. Ils continuent d'ailleurs de louer deux gîtes sur un magnifique domaine en Lot-et-Garonne.



L'auteur, Kees Wijnen, né le 4 novembre 1950 à Sittard, a passé son enfance à Eindhoven, où il a rencontré Marjo. Après une série de formations en informatique, il a travaillé dans le secteur informatique jusqu'en 2002.